Ex libris
Ioannis Rossi Ven
Gerardi filii





dupl

[illegible]
[illegible] 1866.

Андрей [illegible]
[illegible] 1866.

1

P

L'ART
DE SE CONNOITRE SOY-MEME,
OU LA RECHERCHE DES SOURCES DE LA MORALE

Par JAQUES ABBADIE.

TOME PREMIER.



M DCC XV.

A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR LE VICONTE DE SIDNEY,

Miniſtre & Secretaire d'Etat de Leurs Majeſtés Britanniques, Connêtable du Château de Douvre, & Gouverneur des Cinq Ports, &c. Viceroy pour Leurs Majeſtés du Royaume d'Irlande.

MONSEIGNEUR,

Quoi que l'Art de ſe Connoître Soy-même ſoit digne de l'étude

& de l'application des hommes les plus illustres glorieusement occupés, ce n'est pas sans quelque scrupule que je prens la liberté, en vous offrant cet Ouvrage, de dérober au public quelqu'un de ces prétieux momens que vous lui consacrez dans les fonctions importantes de vôtre ministere.

On sait MONSEIGNEUR, *quelle est vôtre application à servir vôtre Prince & vôtre patrie; & les obligations que l'Angleterre a à vôtre zéle, & à vôtre fermeté sont encore trop fraiches dans la mémoire des hommes, pour en renouveller le souvenir.*

On ſe ſouvient des ſervices memorables que vos glorieux Anceſtres ont rendu à l'Etat: mais on ſe ſouvient encore mieux de ceux, que vous lui avez vous même rendus dans la plus importante occaſion qui ſera jamais, & de quelle maniere vous vous êtes dévoüé, par maniere de dire, pour vôtre patrie, en expoſant vôtre perſonne, & vôtre fortune au danger de la plus triſte deſtinée, pour la ſecourir.

On n'ignore point quel rang vous tenez en toutes manieres entre ces Heros de la Grande Bretagne, dont la ſainte magnanimité n'a point voulu abandonner

ner leur patrie à un éternel esclavage, à la fureur de la superstition & à ces effroyables calamitez, dont on trouvoit cent mille présages vivans en la personne des François refugiez, & de trop funestes experiences dans l'Irlande & dans l'Angleterre.

Dieu qui avoit marqué certaines bornes à l'affliction des gens de bien, & au triomphe des méchans, & qui préparoit toutes choses pour ce grand ouvrage, vous attacha de bonne heure d'affection & de zéle à ce glorieux liberateur, que sa Providence avoit suscité pour la delivrance de cette Nation, & en

quel-

quelque ſorte pour la conſolation de toutes les autres, afin qu'une fidelité comme la vôtre répondit à une vocation comme la ſienne, & que vous ſerviſſiez à ſes deſſeins, comme il ſervoit lui-même aux deſſeins du Tout-puiſſant.

On ſait MONSEIGNEUR, *quelles preuves vous lui avez données aprés cela de vôtre zéle & de vôtre attachement; & quelles marques vous avez receu de ſon affection & de ſa confiance, & comment vous avez trouvé le moyen de ſeparer la faveur de l'envie, par la moderation & la ſageſſe avec*

la-

laquelle vous la soutenez, & l'usage genereux que vous en faites.

Jugez MONSEIGNEUR, *s'il ne me doit pas être bien doux, de pouvoir me flater de la pensée d'avoir quelque part à l'honneur de vôtre bienveillance, & de vôtre protection, & si je ne dois pas conserver prétieusement la memoire de tous les témoignages de vôtre bonté, qui peuvent me confirmer dans cet agreable sentiment.*

Je prieray Dieu, MONSEIGNEUR, *qu'il vous affermisse par une vie longue & une santé confirmée dans le poste important,*

tant, où vous continuëz de rendre à l'Etat des services si dignes de sa réconnoissance, & du souvenir de la posterité; & que les grands succés dont Dieu couronne l'heureux regne de leurs Majestez & benit vôtre ministere, ayant aussi peu de bornes qu'en a la passion pleine de respect & de zéle avec laquelle je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre trés humble & trés obëïssant Serviteur.

ABBADIE.

TABLE DES CHAPITRES.

I. PARTIE.

CHAP. I.

CHAP. II.

ver

CHAP. VII.

CHAP. VIII.

CHAP. IX.

SECONDE PARTIE.

CHAP. I.

CHAP.

CHAP. VII.

CHAP. VIII.

CHAP. IX.

CHAP. X.

CHAP. XVI.

CHAP. XVII.

CHAP. XVIII.

CHAP. XIX.

Fin de la Table des Chapitres.

L'ART DE SE CONNOITRE SOY-MEME, OU *La Recherche des Sources* De la MORALE.

LA MORALE OU LA SCIENCE DES MOEURS, est *L'art de regler son cœur par la vertu & de se rendre heureux en bienvivant.*

Cette Science que les Anciens ont appellé du nom de Sagesse, & que quelqu'un d'entr'eux se vante d'avoir fait descendre du Ciel en Terre, n'a pas toujours esté traitée ni avec la même Methode ni avec le même succés. Car il semble qu'elle ayt pris la teinture des differens prejugez des hommes que chaque temps a fait naitre, & des divers estats par lesquels leur esprit a passé.

Le Paganisme en general luy avoit ôté sa force, ses motifs & ses exemples. Il est aisé de concevoir, que les hommes se sentoient peu disposés à bien vivre par les motifs d'une Religion qu'ils consideroient, comme un amas de songes ridicules, & un tissu prodigieux de fictions incroyables au vulgaire même la plus grossier.

Esse aliquos manes ; & subterranea regna,
Juv. *Et contum, & stygio ranas in gurgite nigras,*
Sat. 2. *Atque una transire vadum tot millia cymba,*
Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.

Les Philosophes qui ont fait profession d'une Doctrine plus epurée, ne sont pourtant pas allés bien loin à cet égart. Car les uns n'ont eu aucune veritable idée de la dignité naturelle de l'homme, qu'ils ont pris plaisir de confondre avec les bestes, pour pouvoir comme elles se plonger sans scrupule dans la volupté: les autres ont floté à cet égard dans de incertitudes perpetuelles, qui ne leu ont point permis d'establir leurs beau preceptes sur des fondemens biens ce tains.

La Morale même du Portique la plus pure & la plus sublime de toutes, comme l'on s'est imaginé ; n'a pas esté exempte de défaut. Elle à pû élever l'homme : mais elle n'a sceu l'humilier. On peut dire de tous ces Philosophes ce qui a esté dit de quelqu'un qui meprisoit la vanité des autres avec trop d'ostentation. Ils fouloient l'orgueil avec un plus grand orgueil encore. Ils reconnoissoient les défauts de la nature humaine, pour avoir occasion d'encenser a leur propre Sagesse, qui les en avoit affranchis ; & renonçant a vivre comme les autres hommes, ils osoient se préferer au plus grand de leurs Dieux.

La Morale qui naît de la Revelation du Vieux & du Nouveau Testament, a des caracteres tout opposés à ceux que nous venons de remarquer. Elle a des principes certains. Elle suit la lumiere de la verité. Elle est soûtenue par des motifs tres puissans & par des exemples parfaits. Elle considere l'homme comme venant de Dieu, retournant à Dieu, & n'ayant pas moins qu'une eternité en veüe. Elle releve

l'homme rabaiſſé par ſes paſſions, avili par la ſuperſtition & dégradé par l'infamie de ſes attachemens; & ce qu'il y a d'admirable, elle l'éleve ſans l'enorgueiller, & l'abaiſſe ſans lui faire rien perdre de ſa dignité, elle lui ôte ſon orgueil, en lui communiquant la veritable gloire, & elle releve ſon excellence, en formant ſon humilité par ce divin commerce de nos ames avec Dieu, que la Religion nous fait connoître, dans lequel Dieu deſcend juſqu'a nous, ſans rien perdre de ſa grandeur, & nous montons juſqu'a Dieu, ſans rien perdre de l'abaiſſement, ou nous devons eſtre devant luy.

Cette Science qui non ſeulement nous enſeigne à bien vivre: mais encore à nous aquerir une Eternité de bonheur en bien vivant, eſt une partie ſi importante de la Religion, que Dieu n'a point voulu que nous en peuſſions prétexter l'ignorance; & au lieu que la plus part des choſes ne nous ſont connües que par raiſon, ou par ſentiment, ou par foy, il a voulu que la Morale de ſon Evangile le fût en tou-

tes ces manieres. La foy nous la fait recevoir, parce que J. Christ & les Apôtres l'ont enseignée & pratiquée. Le sentiment de la conscience nous la fait approuver, parcequ'elle nous satisfait, nous éleve & nous console. La raison luy donne en fin son suffrage, parce qu'il n'y a rien que de conforme aux maximes du bon sens ; soit dans les principes sur lesquels elle est establie, soit dans les regles qu'elle nous préscrit.

Dieu en use à peu prés de la même maniere, lorsqu'il faut nourrir nôtre ame ; que lorsqu'il s'agit de nourrir nôtre corps. Il ne nous donne pas seulement une raison pour pourvoir à la subsistence de ce dernier, car quoyque cette raison soit necessaire, elle ne suffit point pour nous déterminer à prendre les alimens destinés à nôtre conservation dans cette regularité qui est necessaire pour leur faire produire leur effêt. Il a voulu aîouter le sentiment qui nous fait trouver ces alimens agreables, & la foy que nous avons en ceux qui nous les ont fait prendre, avant que

nous fussions capables d'aucun examen. Car l'Auteur de la nature qui a veu quel inconvenient c'estoit, que de renvoier les hommes à manger & a boire, jusqu'a ce qu'ils eussent connu par le raisonnement, de quelle maniere les alimens se changent en chyle, le chyle en sang, le sang en chair, os &c. Et comment les pertes de la nature corporelle, qui se font par la transpiration, se reparent par la nouriture, a trouvé bon d'engager les hommes à prendre des alimens par une voye plus abregée, qui est celle du sentiment, à la quelle on peut aîouter la foy qu'ils ont en leurs peres & meres, dont l'imitation est pour eux une raison naturelle qui leur épargne la discussion.

On peut dire de même que s'il faloit qu'un homme connût par raison l'immortalité de son ame, sa fin & ses devoirs, qui sont les principes les plus generaux de la Morale, pour pouvoir remplir les devoirs de celle-ci, il faudroit qu'il fût Philosophe, avant qu'il peut estre homme de bien. Dieu qui est l'Auteur de la Religion comme ce-

luy de la nature, nous a donc abregé le chemin encore à cet égard, en nous faisant connoître par la foy les principales verités de la Morale, & en nous les faisant goûter par sentiment. Car la foy que nous avons en Jesus Christ nous dit que nous luy devons estre conformes dans le temps, pour participer à sa gloire dans l'Eternité ? & la conscience nous fait trouver dans la pieté qu'il nous préscrit un sentiment agreable, & un goût divin, qui nous engage a la pratiquer.

Mais comme la raison n'est pas inutile à la conservation du corps dans la nature, elle ne l'est pas aussi à la sanctification de l'ame dans la Religion. Elle soûtient la foy, & elle confirme le sentiment.

Ceux qui voudront connoître la Morale par foy, n'ont qu'a lire l'Evangile. Ceux qui voudront la connoître par sentiment n'ont qu'à la chercher dans leur propre cœur avec le secours de la Revelation que Dieu leur adresse; & il suffira pour les moins de joindre ces deux methodes, pour avoir tous

les principes de la Science de bien-vivre.

Mais il faut esperer qu'on ne blâmera point le dessein que nous avons dans cet ecrit, de conduire autant qu'il nous sera possible les hommes par raison, là ou la Religion nous conduit par foy, & là ou la conscience nous mene par le sentiment. La raison aussi bien que la foy & la conscience est un present que Dieu nous a fait. Ses lumieres viennent assurement du Pere de lumiere, l'Auteur de tout don excellent ; & je ne sçache point un meilleure usage que nous puissions faire de nôtre esprit que de l'emploïer à la consideration de ce qu'il y a pour nous de plus important.

Cette étude n'est point simplement la plus courte pour aprendre ces devoirs : mais elle est extremement propre à nourrir la reconnoissance que nous devons avoir pour l'Auteur de nôtre étre, à confirmer la foy que nous avons en J. C. à ôter aux incredules le préjugé superbe, que nôtre Morale ne soit faite que pour les gens qui n'ont

pas

pas assés d'esprit pour s'empêcher d'estre trompés, & enfin à élever nôtre esprit & nôtre cœur en nous montrant les voyes de Dieu dans les inclinations des hommes, & les devoirs de l'homme dans les voyes de Dieu.

On verà par cette meditation les divins raports, qui sont entre la Nature & l'Evangile,& que la raison nous mene sur les confins de la Religion. On apprendra que la lumiere naturelle l'orsqu'elle est pure & exempte de préjugés, nous conduit elle meme aux devoirs les plus sublimes de l'homme, & nous fait entrevoir ses hautes destinées & la gloire de sa condition.

On tâchera de ne rien dire qui ne se rapporte aux principes de nôtre foy, que l'on montrera estre ceux de la nature dans ce qui concerne la science des mœurs, & si l'on est obligé de s'arrêter d'abord à des verités abstraites, on ne le fera qu'autant qu'elles nous conduisent à des verités de sentiment. En un mot nous chercherons non seulement de la verité : mais encore de l'utilité dans nos découvertes, nous

ſouvenant du deſſein de la Scienc
nous traitons.

En effêt la Morale eſtant à n
me ce que la Medicine eſt à nôtre
& ayant pour but de nous gu
nos maladies ſpirituelles, elle do
pliquer principalement à deux
premierement à connoître le m
enſuite à chercher les remedes
peuvent nous en procurer la gu
Ces deux deſſeins partagent la
le: mais ils ſont trop vaſtes & il
meneroint trop loin. Nous nou
nons donc au premier, en att
que la Providence nous donne le
de travailler ſur l'autre.

Nous cherchons ici à con
l'homme, mais non pas comme
ſique, l'Anatomie, la Metaphyſi
Logique, la Medicine, qui le c
rent comme un eſtre corporel, c
plement comme une ſubſtanc
tuelle, comme un animal, ou c
un animal raiſonnable. Nous le
ſidererons ſeulement comme un
ture capable de vertu & de bonl
qui ſe trouve dans un eſtat de
ption & de miſere.

Ce n'eſt pas que cet égard ſous lequel la Morale nous oblige à nous conſiderer nous mêmes, ne nous engage à emprunter de quelques unes de ces autres Sciences, certains principes que l'on prendra de ce qu'elles ont de plus évident. Car pour bien connoître la corruption & le miſere de l'homme, il faut neceſſairement un peu comprendre, quelle eſt ſa nature, ſa fin & ſon excellence. Que ſi ce qu'on a à dire ſur ce ſujet paroit en quelques endroits un peu abſtrait, éloigné de la portée ordinaire du peuple, on doit ſe ſouvenir que nous traitons des ſources de la Morale, & ſi l'on s'apercoit que nous ne nous accommodons point toujours aux opinions du vulgaire, on doit conſiderer que ce n'eſt pas ici le lieu de reſpecter les préjugés, puiſqu'on n'ecrit que pour deméler la confuſion de nos idées, & pour juſtifier par raiſon ce que nous apercevons par ſentiment.

Il faut donc partager cet ouvrage en deux parties. Dans la premiere nous montrerons ce que l'homme eſt, ce qu'il doit & ce qu'il peut, c'eſt à dire que

nous traiterons de sa nature, de ses perfections, de sa fin, de ses devoirs & de ses obligations naturelles, de ses forces, des motifs & des objects qui peuvent principalement le determiner dans ses actions.

Dans sa seconde nous traiterons de ses dereglemens en general & en particulier; nous chercherons la source de sa corruption, nous en considererons les ruisseaux, nous verrons la force de ses attachemens, l'étendue de ses passions, le principe de ses vices, & par tout nous montrerons la regle pour faire connoître le dereglement, & nous justifierons la grandeur de nôtre cheute en montrant le degré de nôtre élevation. Dieu qui est le Maître des esprits, veuille purifier le nôtre par sa grace, afin que nous ne disions rien qui ne se rapporte a sa gloire, & qui ne soit conforme aux saintes & eternelles verites de son Evangile! Amen.

I. PARTIE.

OU L'ON TRAITE DE LA NATURE DE L'HOMME, DE

DE SA FIN, DE SES PERFECTIONS, DE SES DEVOIRS & DE SES FORCES.

CHAP. I.

Où l'on donne une idée generale de la bassesse & de la misere de l'homme, qui sont les premieres de ses qualites, qui frapent nôtre esprit.

IL est certain que l'homme paroit estre peu de chose, lorsqu'on juge de luy par les prejugés des sens. Peu s'en faut qu'on ne le trouve incapable de vertu, lorsqu'on considere son abaissement, & incapable de bonheur, lorsqu'on reflechit sur sa misere.

La petitesse de son corps est la premiere qui se presente aux yeux. L'Ecriture nous la marque en nous disant *que l'homme a son fondement dans la poudre, qu'il habite dans un tabernacle d'argile, & qu'il est consumé à la recontre d'un vermisseau.* Et la nature nous la fait d'ailleurs si bien connoître, qu'il est impossible à nôtre orgueil de la contester. Il est vray que comme nous som-

mes accoûtumés à mesurer tout par rapport à nous mêmes, nous sommes en possession de nous regarder comme le centre de perfection, & de trouver trop grands, ou trop petits les corps qui nous environnent, selon qu'ils s'approchent, ou qu'ils s'éloignent de la grandeur du nôtre : Mais vous n'aves qu'à changer d'estat, ou voir les choses par d'autres yeux que les vôtres, ou les considerer dans un sens d'opposition pour vous desabuser à cet égard. Montés sur une montagne, & dites moy ce que c'est que la grandeur des hommes, qui paroissent dans la plaine. Supposés que les corps celestes fûssent animés d'un esprit comme le vôtre, & qu'ils eussent des yeux pour vous régarder; & dites moy ce que vôtre corps leur paroîtroit; ou comparés les dimensions de ce corps à ces vastes spheres dont vous estes environné, à ces mondes mobiles & lumineux que la main du Createur semble avoir semé autour de vous, pour mieux vous convaincre de la petitesse de ce tabernacle de poussiere, ou vous habités. La foiblesse de l'hom-

l'homme eſt proportionnée à ſa petiteſſe & ſa baſſeſſe l'eſt à ſa foibleſſe ; & l'une & l'autre eſtoit dans l'eſprit du Prophete lorſqu'il s'écrie parlant à Dieu , *montreras tu ta force contre une feüille que le vent emporte* , ou dans l'eſprit du Pſalmiſte , lorſqu'il diſoit par une eſpece d'hyperbole remplie de ſens & de verité , *que ſi l'on peſoit l'homme avec le neant , on trouveroit que le neänt peſe plus que l'homme.*

On peut dire en effêt que le neänt environne l'homme de tous coſtés. Par le paſſé il n'eſt plus , par l'avenir il n'eſt pas encore , & par le preſent en partie eſt & en partie il n'eſt point. En vain il tache de fixer le paſſé par le ſouvenir,& d'anticiper ſur l'avenir par l'eſperance , pour pouvoir ſe faire un preſent plus étendu , c'eſt une fleur que le matin voit éclorre,qui flétrit ſur le mydi , & qui ſeche ſur le ſoir. L'homme conſideré dans ſes divers eſtats eſt une creature conſtamment miſerable , qui trouve , comme dit fort bien un Ancien , le peché dans ſa conception , le travail dans ſa naiſſance , la peine dans

ſa

ſa vie & le déſeſpoir d'une inevitable neceſſité dans ſa mort.

Tous ſes âges luy apportent quelque foibleſſe ou quelque miſere particuliere. L'enfance n'eſt qu'un oubli & une ignorance de ſoymême ; la jeuneſſe qu'un emportement durable, qu'une longue fureur ; & la vielleſſe qu'une mort languiſſante ſous les apparences de la vie, tant elle eſt ſuivie d'infirmités.

Il y à peu de choſes qui l'environnent, qui ne luy annoncent ſa fin ; il trouve les principes de cette mort qu'il redoute par deſſus toutes choſes, & dans l'air qu'il reſpire, & dans les alimens qu'il reçoit, & dans les ſources de ſa vie qui ſe conſume elle même ; & telle eſt ſa deſtinée qu'aprés avoir évité les plus grans perils, les embraſemens, les naufrages, les maladies, il trouve enfin toutes ces prétendües délivrances terminées par la mort. Son corps eſt le centre des infirmités, ſon eſprit eſt rempli d'erreurs & ſon cœur d'affections peu reglées. Il ſouffre & par la conſideration du paſſé qui ne peut eſtre rappellé,

pellé,& par celle de l'avenir qui est inevitable. En vain il voudroit s'arrêter pour avoir le loisir de goûter quelques douceurs qui se presentent sur son chemin,le temps est comme un tourbillon qui l'emporte, inexorable à ses regrets & à ses plaintes. Seuls nous ne saurions soûtenir la veüe de nous mêmes & de la necessité, qui est imposée aux agréemens du monde de passer dans un instant. Unis avec les autres par la societé nous ne faisons pour ainsi dire que nous multiplier en d'autres nous-mêmes, pour participer d'avantage à la commune misere du genre humain.

C'est une chose bien douloureuse à une creature qui s'ayme tant elle même,de se voir mourir continuellement, & de ne sentir la vie qu'à mesure qu'elle la perd. L'enfance est morte pour la junesse, celle-ci pour la maturité de l'âge, cette derniere pour l'âge avancé & celui-cy pour l'extreme vieillesse, nous sommes morts à l'egard de tant de personnes bien-aymées que nous avons perdües, à l'egard de plusieurs agréemens & de plusieurs advantages,qui sui-

vant la diſtinée du monde ſe conſumen
par leur propre uſage ; ſans qu'il nou
en reſte qu'un leger ſouvenir incapabl
de nous ſatisfaire & trés propre à nou
tourmenter.

Quand la vie de l'homme ſeroit bie
longue, le bonheur attaché à cette vi
ne ſeroit pas conſiderable, & quand l
felicité que nous trouvons ici bas ſe
roit auſſi pleine qu'elle eſt defectueuſe
elle ſeroit peu de choſe,devant étre en
fin terminée par la mort. Que ſera c
donc lorſqu'on eſt convaincu & du pe
de realité de ces advantages & de l
briefveté de la vie, qui eſt telle que ſ
nous voulons dire les choſes comm
elles ſont, a peine ſuffit elle pour nou
donner le loiſir de regler nos affaires, d
prendre congé les uns des autres & d
faire comme il faut nôtre teſtament.

L'homme qui eſt naturellement con
vaincu de ces verités,cherche le moye
de ſe conſoler de ces malheurs aux
quels la qualité d'homme l'expoſe. I
évite dans ce deſſein de ſe repreſenter
luy-même, ou de ſe faire valoir au
autres ſous cette qualité. Il ne veut e

ſtre regardé que comme eſtant révetu de quelques advantages exterieurs, qui ſont la difference des conditions, & la diſtinction des perſonnes. Mais s'il y à autant de dignité dans l'homme que la Religion nous fait entrevoir, il y auroit plus de fondement mille fois à ſe faire valoir par les qualités qui nous ſont communes, que par celles qui nous diſtinguent. Et ſi au contraire il y a autant d'honneur à poſſeder ces advantages exterieurs que le monde voudroit nous le perſuader, il faut que l'homme en luy même ſoit tres peu de choſe ; ce que nous ne pouvons penſer ſans trahir non ſeulement l'honneur de nôtre nature : mais encore les ſentimens de nôtre vanité.

On pourroit ce me ſemble definir l'homme du monde, qui pour ſe guerir, ou ſe conſoler de ſa pauvreté & de ſa miſere naturelle ayme à ſe révetir de biens imaginaires, *un fantôme qui ſe promene parmi les choſes qui n'ont que l'apparence.* J'appelle un fantôme, non l'homme de la nature compoſé d'un corps & d'une ame, que Dieu à formés:

mais l'homme de la cupidité, composé de songes & de fictions de son amour propre. J'appelle les choses qui n'ont que l'apparence (& cela aprés le Psalmiste,) les advantages que le monde recherche avec tant de passion, ces grans-vuides remplis de nôtre propre vanité; ou plutôt ces grans-riens qui occupent un si grand espace dans nôtre imagination dereglée.

Lorsque nous tâchons de faire disparoitre ce fantôme d'orgeuil & de cupidité que nous trouvions dans l'homme, nôtre dessein n'est point de souscrire à l'arrest éternel de nôtre misere & de nôtre abaissement.

Penetrons bien dans ces apparences, qui nous avoient d'abord paru si tristes, & nous trouverons que nous avons sujet de nous consoler: mais pour trouver ce que nous desirons, il faut chercher l'homme dans l'homme & non dans ces differences exterieures que la cupidité récherche avec tant de passion. Car ce n'est pas le dessein de Dieu d'élever un homme ou un certain ordre d'hommes à un bonheur qui luy

soit

ſoit propre. La cupidité vous trompe dans le premier pas qu'elle vous fait faire dans la recherche du bien ſupreme ; vous cherchez un bonheur particulier, une gloire diſtinguée. Tant-pis pour vous, ſi vous le trouvés, puiſque le veritable bien auquel vous devés aſpirer eſt une felicité commune, & qui doit eſtre participée par une infinité de creaures, qui doivent compoſer la famille de Dieu.

Mais ſi l'homme du monde eſt compoſé de biens & de perfections imaginaires, où eſt-ce qu'on trouvera ſa dignité reële & ſes veritables advantages? C'eſt ce qu'il faut voir preſentement, pour cet effet il me ſemble que nous ne ferons point mal de continüer à regarder l'homme comme un fantome, & de conſiderer ſous cette idée non ſeulement cet homme de la cupidité, qui s'eſt fait luy-même : mais encore cet homme de la nature que nous avons conſideré juſqu'-ici, comme l'ouvrage de Dieu, & que nous regarderons deſormais comme n'ayant point d'origine, ni de *principe* qui nous ſoient bien connus.

CHAP.

à un centre, ou de cordes dont l'ebranlement répond à un même endroit, je vois des parties de matiere enchainées & dépendantes les unes des autres. Est ce là ce qu'on appelle la pensée?

Ce qui augmente nôtre surprise, c'est que nous connoissons assés la matiere pour estre bien persuadés, qu'elle n'aquerra rien de nouveau, tandis qu'elle sera dans le repos, & que sa seule maniére d'agir c'est le mouvement, & que nous avons une idée du mouvement & une idée de la pensée que nous n'avons qu'a comparer, pour voir aussi clairement qu'il est possible, que la pensée dit quelque autre chose que le mouvement, & que le mouvement n'est point la pensée.

Il y a deux sorte de choses, qu'on est dans l'impossibilité de prouver, ou les choses tellement fausses qu'elles ne peuvent estre soûtenués par aucune raison, ou les choses tellement évidentes qu'elles ne peuvent estre prouvées par une plus grande évidence; & c'est dans ce dernier ordre qu'il faut mettre *la certitude* que nous avons, qu'un pas-

ſage d'un corps d'un lieu à un autre n'eſt point une penſée.

Certainement comme dans ces premieres notions il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit point, le tout eſt plus grand que ſa partie : la verité ſe découvre à mon eſprit ſans raiſonnement, parce que j'aperçois clairément le rapport, ou l'oppoſition qui eſt entre les termes, ainſi il eſt impoſſible que j'aye une idée du mouvement & une idée de ma penſée, ſans que je voye diſtinctement, que l'une n'eſt pas l'autre. Tout les hommes de monde s'ils veulent parler ſincerément, diront qu'ils aperçoivent à cet égard les choſes comme nous, & ils voyent bien qu'un mouvement de quelque petits corps, quelque petits qu'ils ſoient & quelque viſte qu'ils ſe meuvent, n'eſt point un doute, & qu'une partie de matiere ne viendra jamais à douter, à penſer, parce quelle va d'ici là & que ſes parties ſont éparſes ou raſſemblées ; il faut remarquer en ſecond lieu, que les hommes aperçoivent plus diſtinctement cet éloignement, qui eſt *entre la nature* du mouvement, &

la nature de la pensée, à mesure qu'ils s'accoutument à renoncer aux préjugés des sens, à démeler la confusion de leurs pensées & à avoir des choses des idées distinctes, & qu'enfin le même éloignement que nous trouvons entre le mouvement en general & la pensée en general, nous le trouvons aussi entre les especes de la pensée & celles du mouvement. Que l'Anatomie arrange les parties de mon corps & m'en fasse admirer la structure. Que la Chymie trouve des sels, des esprits volatils dans le sang qui coule dans cette machine. Que la Medicine recherche ce qui en gaste, ou qui en restablit les ressors. Qu'on nous explique la maniere dont les alimens deviennent liquides par la coction, dont le chile se rafine, se filtre, entre dans les veines, dont le sang se fermente, circule & coule par tout, dont les esprits agissent dans les nerfs; tout cela ne fait que confirmer ce principe. Puisque tout ce qui m'explique les mouvemens les plus particuliers & les plus circonstancies des ressors de *mon corps*, ne fait que m'éloigner de l'idée

l'idée de la pensée. Je pourrois regarder ces corps qui m'environnent animés de cet esprit, ou de ce je ne say quoy qui me surprend, je pourrois les regarder comme des fantômes : mais un fantôme n'a rien de reël, & il est tout composé d'apparences ; & je ne peus douter que l'homme ne soit quelque chose par l'experience que je fais de ma propre existence. Je ne sçaurois dire pourquoy je pense dans ce corps dans ce moment, ni avec tous ces organes qui ne sont rien essentielement à la pensée, & n'ont aucun rapport naturel avec elle : mais je sçay pourtant bien que je pense ; & c'est ici une verité de sentiment.

N'abandonnons point ce principe, qui st peut-estre aussi utile dans la recherie des sources de la Morale, que dans discussion des verités naturelles.

Si je pense sans que le mouvement corps soit ma pensée, ni fasse ma sée, je conçois distinctément que t ce qui est en moy n'est point corl : qu'il y a un être dans ce comqui ne dépendant point du corps.

 peut

peut subsister sans le corps; que ce n'est pas une necessité que mon esprit soit envelopé dans les ruines de cet estre materiel, qui doit bientôt perir.

Je conçois donc ici quelque esperance de trouver remede à toutes ces miseres, que j'avois creües n'en point souffrir. Il n'est point necessaire que j'aye recours aux songes insensés d'une vanité qui me séduit, pour me sauver dans ce naufrage general de toutes les choses corporelles, auquel je me vois exposé. La nature de mon esprit me rassure a quelque égard, & commence à me faire entrevoir qu'il y a en moy quelque chose, qui pourroit bien, estant au dessus de la nature des choses corporelles, estre au dessus de leur condition & de leur destinée.

Cette reflexion fait que je considere l'homme avec plus d'attention, & n'estant pas satisfait d'avoir entreveu sa nature, je cherche à connoître ses perfections.

Je ne m'arreste point dans cette veüe à aucune de ses qualités corporelles, qui ne me servent de rien dans ma recherche,

che, puis que je ne penſe qu'à découvrir ce qui ne perit point. Je remarque bien qu'il y a une étroite dépendance entre ce qui penſe, & ce qui eſt étendu en moy. Mais aprés ce que j'ay découvert de la nature de l'un & de l'autre, & qu'il n'eſt pas neceſſaire d'étendre ici, il me ſemble pouvoir ſuppoſer, que c'eſt là non une dependance naturelle: mais une union d'inſtitution, faite par un être plus ſage & plus puiſſant que moy, & qui ſans me conſulter a attaché ce que je ſens qui penſe, à ce que je vois qui eſt materiel d'une ſorte, que les mouvemens de ce corps ſont l'occaſion qui fait naître les penſées de cet eſprit; & je dois croire que de même que ceux qui ôtent les échaffaudages, ne détruiſſent pas pour cela le batîment, la mort qui ôtera l'occaſion des penſées n'en détruira pas le fond, & la realité.

Ces penſées ſe reduiſant generalement parlant à trois ordres, qui ſont les ſenſations, les penſées & les ſentimens du cœur; & les unes & les autres me donnent une grande idée de l'homme,

me,& me marquent sa dignité. J'avoüe que les sensations,comme on parle dans l'ecole , qui sont les fonctions de la Veüe, de l'Oüie, de l'Odorat, du Goût, & de l'Attouchement nous paroissent estre communes avec les bestes; ce qui semble beaucoup rabatre de leur dignité : mais qu'il nous soit permis de ne point prononcer sur l'état interieur des bestes, qui nous est inconnu ! Dans le fond le sentiment de ceux qui en font des Automates n'a pas encore esté bien refuté. Si les bestes ressemblent à l'homme, certains automates de l'invention de l'esprit humain ont aussi leur conformité apparente avec nous ; & cependant il n'y a point de comparaison à faire entre le grand Architecte, qui a fait les premiers , & celuy qui a fait les autres. Je ne say s'il y a un homme au monde assés hardi, pour oser dire que Dieu par sa sagesse infinie , ne pourroit point faire s'il vouloit un automate, qui sans avoir aucune connoissance imitât parfaitement les choses qui en ont. Comment oseroit on nier cela de Dieu , puis qu'on void que cela ne

passe

ſſe preſque pas la porté des hommes?
ſi l'on demeure d'accord que la ſa-
ſſe de Dieu pourroit le faire, com-
ent peut on répondre que Dieu ne l'a
int fait ? en verité je ne ſaurois dé-
ler, ou eſt ce qu'il y a plus de diffi-
lté, ou dans le ſyſteme de ceux qui
pliquent l'inſtinct des beſtes par un
ouvement machinal, ou dans l'opi-
on de ceux qui le raportent au ſen-
nent, ou dans celle de ceux qui y ad-
tent la connoiſſance : mais je ſçay
n que ſi le préjugé eſt contre le pre-
er ſentiment, la raiſon ſe declare
aucoup contre les deux autres.
Car pour le ſentiment, il eſt certain
'il ne ſuffit point pour expliquer les
tions des animaux. Ce n'eſt pas aſſés
'une hyrondele, par exemple, ayt veu
limon ſur le bord d'un ruiſſeau, &
leurs de la paille, des petits bâtons
bois, du crin, de la mouſſe, & tous
s petits materiaux, dont la maiſon
'elle bâtit en ſuitte eſt compoſée, il
t outre cela une intelligence en elle,
hors d'elle, qui ayt connu le raport
i peut eſtre entre toutes ces choſes,

& qui ayt jugé que ce limon doit eſtre comme le mortier pour unir ces bâtons & en faire une muraille, que ces poils devoient ſervir à entretenir la chaleur de la couvée, qu'il faloit que le nid fût à l'abry, que la figure de ce nid devoit eſtre ovale, pour concentrer la chaleur, qu'il eſtoit neceſſaire que ſon ouverture fût proportionée au corps de l'oiſeau qui en eſt l'hoſte & l'architecte, & qu'il ne faloit point qu'il fût trop bas ou trop prés de la terre, de peur d'eſtre à la portée des animaux qui pourroient tüer ou dévorer ſes petits &c. On ne ſe ſatisfait pas davantage, quand on appelle la raiſon au ſecours du ſentiment, en attribuant celle-la aux beſtes. Mettes ſi vous voulés l'intelligence d'un homme dans une hyrondele qui vient de naître, vous ne la mettes pas pour cela en eſtat de faire tout ce à quoy ſon inſtinct la portera. Car cette intelligence ne tirera point ſes conſequences des principes qui luy ſont inconnus. Et qui a appris à cette hyrondele les regles de l'Architecture? D'ou vient qu'entre les oiſeaux de cette eſpe-

,les unes ne sont pas plus ignorantes
e les autres , & que celles qui sont
es cette année, & qui n'ont rien ap-
is du pere & de la mere qui sont
ɔrts aussitost qu'elles ont esté écloses,
manquent pas de faire leur nid avec
même justesse & la même symetrie?
urquoy d'ailleurs les hommes se
ɔmpent ils si souvent en ce qu'ils
nt par leur propre connoissance,& les
stes ne se trompent jamais dans ce
ıe la nature leur fait faire, sinon par-
que les hommes se conduisent par
ır propre raison,& que les bestes agis-
ıt par une raison estrangere plus par-
.te que celle de l'homme ? une con-
ıissance comme celle de l'homme qui
cquiert par degrés ne suffiroit point
ıne hyrondele. Il faudroit supposer de
ntousiasme & de l'inspiration. On ne
:oit peut-estre pas dans la prévention
ı l'on est communément sur ce sujet,
l'on avoit consideré que le mouve-
ent machinal à plus de part que ni le
ıtiment, ni la raison aux actions qui
ıus sont communes avec les bestes.
r exemple quand vous mangés, il est

impoſſible que vous expliquiés l'impreſſion que les viandes font ſur vôtre imagination, ſans que vous conſideriés premierement celle qu'elles font ſur vôtre corps,& quoy que vous ayés accoûtumé de ne penſer qu'à celle la, vous déves réconnoître qu'il faut un mouvement de l'air qui ébranle le nerf optique pour vous les faire voir,& celuy de l'odorat pour vous les faire ſentir,& qui renouvellant une certaine impreſſion de vôtre cerveau vous repreſente le plaiſir que vous avés deja eu: mais en vain vôtre imagination ſeroit chattoüillée par l'idée de ce plaiſir que vous allés goûter, ſi vous ne ſçaviés faire mouvoir vôtre main qui doit porter ces alimens dans vôtre bouche. Appellés vôtre raiſon au ſecours du ſentiment. Elle ignore comme luy, qu'elle route les eſprits animaux, qui doivent couler dans la main pour la faire agir, doivent prendre, elle ne ſçait, ni ou ces eſprits ſont, ni par quels nerfs ils doivent courir: & cependant ce mouvement ne laiſſe pas de ſe faire dans la meſure, & dans la juſteſſe qui eſt neceſſaire

cessaire pour obeir au sentiment & à la raison. La connoissance commande: mais elle n'excute rien, & je trouve ici outre l'intelligence de l'homme,une intelligence du déhors, une raison d'automate qu'il faut necessairement confondre avec la sagesse & l'intelligence du grand Ouvrier qui nous a formés. Et pourquoy l'instinct des bestes auroit-il un autre principe? Mais qu'on l'attribüe à un mouvement machinal, ou à une impulsion estrangere,ou à quelque esprit d'un ordre inferieur au nôtre,qui animera les bestes &c. Il n'importe, ce que nous avons à dire sur ce sujet, se reduit à deux choses trés incontestables. La premiere est que l'estat des bestes est quelque chose de trés obscur & de trés inconnu. La seconde que ce que nous ne connoissons point, ne doit point nous faire rejeter ce que nous connoissons distinctément.

Que s'il nous estoit permis ici de choquer les préjugés les plus enracinés dans l'esprit de l'homme,& si l'on vouloit bien pardonner des considerations, qui paroîtront peut-estre trop abstrai-

tes en faveur de l'importance de la 1
tiere, & même de l'utilité de cette
te de connoiſſances, nous nous ap
querions un moment à récherch
pourquoy la nature à attaché nos ſ
timens aux objêts exterieurs ? La p
miere raiſon que nous en trouvons
que la voye du ſentiment qui atta
aux objets nos propres perceptions
bien plus courte pour nous en faire
re uſage, que la voye des idées diſ
ctes & de l'intelligence. La rai
pourroit peut-eſtre bien trouver l'
poſition qui eſt entre l'eau & le f
mais la nature en attachant ſes ſe
mens à ces deux objets, trouve b
plutôt cette difference, & en eſt be
coup plus frapée.

J'âjoute que cette voye du ſentim
que nôtre ame attache à ce qui en
l'occaſion, eſt plus ſûre que celle de l
telligence. Car celle-ci peut ſe tromp
& il arrive ſouvent qu'elle ſe trom
au lieu que la voye du ſentiment
trompe toûjours en apparence, ne tr
pe jamais en éffêt.

On peut dire même hardîment,

c

c'est là un moyen que la sagesse du Createur employe,pour nous défendre de mille erreurs, qui nous seroient funestes. Nôtre intelligence n'agissant point assés promptément, pour pouvoir dans un instant discerner les objets les uns des autres par leurs propres caracteres, nous nous trouverions dans la necessité de les confondre perpetuellement; si la nature n'avoit trouvé une voye bien sage & bien courte, de nous les faire promptément distinguer, en les révétant de nos propres sentimens.

Ce qui ne nous permet pas d'en douter c'est, que la nature attache plus ou moins nos sentimens aux objets, selon qu'il y a plus ou moins de danger que nous venions à nous tromper,en prennant les uns pour les autres. Ainsi elle n'attache point la douleur à une aiguille qui me pique, parce qu'il n'y a point trop de danger que je me méprenne, en croyant que cette douleur m'est causée par quelque autre chose : mais elle attache en quelque sorte la douleur au feu, en me faisant concevoir dans cet

Element une forte de chaleur aspre & cuïsante, pareille à celle que je sens, & qui n'est pourtant point en luy ; & cependant ce qui fait la douleur que je sens, lors que je m'en approche trop, n'est qu'un amas d'aiguilles invisibles qui m'entrent dans la chair : mais c'est qu'il y a un sens qui m'avertit que c'est l'aiguille visible qui cause ma douleur, j'en suis âverti par la veüe ; & qu'ainsi il n'est pas necessaire d'attacher la douleur à cet objet, pour me le faire connoître dans le raport qu'il a avec moy; au lieu que ces aiguilles penetrantes & subtiles qui sont dans le feu, n'estant point apercües par la veüe, je ne sçaurois ni lés éviter, ni m'en donner de garde, ni sçavoir ou elles sont, si la nature n'y avoit comme attaché le sentiment douloureux qu'elles me causent.

Il a esté necessaire par la même raison, que la nature attachât l'odeur aux objets odoriferans, bien que cette odeur soit en nous & non pas en eux, puis qu'estant agreable ou facheuse, elle enferme un sentiment de douleur ou de plaisir, lequel sentiment n'existe jamais

que

que dans nôtre ame. On me dira que dans l'odeur il y a deux choſes, le ſentiment & le principe qui le produit, & que c'eſt celuy-cy & non pas celuy-la qui eſt dans l'objet odoriferant. Cela eſt vray : mais prenés garde que c'eſt l'odeur, ſentiment que vôtre imagination attache naturellement à l'objet qui en eſt l'occaſion. Il vous ſemble que l'odeur agreable eſt dans la roſe, que vous la flairés, qu'elle entre dans vôtre ame, cependant cette odeur agreable n'a jamais eſté qu'en vous, comme ce qui la fait naître ne peut eſtre que hors de vôtre ame.

Il me ſemble que cette verité ſe rend encore plus ſenſible ſur le ſujet de l'Odorat. Lors que j'entens le ſon clair & argentin d'une cloche, je crois qu'il eſt hors de moy, & cependant il eſt bien certain qu'il n'exiſte que dans non ame; car un ſon argentin eſt un ſon agreable, c'eſt-à-dire actuellement agreable comme celuy-cy, enferme actuellement un ſentiment de plaiſir, un ſentiment de plaiſir eſt dans nôtre ame, & n'eſt point hors de nous. Et en effet la rai-

son nous dit qu'il y a dans ce son deux choses, l'agitation de l'Air par la cloche, avec l'ébranlement d'un certain nerf, organe de l'oüie, par cet air agité, & en second lieu un sentiment qui est ce son clair & argentin. L'intelligence qui raisone attache au mouvement de la cloche l'agitation de l'air : mais elle conçoit que le sentiment est attaché à nôtre ame : mais le sens reüssit mieux dans l'intention que la nature a de caracteriser les objets exterieurs ; car il attache le sentiment même au mouvement de la cloche ; de sorte qu'il nous semble que le son agreable & argentin soit precisément là ou la cloche agite l'air. Comment juger sans cela de la distance qu'il y a d'elle à nous ? S'il faloit que la raison calculât combien tant de degrés d'éloignement affoiblissent l'agitation qui cause ce son, & combien le sentiment est affoibli par cet éloignement, ce ne seroit jamais fait ; & le meilleur Geometre du monde ne pourroit pas jugér de la distance d'une cloche qui sonne.

Que si cela convient à l'Atouchement,

ment, à l'Odorat, & à l'Oüie, pourquoy vaudroit on excepter la Veüe de cette regle ? Le secours des especes visüelles que l'école d'Aristote a inventées, pour nous apprendre de quelle maniere l'ame voit les objets qui sont éloignés d'elle, est si peu raisonnable, ou plutôt si ridicule, qu'il faut presque estre un homme de l'autre monde pour s'amuser à le réfuter. Car ces images, si elles ont lieu sur le sujet des objets visibles, ont elles lieu aussi sur le sujet des Sons ? Mais une image qui me representeroit l'agitation de l'air, seroit l'image d'un mouvement particulier, & rien que cela ; elle ne seroit point un Son, & encore moins un Son doux & agréable. Que si l'air agité suffit pour estre l'occasion de cette prodigieuse varieté de Sons, pourquoy un air plus subtil ne suffira-t-il point, pour estre l'occasion d'une varieté prodigieuse de couleurs ? Car si le sentiment entre essentiellément dans le Son, qui ne peut estre qu'agreable ou desagreable à l'oreille, le sentiment n'entre pas moins essentiellément dans les couleurs, qui sont agrea-

[illegible] à la veüe. C'est se [illegible] que le si[illegible] lors que la veüe [illegible] envoye vers nous une [illegible] & qui la lumiere renferme [illegible] pensée est plus [illegible] cependant elle ne [illegible] C'est que [illegible] pensée par une [illegible] sans senti[illegible] la lumie[illegible] sentiment : & non [illegible] simple image de cet autre. Ce [illegible] pas d'en douter, [illegible] disconvenir qu'il n'y [illegible] il y a plus & [illegible] dans la lumie[illegible] & moins de sentiment. [illegible] enferme assu[illegible] de sentiment, que celle d'un grand flambeau : celle-ci moins que celle du Soleil ; la lumiere du Soleil moins que celle d'un éclair. Le sentiment, dira-t-on, n'est point dans la lumi[illegible] mais il est causé par la lumie[illegible]re ame. Je l'avoüe : mais je [illegible]ssi, que nôtre ame attache

natu-

naturellement ce ſentiment à la bougie, au flambeau, au Soleil, à l'éclair. Ce qui le montre, c'eſt qu'elle ſe plait dans la bougie, ſe réjouit dans le flambeau, s'éblouït dans le Soleil, & s'éffraye dans l'éclair, non ſeulement par la reflexion qu'elle fait ſur toutes ces choſes : mais par le premier ſentiment qu'elle en a.

D'ailleurs l'hypotheſe des images viſüelles ne détruit point nôtre Syſteme. Car quand vous ſupposerés que nous voyons les objets qui ſont éloignés de nous par des images qu'ils nous envoyent, cela n'empéche point que nôtre ame ne croye voir ces objets immediatément. La nature ne nous dit point que nous voyons la terre par une image, qui nous vient de la terre : mais que nous la voyons ſans peinture, & immediatément ; de ſorte que quand nous ne voudrions point convenir que la nature attache nos ſentimens aux objets exterieurs, il faudroit toûjurs demeurer d'accord, qu'elle y attache du moins ſes idées & ſes repreſentions ; ce qui feroit le même éffêt pour nous.

Mais en vain voudroit on conteſter

une

une chose, de laquelle on peut démontrer qu'elle eſt poſſible, qu'elle eſt neceſſaire, & qu'elle eſt actuellement. Pour montrer qu'elle eſt poſſible, nous n'avons qu'à rapeller ici ce que nous avons juſtifié de nos autres ſentimens. Car ſuppoſant que la lumiere eſt un ſentiment, & que les couleurs ne ſont qu'une lumiere modifiée par les differens modes des corps qu'elle rencontre, qui ne voit qu'il en faut faire le même jugement que de Sons ? Car ſi nous voyons par des images viſüelles, comment pourrions nous juger de la diſtance des objets viſibles ? Il faudroit raiſonner pour ſcavoir, combien une eſpece viſüelle perd de ſon être, en faiſant un trajet d'une lieüe, de deux &c. Et où en ſerions nous, ſi nous ne pouvions juger que par là de l'éloignement de l'objet ? Au lieu que la nature attachant à cet objet nos ſentimens, qui ſont les couleurs, ou la lumiere, nous n'apercevons pas plutôt l'objet, que nous apercevons la diſtance par le même ſentiment, qui ſe diverſifie ſelon *cette diſtance*. Mais pourquoy s'aveu-

gler

gler ſur une choſe de fait ? Les couleurs de l'Arc-en-Ciel ſont des couleurs. Nous les voyons veritablement. Car on ne peut point dire que nous ſoyons viſionnaires, lors que nous diſons que nous les voyons. On peut dire la même choſe de celles que nous apercevons dans un Priſme de verre, qui change de couleur, auſſi ſouvent que nous le tournons. Tout le monde convient cependant que ces couleurs ne ſont point réellement attachées à l'objet. Que pourroient elles donc eſtre autre choſe ces couleurs qu'on voit réellement, & qui ne ſont point réelles, que des ſentimens de l'ame, que nôtre ame attache à certains objets, où elles ne ſont point veritablement ? Et qu'elle difference croit on qu'il y ayt entre les couleurs de l'Arc-en-Ciel & les autres, ſinon que la matiere qui eſt l'occaſion des premieres eſt moins conſtante, moins durable dans ſon eſtat que celle des autres ? Ce qui eſt ſi vray, qu'on peut aſſurer hardîment que, ſi cette roſée lumineuſe qui fait voir les couleurs *de l'Arc-en-Ciel*, étoit auſſi durable

que

que la verdure de nos campagnes, la couleur des fleurs qui sont dans nos parterres, ne nous paroîtroit pas plus réelle que les couleurs de l'Arc-en-Ciel. Ce principe est peut-estre plus important qu'on ne s'imagine à la connoissance de soy-même : mais il n'en faut point pousser la discussion plus loin.

Les perfections du monde visible ne subsistent que par la lumiere, les sens, les couleurs, les odeurs, & les saveurs, qui sont, à parler veritablement, des sentimens de nôtre esprit ; de sorte qu'il arrive, que croyant admirer la beauté des Cieux, la splendeur des astres, le bruit éclatant des meteores, les fruits delicieux de la terre, les aromates de l'Arabie &c. Ce que nous admirons est plus dans nous mêmes, que dans l'objet aparent de nôtre admiration.

Et c'est-là un si grand caractere, que j'oseray hardiment avancer, que l'homme n'est gueres moins l'image de Dieu par la connoissance des sens, que par celle de sa raison, puis que demeurant dans un coin du monde, il se trouve répandu dans tout l'univers, & que tou-

beautés & les perfections du
visible sortent en quelque sorte
de son esprit ; avantage si con-
, que de peur que les hommes
sent occasion de se confondre
Divinité , & qu'ils ne le fissent
l'idolatrie de leur amour pro-
iteur de la nature a voulu qu'il
vert sous quelques basses con-
, que nous paroissons avoir
bestes,& sous les préjugés & les
nfuses de l'enfance , qui nous
fondre nos sentimens avec les
ui nous environnent, & enfin
apparemment envelopé dans
s de nôtre corps par la destru-
s organes de la sensation.
ci l'on pourroit tirer diverses
ons qui paroîtroient importan-
ous ne devions nous haster de
d'autres découvertes. Premie-
on peut voir par là , combien
ent ceux qui rejettent avec tant
is la pensée qu'on à eu, que le
avoit esté fait pour l'homme.
ainement il est bien plus sur-
encore de voir , que ce qu'il y
a de

a de plus beau & de plus parfait au monde, sorte du fond de nôtre propre nature, & ne soit point different de nous mêmes. On en peut inferer en second lieu, que le bonheur ou la misere de l'homme n'est point au pouvoir de cet amas de choses corporelles, qui nous environnent, qui par elles-mêmes sont incapables de nous faire bien ni mal, mais en la puissance de l'Estre Supreme, qui à voulu attacher nôtre joye ou nôtre tristesse à des choses si éloignées de nôtre nature & de nos perfections, afin que ce fût là le caractere & le sceau de nôtre dépendance à son égard. Il est aisé de voir par là en troisieme lieu, que l'allarme que nous avons prise des révolutions du temps, qui triomphe de toutes choses, & que nous croyons qui dêut aussi nous emporter, n'estoit pas bien fondée. Car nous voyons bien que le temps consume & nôtre corps & les corps qui nous environnent: mais nous ne voyons pas qu'il emporte le fond de la pensée, cet esprit qui anime nôtre corps, & qui semble même, pour ainsi dire, être

ne generale de tout ce que nous
yons. Il eſt vray que nous ne voyons
s ce même homme qui parloit avec
us, lorſque la mort a détruit les or-
nes par les quels il avoit commerce
c les autres ; mais n'eſt il pas vray
il ſuffit de concevoir la deſtruction
ces organes, ſans ſuppoſer autre cho-
pour concevoir la ceſſation de ce
nmerce.

Certes nôtre erreur ſeroit grande, ſi
us allions nous imaginer que les or-
nes de nôtre corps euſſent eſté ne-
ſaires, pour former la ſubſtance de
re eſprit, & qu'afin qu'une choſe
capable de penſer, elle ayt des yeux,
oreilles, une bouche, un cerveau &c.
s parties n'eſtoient point neceſſaires
ur nous faire penſer : mais pour for-
r l'échange des penſées, qui eſt en-
les hommes, & pour en établir le
nmerce ; & il a eſté en ſuitte neceſ-
e d'attacher certains ſentimens aux
uvemens du corps, pour nous âver-
de ce qui pouvoit le perdre & le
nſerver le dernier ; de ſorte qu'on
ut dire que la ſocieté raiſonnable eſt

la fin de la vie corporelle, comme la conſervation de cette vie eſt la fin de la plus part des ſenſations. Quand donc cette vie s'éteint, cela veut dire, que la Providence Divine ne veut plus que nous ayons commerce avec les autres hommes, que nous les voyons, que nous leur parlions, qu'ils nous voyent, qu'ils nous parlent. La mort nous fait ceſſer de vivre avec les autres: mais elle ne nous fait point ceſſer de vivre en effêt. Nous ne penſons plus à l'occaſion de certains organes & des certains corps avec leſquels il n'eſt plus neceſſaire que nous ayons relation: mais nous penſons toûjours, puis que ce n'eſtoient point ni ces corps, ni ces organes qui nous faiſoient penſer.

On peut connoiſtre par là en quatriême lieu que rien n'eſt plus faux que le préjugé ordinaire des hommes, qui s'imaginent qu'ils connoiſſent les corps, & qu'ils ne connoiſſent point les eſprits. Car on peut dire par un renverſement de leur penſée, qu'ils connoiſſent les eſprits & qu'ils ne connoiſſent pas ſi bien les corps. Ce qu'ils appellent des

idées Metaphysiques & confuses, sont fort souvent des idées fort distinctes, & ce qu'ils nomment des connoissances d'experience & de sentiment, prenés y garde, sont des idées confuses. Car la premiere chose qu'ils font, est de révêtir les choses corporelles des saveurs, des odeurs, des sons, de la lumiere & des autres sentimens qui sont en eux, ni plus ni moins que la douleur est dans l'ame & non pas dans l'aiguille qui nous pique, & que la douleur qu'on croit sentir dans un bras qu'on a perdu est dans l'ame qui existe, & non dans ce bras qui n'est plus. Or quand les choses exterieures sont une fois révetües de nos propres sentimens, les hommes qui donnent plus au sentiment qu'à la simple connoissance, parce que le sentiment est plus vif, & les interesse davantage, ont accoûtumé de préferer la perception de ces choses exterieures à la connoissance distincte qu'ils en pourroient avoir. Ils appellent cela voir & toucher; & cela selon eux; c'est connoître distinctement: mais selon nous cela s'appelle sentir plûtôt que

connoître ; & ſentir c'eſt connoître confuſément.

Quand ils auront une fois rendu au corps ce qui appartient au corps , & à l'ame ce qui appartient à l'ame, ils connoîtront qu'il n'y a rien de plus mal fondé que leur préjugé.

On voit encore ici en cinquieme lieu, l'erreur de ceux qui s'imaginent que le monde , qui eſt l'amas des objets corruptibles, eſt fort prés des nous,& que Dieu en eſt bien éloigné. Car à prendre le monde pour les objets corporels, on peut dire que Dieu eſt entre nous & le monde, puis que ces objets ne contribüent abſolument rien à nos penſées & à nos ſentimens par voye de cauſe efficiente, n'eſtant pas d'un ordre aſſés noble pour cela ; qu'ils n'en ſont purément que l'occaſion ; & que c'eſt la force de l'inſtitution Divine qui fait que nous avons ces penſées & ces ſentimens en la preſence des objets,ſoit qu'on penſe que cette inſtitution détermine la vertu que Dieu à miſe dans nôtre eſprit pour agir, ſoit qu'elle produiſe immediatement nos divers ſentimens. Car

nous n'entrerons point ici dans ces examens metaphyſiques, qui ne ſont bons à rien, & il ſeroit à ſouhaiter que pour éviter d'outrer la ſpeculation dans cette ſorte de choſes, on conſiderât que les hommes ne ſont pas ſimplement deſtinés à connoître la verité: mais à connoître des verités utiles; & qu'ils laiſſaſſent là pour une bonne fois ce qui n'a pas d'autre uſage que de ſatisfaire la curioſité de nôtre eſprit. Et certes quand je conſidere que Dieu ſans rien changer dans ce monde, ni dans mon corps, ni dans mon ame, pouvoit, s'il luy euſt plu, par une inſtitution libre de ſa ſageſſe, attacher de la douleur à tous les objets corporels, auxquels il luy a plu d'attacher du plaiſir, puis que ces objets en eux mêmes ont auſſi peu de raport avec l'un qu'avec l'autre; de ſorte que l'homme au lieu de s'aimer luy même par les motifs de ce plaiſir, qui eſt occaſionnellement attaché à tant de differens corps qui l'environnent, ſe haïroit luy-même par le motif de la douleur, que Dieu auroit attaché en ce cas là à ces mêmes objets, & trouveroit

dans la neceſſité de vivre un plus grand deſeſpoir que les hommes n'en trouvent ordinairement dans la neceſſité de mourir, je n'ay plus beſoin de preuve pour comprendre la bonté & la ſageſſe de Dieu.

Mais ce n'eſt point ici le lieu d'étendre toutes ces conſiderations, puis que nous ne les touchons qu'autant qu'elles ſont capables de nous faire connoître les perfections de l'homme.

Nous ne nous arrêterons pas ſur l'imagination, qui n'eſt à proprement parler, qu'un amas de ſenſations affoiblies, qui ſubſiſtent encore dans nôtre ame à l'occaſion des traces que les objets exterieurs ont laiſſé dans nôtre Cerveau, un amas, dis-je, de ſenſations que l'ame arrange ; & dont elle ſe ſert enſuite pour ſe répreſenter d'autres objets.

Mais nous ne pouvons aſſez admirer cette intelligence de l'homme, qui rectifie les ſens ; qui corrige l'imagination, purifie & étend les perceptions nées à l'occaſion des corps, qui unit pluſieurs idées dans le jugement qu'elle forme

des

des choses, & plusieurs jugemens dans le raisonnement, qui pese, compare, examine, recherche, & par le raport qu'elle trouve entre les choses, fait la dépendance des arts, des sciences, des gouvernemens, & produit toutes les merveilles de la société raisonnable.

N'y a-t-il pas de l'extragavance à dire, que cette intelligence a pour principe le mouvement de la nature, & qu'elle n'est qu'un arrangement d'atomes, qui agités d'une certaine maniere, aquierent une autre situation? Conçoit-on bien qu'un atome sans sortir du corps, parcoure la Terre & les Cieux dans un moment, qu'il aille par tout sans se mouvoir d'une maniere plus noble & plus admirable que s'il se mouvoit? Une portion de matiere peut elle connoître les autres, & aprés se connoître elle même, agir sur soy, se replier non seulement sur elle même, mais encore sur sa maniere d'agir, & sur la maniere de cette maniere, & sur la reflexion qu'elle fait sur cette maniere à l'infini? Est-il donc vray que quelques atomes enfermés dans je ne sçay

quel petit tuyau, jugent du plan de l'univers, du dessein du monde & connoissent la sagesse du Createur? Est-ce une proprieté à ce mouvement pensant, non seulement de faire mouvoir ces atomes: mais de representer celuy des corps célestes & celuy des Spheres, qui sont seulement dans l'ordre des choses possibles. Ces atomes dont le choq est une pensée, ont ils cette admirable vertu de pouvoir, quand ils se rencontrent, ne heurter que le degré general d'être, ou celuy de substance, ou la notion generale du corps, sans choquer l'individu dans ce mouvement, pensée que nous appellons précision?

A-t-on jamais oüi dire, qu'il y eût un mouvement proprement dit, sans que proprement un corps passât d'un lieu à un autre, comme la pensée qui passe du passé, qui n'est plus, à l'avenir, qui n'est pas encore, & va du néant, qui a précedé nôtre être, à l'anéantissement, qui termine les esperances de l'incredule?

L'esprit de l'homme n'est pas seulement au dessus de la condition de la matie-

matiere: mais ce qui est admirable, il a une espece d'infinité dans ses actes. Car il vole d'objet en objet, & les multiplie à l'infini. Il n'est jamais las de connoître; & quoy que ses perfections soient en effect bornées, puis qu'il ne connoît pas toutes choses, il est certain que son excellence à quelque égard est sans limites; puis qu'il peut successivément les connoître toutes.

Comme l'esprit de l'homme n'est jamais las de connoitre, son cœur n'est jamais las de désirer; & tel qu'est l'abîme de la connoissance, tel est l'abîme de la cupidité au dedans de nous. Ce Prince ambitieux, dont le cœur étoit plus grand que l'univers, dont il étoit le maître, n'avoit pas au fond des sentimens plus éléves & plus vastes, que ceux qui sont cachés dans les secretes dispositions de chacun de nous; & le cœur d'un Heros n'est pas different de celuy des autres hommes. Il ne tient qu'à la prosperité & aux grandes occasions, que cet homme qui habite dans une cabane, ne souhaite de nouveaux mondes à conquerir.

Quand un homme eſt dans la pauvreté, il fait ſeulement des vœux pour avoir le neceſſaire. Lors qu'il a le neceſſaire à la nature, il demande le neceſſaire à la condition. Eſt-il parvenu à cet état? Il cherche ce qui peut ſatisfaire ſa cupidité. A-t-il obtenu tout ce que ſon cœur ſemble pouvoir deſirer? il forme contre la raiſon de nouveaux déſirs encore. Voyés ces Maitres du monde, qui aprés s'être éléves au deſſus des autres hommes, ſouhaitent la condition des beſtes, c'eſt qu'ils peuvent ceſſer d'âquerir : mais qu'ils ne peuvent ceſſer de déſirer.

Telle eſt l'excellence de l'homme, qu'elle paroit juſques dans ſes dereglemens les plus honteux. Car ne vous imaginés point que cette inſatiable avidité de nôtre cœur ayt ſa premiere ſource dans nôtre corruption. Les hommes ſont coupables de s'attacher avec trop de paſſion à la recherche des biens du monde : mais ils ont raiſon de ne point ſe contenter des biens finis, eux qui ſont deſtinés à poſſeder le Souverain bien.

Il faut

Il faut bien que cela ſoit ainſi ; Car nous voyons que dans la nature, chaque choſe ſe contente des biens qui ſont deus à ſon eſpece. Les poiſſons ſe contentent de l'eau où ils nagent, les oiſeaux ſont ſatisfaits de voler dans l'air, les beſtes des champs n'ont plus rien à déſirer, quand elles ont trouvé l'herbe, qui leur ſert de nourriture, & d'où vient donc que l'homme eſt ſi peu ſatisfait des avantages temporels, s'il eſt vray que ceux-ci doivent faire tout ſon partage ? Croira-t-on que la ſageſſe du Createur ſe ſoit démentie en ceci préciſément ? A-t-elle mal connu, ou la nature des biens du monde incapable de nous ſatisfaire, ou la nature de nôtre cœur incapable d'en être ſatisfait ? Ou plûtôt n'eſt-ce point qu'ayant connu les biens du monde, nôtre cœur & la diſproportion naturelle, qui eſt entre eux, Dieu a formé les choſes dans cet ordre, parce qu'il ſe reſervoit nôtre ame, pour la remplir luy même, pour la ſatisfaire, & pour répondre par ſon excellence & par ſa beatitude infinie à l'infinie ſucceſſion de nos penſées & de

nos désirs ; ou si vous voulés, aux recherches infinies d'un esprit qui cherche à tout connoître, parce qu'il est destiné à connoître Dieu, & à l'infinie avidité d'un cœur, qui n'est satisfait d'aucun bien particulier, parce qu'il est destiné à la possession du Souverain bien, qui enferme tous les autres.

La nature, les perfections & la fin de l'homme forment ce que nous appellons sa dignité naturelle : mais tout cela roule sur l'éternité de sa durée. Nous tirerions un fort petit avantage d'être spirituels dans nôtre essence, si cette idée n'enfermoit celle de l'immortalité. Mais il y auroit de l'extravagance à s'imaginer, que parce que ce qui se dissoût, perit, ce qui est incapable de dissolution, perisse. Que dis-je ? l'étendüe ne se perd point, quoy qu'elle âquiere d'autres manieres d'être, & le corps de l'homme aprés la mort, pour être cendre, ou chair, ou boüe, ou vers, ou vapeur, ou poussiere ne laisse pas d'être un corps. La mort dans son idée propre est une destruction d'organes, ou une dissolution. Si donc elle n'anéantit

point

point le corps ; dont elle separe les parties, comment anéantira-t-elle cet esprit, cette intelligence ; qui n'estant ni étenduë, ni mouvement, ni union de parties, n'a évidemment aucun raport naturel à toutes ces choses susceptibles de dissolution ?

Les perfections de l'homme, dépendent aussi de son immortalité. En vain trouverions-nous une espece d'infinité dans les sensations de nôtre ame, diversifiées à l'infini selon la diversité des choses exterieures qui en sont l'occasion, dans nôtre imagination capable d'assembler des images sans nombre pour nous répresenter les objets ; dans nôtre esprit, qui n'est jamais las de connoître, & dans nôtre cœur qui desire à l'infini : si n'ayant esté faits que pour le temps & ne devant durer que quelques années, nous ne pouvions avoir, qu'un nombre de sensations borné ; ni imaginer que pendant un certain temps fort court, ni avoir qu'une succession de pensées proportionnée à la brieveté de nôtre vie ; ni enfin posseder qu'une felicité passagere & bornée. Car il n'y

à qu'une succession infinie de durée, qui assortisse cette succession infinie de sentimens, de pensées & de desirs, dont l'homme se trouve naturellement capable.

Disons donc que c'est dans l'homme immortel que nous trouvons la nature, les perfections & la fin de l'homme, qui forment sa dignité naturelle.

Au reste comme la nature & les perfections de l'homme, nous ont fait entrevoir sa fin, sa fin nous fait connoître aussi quels sont ses dévoirs & ses obligations naturelles. C'est ce que nous considererons dans le Chapitre suivant.

CHAP. III.

Où l'on tâche de connoître l'homme, en considerant la nature & l'étendüe de ses dévoirs.

NOs dévoirs coulent de la nature & ne viennent pas uniquement de l'éducation, comme quelques-uns s'imaginent. Il ne faut pour le justifier, que supposer deux principes, le premier

que naturellement nous nous ay-
ns nous-mêmes, étant sensibles au
sir, haïssant le mal, desirant le bien
ayant soin de nôtre conservation.
second qu'avec ce penchant à nous
ner, la nature nous a donné une rai-
pour nous conduire. Nous nous
mons naturellement nous mêmes,
st une verité de sentiment ; nous
mmes capables de raison., c'est une
rité de fait. La nature nous porte à
ire usage de la raison pour diriger cet
mour de nous mêmes, cela naît des
rincipes de ce dernier d'une maniere
out à fait necessaire, n'étant pas possi-
ble que nous nous aymions veritable-
ment, sans employer toutes nos lu-
mieres à chercher ce qui nous con-
vient.

Or de là que la nature nous ordon-
ne de récherche nôtre bien, il s'ensuit
qu'on ne peut point dire sans une con-
tradiction évidente, que l'homme soit
naturellement sans dévoir & sans loy.
Il faut demeurer d'accord de la diffe-
rence essentielle qu'il y a entre le bien
& le mal moral, puisque le premier

con-

consiste à suivre la loy de la nature raisonnable & l'autre à la violer.

Cette Loy naturelle en general peut se diviser en quatre autres, qui sont ses especes particulieres, la Loy de la temperance, qui nous fait éviter les excés & les débauches, qui ruinent nôtre corps & qui font tort à nôtre ame ; la Loy de la Justice, qui nous fait rendre à chacun ce qui luy appartient & le traiter comme nous souhaiterions qu'il nous traitât ; la Loy de la Moderation, qui nous défend de nous venger sachant que nous ne le pouvons faire qu'à nos dépens & que respecter en cela les Droits de Dieu, c'est avoir soin de nous mêmes ; & enfin la Loy de la Beneficence, qui nous engage à faire du bien à nos prochains.

Il est certain que l'immortalité de l'homme fait la perfection & l'étendüe de ces quatre sortes de loix. Un homme qui se connoit sous l'idée d'un être immortel, ne fera pas sa fin des plaisirs, que l'Auteur de la nature attache à ce qui fait la conservation ou la propagation du corps. Nous ne voudrons point

faire

rt aux autres, si nous ne crai-
pas seulement un retour d'inju-
ns cette vie; mais si de plus nous
endons de nous faire à nous mê-
là un préjudice éternel. Celuy
occupé, comme il doit l'être,
gnité naturelle, qui l'éleve sans
extremement au dessus des ou-
qu'il peut recevoir, bien loin de
se satisfaire aux dépens de la
le Dieu, concevra à peine quel-
sentiment de quelque maniere
e traite. Enfin si cette commu-
aturelle & temporelle que nous
avec les autres hommes dans la
peut faire naître quelque bien-
ce entre nous, qui s'augmente
e degré du commerce temporel
ous avons avec eux, quels motifs
ur & de beneficence ne trouvons
pas dans l'idée de cette societé
le, que nous devons, ou que
ouvons avoir avec eux?
i la loy naturelle est dans l'hom-
ais la perfection & l'étendüe de
oy est dans l'homme immortel.
reste ces quatre sortes de loix
sont

ſont ce que nous appellons la Loy Naturelle, laquelle eſt la plus ancienne, la plus generale, la plus eſſentielle de toutes & le fondment des autres. C'eſt la plus Ancienne, puis que l'amour de nous-mêmes & la raiſon précedent en nous toute ſorte de penchans & de loix. C'eſt la plus generale. Car il y a bien eu des hommes, qui n'ont point oüi parler du droit revelé; mais il n'y en a point qui ſoient venus au monde ſans cette loy qui les porte a rechercher leur veritable bien. C'eſt la plus eſſentielle. Car ce n'eſt point ici, ni la loy du Juif ni la loy du Chrêtien ſimplement, c'eſt la loy de l'homme; elle n'appartient pas ſeulement à la Loy, ou ſimplement à l'Evangile; mais à la Nature dans quelque état que celle-ci ſe trouve. Enfin c'eſt le fondement de toutes les autres.

Il eſt aiſé de le voir, ſi l'on conſidere que toutes les autres loix ne ſont autre choſe, que la Loy naturelle renouvellée & accommodée à certains états où les hommes ſe trouvent. Vous trouvés la Loy naturelle dans celle que Dieu

donna à nos premiers Parens. Le Legislateur y suppose que l'homme s'ayme luy-même, puis que sa loy est fondée sur des promesses & des menaces. On lui propose le bien & le mal. On l'éclaire pour connoitre l'un & l'autre. On l'engage à la reconnoissance que la nature elle-même nous préscrit. Dieu luy demande un hommage pour tant de faveurs qu'il luy accorde, & cet hommage consiste à s'abstenir de manger du fruit d'un seul arbre. On luy préscrit le dévoir de sa conservation. *Au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort.* Comme aussi la loy de la Justice. Car qu'y a-t-il de plus juste, que de céder au Createur l'Empire de ses ouvrages, & de ne vouloir pas user de ses creatures malgré luy. C'est donc ici la loy naturelle accommodée à l'estat, ou Adam se trouvoit allors.

En effet on ne pouvoit pas luy défendre encore l'usage des Idoles, qui luy étoient inconnües, ni de blasphemer le nom du Seigneur, lors qu'il ne faisoit que commencer de le benir, ni de se réposer un jour de la semaine, luy qui de-

voit se répoſer toûjours, ni de tüer ſon Prochain, qui n'exiſtoit point encore, ni de commettre adultere,lors qu'il n'y avoit qu'une ſeule femme, ni de dérober dans un temps, où toutes choſes luy apartenoient, ni de porter faux témoignage, lors qu'il n'en pouvoit porter, ſi ce n'eſt contre luy même, ni de convoiter, puis que toutes choſes eſtoient à luy.

Mais lors que les hommes ſe fûrent multipliés ſur la terre, comme ils changerent d'eſtat, Dieu de temps en temps retraça cette loy naturelle & la donna aux hommes ſous une autre forme, parce qu'elle devoit être proportionnée aux circonſtances où ils ſe trouvoient.

C'eſt pourquoy il ne faut point s'imaginer, que lors qu'on dit que le Decalogue contient la loy naturelle,il faille entendre qu'il n'enferme autre choſe, que ces principes ſimples & communs de la loy naturelle, qui doivent conduire tous les hommes. J'avoüe bien que le Decalogue eſt la loy naturelle rénouvellée & rétracée aux yeux des

des Israëlites : mais il est certain aussi, que c'est la loy naturelle accommodée à l'état où les Israëlites, se trouvoient alors. Voici des remarques qui ne nous permettent point d'en douter.

Les Israëlites avoient esté délivrés de la captivité d'Egypte. Cela fait que le Legislateur s'envelope, pour ainsi dire, de ce bienfait, pour les porter à l'obeïssance qu'ils luy doivent. *Je suis le Seigneur ton Dieu ; qui t'ay rétiré hors du païs d'Egypte, de la maison de servitude. Tu n'auras point &c.* On void bien que ce motif n'a pas la même force sur le cœur des hommes qui n'ont point eu de part à cette délivrance. Il ne servira de rien, de dire que s'ils n'ont pas eu tous leur part à la délivrance temporelle des Israëlites, ils ont esté délivrés spirituellement de l'Egypte du péché. Les sens mystiques sont bons dans un simple enseignement destiné à instruire ; mais ils ne sont point d'usage dans un précepte, qui demandant une obeïssance exacte, ne peut estre conçeu en des termes trop précis ; ni trop propres ; & puis combien y a-t-il de peu-

ples, à qui certainement Dieu à donné la loy naturelle comme aux autres, qui n'ont jamais ouï parler de la délivrance des Israëlites par le ministere de Moïse, & qui par conséquent n'ont pû y trouver un emblême de leur délivrance spirituelle.

2. Les Israëlites étant dans un désert, où ils ne pouvoient boire que de l'eau ni manger que de la manne, ils n'avoient pas besoin d'enseignement ni de précepte qui les portât à la sobrieté, en leur faisant fuïr l'yvrognerie & les excès de la bonne chere. C'est la seule raison que l'on peut donner de ce que le Legislateur dans le Decalogue n'a point défendu cette espéce d'intemperance, laquelle a toûjours passé pour un vice très capital.

3. Les Cananéens qui avoient attiré la colere de Dieu par leur idolâtrie, & qui portoient la peine de leurs propres péchés, ne laissoient pas de paroître maudits exterieurément & interpretativement, comme l'on parle dans l'école, à l'occasion du crime de Cam, qui découvrit la honte de son Pere & fut

puni par cette malediction prophetique, qui presagea la ruïne de la posterité de Canaan, fils de cet Impie. On ne peut nier que le Decalogue n'y fasse une manifeste allusion dans le cinquiême Précepte conceu en ces termes: *Honore ton pere & ta mere, afin que tes jours soient prolongés sur la terre, laquelle le Seigneur ton Dieu te Donne.* Il est certain que par la terre, il faut entendre, non la terre des vivans en general; mais cette terre qui avoit été donnée en partage aux Israëlites, ce qui est évident par cette expression, *laquelle le Seigneur ton Dieu te donne*, & il n'y a point de doute, que le sens de la loy ne soit, qu'ils doivent éviter le crime de Cam, qui devint funeste à sa posterité & tâcher d'obtenir par une conduite opposée la benediction de Dieu, qui peut les affermir dans leurs possessions.

4. Il est certain que la nature nous enseigne à consacrer au service de Dieu une partie de nôtre vie; car puis que nous tenons de luy tous les momens de nôtre durée, la réconnoissance & la justice, veulent que nous luy en dé-

dions

dions quelques-uns & même que nous ayons certains temps, que nous consacrions particulierement à la pieté : mais d'obſerver le ſeptiéme jour plûtôt qu'un autre,& d'en étendre l'obſervation juſques aux beſtes ; c'eſt ce qui a du raport, non plus avec la nature : mais avec l'état où ce peuple ſe trouvoit, Dieu ne vouloit point qu'il perdît la memoire du bienfait de la creation, en negligeant la pratique d'une feſte,qu'il avoit inſtituée dans l'intention de perpetuer la memoire de ce grand évenement.

On peut connoître à tous ces caracteres que la loy du Decalogue ne differe point de la loy naturelle dans ſon fond & dans ſes prémiers principes : mais ſeulement dans ſa maniere & dans l'étenduë qu'il falut luy donner, pour la proportionner à l'état & aux beſoins du peuple d'Iſraël. Cela eſt évident par une remarque generale que l'on peut faire ſur ce ſujet ; c'eſt que les grands motifs, qui ſoûtiennent les préceptes de cette loy en general, ſont les benedictions & les maledictions temporelles,

qui

qui ſont les motifs , que le Souverain Legiſlateur ayt pû employer pour ſe faire obeïr ; luy qui pouvoit menacer les hommes des peines éternelles deſtinées aux méchans, & annoncer à ceux qui obſerveroient ſa loy, une vie éternelle & bienheureuſe. D'où vient qu'il ſupprime ces puiſſans motifs,ces objets rédoutables , ou du moins qu'il ne les fait connoître que d'une maniere confuſe pendant qu'il prend toute la force de ſes promeſſes & de ſes comminations, de la grandeur des biens & des maux corporels ? C'eſt qu'il proportionne ſa loy à l'état dans lequel le peuple d'Iſraël ſe trouvoit alors, le temps n'eſtant pas encore venu de reveler clairement la vie & l'immortalité bienheureuſe en Jeſus Chriſt; qui entre autres caracteres de ſa vocation Divine, devoit avoir celuy d'une claire & abondante revelation.

CHAP. IV.

Où l'on continüe à faire quelques reflexions ſur le Decalogue , le conſiderant comme l'expreſſion de la loy naturelle accommodée à l'état des Iſraëlites.

LE premier Précepte qu'il contient eſt d'une ſi grande importance qu'il ſemble contenir luy ſeul la Morale & la Religion. Il enferme un commandement & une défenſe. Le commandement eſt d'aymer Dieu de tout nôtre cœur, de toutes nos forces & de tout nôtre entendement. La défenſe eſt de n'avoir point d'autre Dieu devant la face du Seigneur.

Pour bien comprendre ce Précepte, il faut remarquer en general, qu'on peut aymer quelqu'un par ſentiment, ou par raiſon, ou enfin par ſentiment & par raiſon tout enſemble. On appelle aymer quelqu'un par Sentiment, l'aymer pour le bien qu'il nous fait, ou pour le plaiſir qu'il nous donne. On appelle aymer par Raiſon, aymer la perfection pour la perfection même. On appelle aymer par Sentiment & par Raiſon, aymer quelqu'un & à cauſe du merite & des perfections qu'il poſſede, & à cauſe du bien qu'il nous a fait ou qu'il peut nous faire.

L'amour de Raiſon ne paroit pas au fond different de l'eſtime, & il ne dit tout au plus qu'une eſtime qui s'intereſſe

esse pour l'objet estimé, qui cherche à luy faire du bien, ou qui luy en souhaite. Nous aymons de cette maniere le merite étranger, éloigné & qui n'a aucun raport avec nous; mais comme nous verrons çy-aprés, il n'est pas facile d'en trouver de ce caractere.

Nous nous aymons au contraire nous-mêmes par Sentiment & non pas par Raison. L'amour de nous-mêmes précede le jugement que nous faisons, que nous devons nous aymer, & nous aurions beau faire mille raisonnemens contraires à ce penchant, nous ne laisserions pas de nous aymer toûjours.

Enfin, Dieu s'ayme luy-même par Raison & par Sentiment, par raison, parce qu'il connoit ses propres perfections; par sentiment, parce qu'il goûte sa beatitude infinie, & c'est par raison & par sentiment que nous devons aussi l'aymer, par raison, puis qu'il possede toutes les perfections, par sentiment, puis qu'il nous communique tous les biens que nous pouvons sentir & posseder. Dieu semble demander ici l'amour de sentiment. Il ne dit pas, je suis le Dieu

qui ay toutes les perfections &c. mais je ſuis l'Eternel ton Dieu qui t'ay rétiré hors du païs d'Egypte &c. Et il eſt remarquable que ce caractere eſt commun à toutes ſes révelations qu'il adreſſe aux hommes ſur la terre, c'eſt de ſe manifeſter à eux, révêtu de quelqu'un de ſes bienfaits, pour gagner leur cœur par la reconnoiſſance. Il eſtoit ſervi dans l'Ancien Monde ſous le nom de Dieu qui eſt, & qui eſt remunerateur à ceux qui l'invoquent. Il fut connu en ſuite ſous le nom du Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob. Aprés il donna ſa loy en ſe déclarant le Seigneur, qui avoit rétiré ce peuple du païs d'Egypte. En ſuite un Prophete déclare que le temps eſt venu auquel on ne dira plus, l'Eternel eſt celuy qui a rétiré ſon peuple hors du païs d'Egypte : mais bien l'Eternel, eſt celuy qui a fait rémonter ſon peuple hors du païs de Babylon. Enfin lors que le temps deſtiné à la rédemption des hommes eſt venu, Dieu ne s'appelle plus que le Dieu de miſericorde & le Pere de nôtre Seigneur Jeſus Chriſt.

Ceux

Ceux là donc se trompent beaucoup dans cette matiere, qui s'imaginent que c'est offenser Dieu, que de l'aymer autrement que pour l'amour de luy même même & qu'il n'y a point de mouvement interessé de nôtre cœur, qui ne soit criminel. On n'a pour réfuter ces speculations, qu'à faire reflexion sur la conduite de Dieu, qui non seulement consent que nous l'aymions par les motifs du bien, que nous trouvons dans sa possession : mais qui le veut & qui proportionne ses révelations à ce dessein ; & aussi peut-on dire qu'on glorifie le Souverain bien lors qu'on le desire ardemment & qu'on ne trouve ni repos, ni joye que dans sa communion.

Ce grand Précepte peut être proposé à l'homme mortel pour le confondre, en luy faisant voir son impossibilité à accomplir la loy de Dieu : mais il n'y a que l'homme immortel qui puisse remplir ce devoir. Ce n'est pas l'homme qui perit, qui se sent avoir de grandes obligations à Dieu : mais l'homme qui subsiste éternellement. Et ce n'est point dans un amas de faveurs perissa-

bles, mais dans l'assemblage des biens incorruptibles que nous trouvons les motifs d'un amour & d'une reconnoissance dignes de Dieu.

Ainsi aussi l'homme de la nature consideré comme un homme, qui a des relations courtes & passageres avec les autres hommes, ne peut ni ne doit aymer les autres autant que luy même. Si nous étions obligés d'aymer un indifferent & un inconnu autant qu'un pere ayme ses enfans, ou que les enfans ayment leur pere; certes tout ne seroit que desordre & que confusion dans le monde raisonnable. Nous devons aymer nos enfans plus que nos parens, nos parens plus que les personnes indifferentes; or comme c'est l'amour de nous mêmes qui fait cette inégalité & cette varieté de nos affections, il s'ensuit qu'il y a une premiere loy de la nature, qui veut que nous nous aymions plus que les autres.

Mais l'homme immortel a d'autres veües & d'autres obligations. Toutes ces diverses sortes de proximité & de relation qui regardent cette vie, disparoissent

roiſſent devant les relations de la ſocieté éternelle,que nous devons avoir avec les autres. Un prochain temporel que la nature nous montre ne nous eſt pas ſi conſiderable que le prochain éternel que la foy découvre en luy. Au reſte il y a des perſonnes qui s'ayment avec tant de déreglement, qu'il n'eſt nullement bon qu'ils ayment les autres,comme ils s'ayment eux-mêmes. Car n'eſt il pas vray, que ſi nous diſions à un homme, je ſouhaite que vous ſoiés ingrat, aveugle, emporté, vindicatif, ſuperbe, voluptueux, avare, afin que vous puiſſiés avoir plus de plaiſir au monde, il auroit raiſon de penſer, ou que nous extravaguons,ou que nous voulons luy faire un méchant compliment ; & neantmoins ce ſeroit là aymer ſon prochain comme l'on s'ayme ſoymême.

Pour avoir le droit d'aymer le prochain comme ſoy-même il faut s'aymer ſoy-même par raport à l'éternité. Il n'y a que l'homme immortel qui ſoit en état de bien obſerver ce précepte.

On demande ici, ſi lors que la loy nous ordonne d'aymer le prochain

comme nous mêmes, elle veut qué nous l'aymions par les motifs de l'amour que nous avons pour Dieu? ou par les motifs de celuy que nous avons pour nons. Je répons en distinguant toûjours un amour de raison & un amour de sentiment. Quand nous aymons le prochain d'un amour de raison, il est certain, que les motifs de cet amour doivent être pris de l'amour que nous avons pour Dieu. Quand nous aymons le prochain d'un amour de sentiment, les motifs de cet amour ne peuvent être pris, que de l'affection que nous avons pour nous mêmes. Ainsi on peût répondre en un mot, qu'il faut l'aymer par l'un & par l'autre de ces deux motifs; & il semble que la loy du Decalogue nous confirme dans cette pensée. Car elle met le précepte qui régarde le prochain, immediatement aprés celuy qui regarde Dieu, pour nous apprendre que l'un est une dépendance de l'autre, & que nous devons aymer le prochain par l'amour de Dieu; & d'un autre côté, il appelle celuy qu'il nous récommande d'aymer, du nom de pro-

chain, pour nous dire que nous sommes interessés à l'aymer, parce que c'est une personne, qui nous appartient.

La raison nous dit que Dieu étant la beauté supreme & infinie, est aymable pour luy même & que toutes choses le sont pour l'amour de luy. Elle veut donc que nous aymions les objets selon le raport & la convenance qu'ils ont avec Dieu. L'experience que nous faisons de nôtre être, accompagnée de joye & de plaisir, nous obligeant à nous aymer premiérement nous mêmes, la nature nous enseigne à aymer les personnes, selon le plus & le moins de proximité ou de convenance, qu'elles ont avec nous : Ces deux loix ne se combatent point, l'une est, pour ainsi dire, la loy de la raison & l'autre la loy du sentiment, l'une est l'instinct de la nature, qui perit & l'autre l'instinct de la nature immortelle, l'une se raporte à la courte Societé, que nous devons avoir les uns avec les autres & l'autre au commerce éternel, que nous devons avoir avec eux en Dieu.

CHAP. V.

Où l'on continüe à examiner l'étendüe de nos devoirs, en considerant la loy du Decalogue.

DE ce que nous devons aymer Dieu il s'ensuit, que nous ne le devons point confondre avec ses creatures par l'idolâtrie. La defense suit naturellement le commandement à cet égard.

Dieu en établissant l'ordre naturel que nous voyons dans le monde, a certainement pris toutes les mesures pour nous empécher de tomber dans l'idolâtrie. Car premierément pour nous défendre de l'idolâtrie de nous mêmes, il n'a point voulu que nous connûssions nos perfections, qu'en reconnoissant nôtre dépendance. Nos perfections sont nos sentimens, nos pensées & nos diverses affections. Si toutes ces perfections, ou ces qualités spirituelles naissoient de nous & se trouvoient en nous, sans qu'elles fûssent attachées à des causes exterieures, il y auroit du danger que nous ne nous appliquassions *à nous* mêmes l'idée que nous avons de

Dieu,

Dieu, qui eſt celle d'un être tout parfait. Car s'il dépendoit de nôtre volonté, independemment de la matiere & des choſes du dehors, de voir telle couleur, tel mélange de lumiere qu'il nous plairoit, d'entendre par tout & en tout temps telle voix, ou telle harmonie qu'il nous ſembleroit bon; que nous peuſſions même avoir à l'infini des ſentimens tout nouveaux, en formant ſimplement le deſſein vague de les y avoir, il y auroit un danger manifeſte, que nous ne nous priſſions nous mêmes pour Dieu.

Il ſemble qu'on peut faire la même remarque ſur ce qu'il a choiſi pour cauſes occaſioneles de nos penſées, non des creatures auſſi parfaites ou plus parfaites que nous, comme les Anges, ou d'autres Intelligences d'un ordre égal, ou ſuperieur au leur: mais la matiere diverſifiée par ſa figure, par ſon mouvement, par ſon repos & par l'arrangement de ſes parties, c'eſt-à-dire, le ſujet du monde que nous conçevons, qui eſt le moins capable de perfection.

Que ſi Dieu a permis, que les hom-

mes revêtissent les choses exterieures de leurs propres perfections, ç'a été avec une précaution, qui nous empéche de les prendre pour l'objet de nôtre adoration. Car prénes garde qu'il a attaché les sentimens de l'homme les plus vifs, & ceux par conséquent, qui enferment le plus de perfection, aux parties de la matiere que nos sens même nous réprésentent comme les moins parfaites. Ce qui le chatoüille le plus, est ce qui l'abaisse davantage. Le vif sentiment de son excellence est joint avec les plus grandes marques de son abaissement. Car ne doutés point que le plaisir ne soit quelque chose de divin, & qu'il ne fasse au fond un trés grand caractere de l'excellence de l'homme. D'où vient donc, que ce plaisir est plus grand, à proportion qu'il est attaché à des objets plus bas, & cela d'une maniere si sensible, que les idées même confuses suffisent pour nous le montrer? C'est que Dieu a voulu nous empécher de prendre pour l'objet de nôtre adoration les choses exterieures, voyant combien nous serions portés à les aymer par le plai-

plaisir, dont elles sont l'occasion, en nous faisant voir que celles qui nous flatent davantage, sont celles qui meritent le plus nôtre mépris.

Allons plus loin, Dieu n'a point voulu se manifester sous une forme visible. Il defend de faire aucune representation corporelle de luy. *Tu ne te feras aucune image taillée, ni aucune ressemblance des choses qui sont au ciel ou en la terre, &c.* Et il apuye cette défense sur cette remarque importante. *Souvien toy que lors que tu étois en Horeb; tu entendis bien une voix: mais que tu ne vis point de ressemblance, c'est pourquoy vous prendres garde sur vos ames, &c.*

C'est que les sens nous répresentent toûjours un objet sous une forme determinée, un arbre nous paroit toûjours un arbre, la terre la terre, le ciel le ciel; ce qui emporte une perfection limitée, renfermée dans une seule idée, & distinguée de toute autre. Or comme Dieu enferme toutes les perfections, & qu'il n'est pas vray de dire, qu'il soit tellement une chose, qu'il ne soit point l'autre, puis qu'il contient éminemment

toute la gloire & toute la perfection, qui peut estre conçûe, il s'ensuit que nos sens nous le répresenteroient sous une idée trés fausse, s'il leur étoit permis de nous le représenter.

Les objets des sens sont plus nobles qu'on ne s'imagine communément. Car ils sont revetus des qualités spirituelles de nôtre ame, qui sont ses sentimens; & quoy que nôtre imagination se trompe dans l'idée confuse qu'elle en a, cette erreur fait honneur à la matiere, & elle n'est d'aucun inconvenient: mais il n'en seroit pas de même, si Dieu dévenant l'objet de nos sens, nous venions à confondre les sentimens de nôtre ame avec les perfections de cet Estre tout parfait; car il arriveroit alors, & que nous serions coupables d'impieté, en ayant de Dieu une idée, qui ne convient proprément qu'à nous-mêmes, & que nous serions coupables d'idolâtrie, en transportant dans l'objet de nôtre adoration, nos propres sentimens.

Ainsi on peut dire que, lors que Dieu *n'a point* voulu se rendre présent à nos sens,

ſens, il a eu principalement deſſein de nous defendre de l'idolâtrie & de nous mettre en état de le glorifier par la recherche naturelle, que nôtre eſprit fait de ſes perfections. Ce que nous tâcherons d'expliquer ici avec un peu plus d'étendüe, à cauſe de l'importance de la matiere.

Nous ne ſommes point du ſentiment de Mr. Deſcartes, qui à creu que tous les hommes en venant au monde, avoient une idée de Dieu naturellement imprimée dans leur eſprit. Ce ſentiment à la verité nous paroîtroit bien commode & d'un grand uſage dans la Morale & dans la Theologie ; mais à quoy ſert-il qu'il nous paroiſſe commode, ſi nous ne pouvons nous perſuader qu'il ſoit veritable ?

Pour dire ce que nous penſons làdeſſus, il faut que nous partagions nos connoiſſances en quatre eſpeces ſelon la diviſion reçüe dans l'école, qui ſont la ſimple Apprehenſion, le Jugement, le Raiſonnement & la Methode. La methode aſſemble pluſieurs raiſonnemens, le raiſonnement pluſieurs jugemens.

mens, le jugement plusieurs idées. Ainsi on peut dire que ces dernieres sont les premiers élemens, auxquels nos connoissances se réduisent.

Ces idées sont encore de deux ordres, les unes sont simples & les autres composées. L'idée simple c'est celle qui n'est point composée de plusieurs autres. L'idée composée, c'est celle qui enferme plusieurs idées simples. L'idée de l'être, celle de la substance, celle du corps, celle de la pensée sont des idées simples. L'idée d'un batiment, d'une Republique &c. sont des idées composées. Ainsi comme toutes les autres connoissances se réduisent aux idées, il est vray de dire aussi que toutes les idées se réduisent aux idées simples qui sont, comme les élemens & les materiaux, dont toutes les autres sont composées.

Les idées simples sont encore de deux ordres, les idées de sentiment & les idées de précision. J'expliqueray les termes. Les idées de sentiment sont les idées qui nous representent quelque sentiment de nôtre ame, ou des objets *revetus* de ce sentiment. L'idée du feu

t une idée de ſentiment. Elle me ré-
eſente un corps revetu à peu prés de
que je ſens, lors que je m'approche
luy. Les idées des choſes que nous
erçevons, ou que nous avons aper-
ıes par les ſens, ſont manifeſtement
cet ordre. Les idées de préciſion ſont
s idées generales que l'ame a des cho-
s, lors qu'elle les conçoit ſous des no-
ons communes ; ainſi l'idée de l'être
t une idée de préciſion parce qu'elle
répreſente à nôtre ame, que l'attri-
ıt general dans lequel toutes les cho-
s qui exiſtent, conviennent. On doit
re la même choſe de l'idée de ſub-
ınce, de perfection, d'être parfait &c.
Les idées de ſentiment ſe reduiſent à
ux ordres, le premier comprend cel-
s que nous avons à l'occaſion des corps
ıi frapent l'organe de nos ſentimens.
n ſe trompe ſans doute lors qu'on s'i-
agine que nous n'aperçevons alors
ıe des qualités corporelles, dans les
oſes qui nous environnent. Car ces
ıalités que nôtre imagination leur at-
buë étant nos propres ſentimens, on
peut douter, que ce ne ſoient des
quali-

qualités ſpirituelles ; & je ne ſçay ſi l'on ne peut point dire ſans avancer un trop grand paradoxe, que les ſens ne nous répreſentent pas moins nous-mêmes, que les choſes qui ſont autour de nous. Le ſecond ordre des idées de ſentiment ſont les idées ſpirituelles que nous avons de la penſée, du doute & du raiſonnement, lors que nous connoiſſons que nous penſons, que nous doutons & que nous raiſonnons &c. Car on peut dire qu'il eſt impoſſible de penſer, ſans s'aperçevoir que l'on penſe par le ſentiment même de la penſée.

Il ne faut pas s'imaginer comme font les eſprits foibles que les idées de préciſion, pour s'appeller abſtraites & pour s'éloigner des idées de ſentiment, enferment moins de realité & de verité que les autres ; & il ſuffit de remarquer au contraire, que ſans le ſecours des idées nous n'aurions que l'idée de nous-mêmes ; & qu'ainſi nous ne connoîtrions point les choſes qui ſont hors de nous.

Aprés avoir fait toutes ces obſervations, je conſidere l'idée de Dieu, & j'e-

xamine de quoy elle eſt compoſée ; il eſt certain qu'elle ne l'eſt que des idées de ſentiment, ou des idées abſtraites, ou des unes & des autres confondües enſemble. S'il entre dans cette idée des idées de ſentiment, & que ce ſoient des idées corporelles, cette idée eſt fauſſe & imparfaite, & il faut le corriger par l'ordre de Dieu même. *A qui me feriès vous ſemblable ma main n'a-t-elle pas fait toutes ces choſes ?* Que ſi l'on s'arreſte aux idées de ſentiment ſpirituelles, pour les faire entrer dans l'idée de Dieu, on ne fait encore que revêtir Dieu des ſentimens & des qualités de ſon eſprit, ſçavoir de la penſée, de l'intelligence, de la bonté & de la ſageſſe qu'on a trouvées en ſoi. Que ſi l'on ſe repreſente Dieu comme un être parfait ; voila des idées abſtraites, qui viennent au ſecours des idées de ſentiment. Car l'idée de l'être tout parfait n'eſt pas une idée, qui enferme actuellement & diſtinctement toutes les perfections. On ne peut point dire toutes les perfections, là où il y a infinité de perfections. Si nous avions une idée qui nous repreſentât

parti-

particulierement & diſtinctement cette infinité de perfections, qui ſont dans l'être ſupreme, nous connoîtrions Dieu, comme Dieu ſe connoit luy même, & nôtre entendement ſeroit capable de voir l'infini tout à la fois; ce qui eſt extremément éloigné de ſa portée & de ſa condition. Qu'eſt-ce donc que l'idée de l'être tout parfait? c'eſt une idée composée par l'intelligence, étenduë par l'eſprit, accommodée par l'entendement, & composée de divers raiſonnemens d'une intelligence, qui voyant que Dieu a neceſſairement cette perfection, & encore cet autre qu'il ne manque d'aucune, qu'il n'en ſauroit manquer, ſe forme une idée de perfection infinie, en niant qu'elle ayt aucunes bornes.

Ainſi l'idée de Dieu eſt formée de certains materiaux, que nous trouvons en nous mêmes, d'être, de ſubſtance, d'eſprit, d'intelligence, de ſageſſe, de bonté &c.; mais pour faire une idée propre à Dieu & qui ne puiſſe convenir à aucun autre, il faut que cette idée reçoive toute ſa perfection du raiſonnement.

Il eſt

Il eſt vray que cette idée, pour eſtre ıquiſe par le raiſonnement, n'en eſt pas noins naturelle, puis qu'il eſt impoſ-ible à l'homme qui fait un legitime ıſage de ſa raiſon, de ne pas l'avoir lans l'idée diſtincte ; je ne peus conſi-lerer la dépendance qui eſt entre les ıctes de mon ame & les choſes exte-ieures, ſans reconnoître l'exiſtence de Dieu. En effet puis que la matiere, ni ſon mouvement, ni l'arrangement de ſes parties, ni leur diſperſion ni leur choq, ni leur figure n'ont aucun raport ıvec les ſentimens de mon eſprit, & que l'ailleurs l'eſprit n'a pû, ni voulu at-tacher ſes actes à ces choſes exterieures, puis que ſa miſere conſiſte dans les ſen-timens facheux, que ces choſes exiſtent malgré luy, il eſt évident qu'il faut re-courir à un être plus puiſſant que nous, qui ayt fait cette dependance & cette union, & a l'égard de l'idée confuſe elle aſſemble toutes les perfections du monde pour les raporter à Dieu com-me à leur principe, qui les contient éminemment.

Je ſay bien que s'il y avoit quelqu'u-ne

ne de nos idées, qui fût imprimée naturellement, ce devroit être celle de l'être tout parfait : mais enfin la raiſon & l'experience ne nous permettent point de le penſer. C'eſt le caractere des choſes naturelles d'eſtre uniformes, & de ſe reſſembler dans tous les ſujets où elles ſe trouvent. Le plaiſir, la joye, la douleur, la crainte, le deſir ſont des mouvemens qu'on peut concevoir comme naturels, parce qu'ils ſont les mêmes dans tous les hommes du monde, au lieu que l'idée de Dieu eſt diverſe ſelon la diverſité des ſujets, où elle ſe trouve &c. Car en quoy l'Idolâtrie des Gentils conſiſtoit-elle ? ſi ce n'eſt en ce que ces hommes abandonnés aux tenebres de leur corruption s'imaginoient un Jupiter qui avoit l'empire du Ciel, mais on pas celuy des Enfers : qui pouvoit commander aux hommes, mais non pas au deſtin. Le Dieu de la guerre ſelon eux n'étoit point celuy de l'éloquence. Ils ſéparoient ces deux qualités, pour les attribuer à des ſujets differens. La juſtice convenoit à l'un, la beauté à l'autre &c. Bien loin d'aſſem-

:r toutes les perfections pour les at-
buer à Dieu, leur superstition consi-
›it essentiellement à les separer.
Et prenés garde que si la Superstition
l'Idolâtrie consistent à n'avoir point
lée de l'être tout parfait, ou à détrui-
cette idée lors qu'on l'a reçûë, les vi-
s & la corruption de l'homme con-
tent essentiellement à ne rendre point
Dieu, ce que cette idée veut qu'on
y rende. Le blaspheme & l'impieté
détruisent, en attribuant à Dieu des
:es trés opposés à sa nature sainte,
incredulité doute de sa verité; la dé-
nce, de sa providence & de sa bonté;
ıgratitude, de ses bienfaits; la ven-
ance, de sa justice &c.
Quoy que dans l'Ecriture en gene-
l, ni dans le Decalogue en particulier
ieu ne soit point défini en termes ex-
és & formels, *l'Etre tout parfait*, on
ut dire que si les termes n'y sont
›int, la chose y est si évidemment, qu'il
:st pas possible de pouvoir la conte-
:r. Car pourquoy est ce que l'Auteur
: la Genese a fait le Catalogue de tou-
s les creatures, & nous fait voir que
Dieu

Dieu les a produites toutes par sa simple volonté? si ce n'est pour nous convaincre que Dieu renferme toutes les perfections, puis qu'il est la source de tous les êtres; & pourquoy Dieu s'écrie-t-il par la bouche des Prophetes: *A qui me feriés vous semblable. Ma main n'a-t-elle pas fait toutes ces choses?* si ce n'est pour nous dire, qu'une essence qui a fait toutes choses, & qui renferme par conséquent toutes les perfections, ne peut estre representée par une image, ou par une forme déterminée.

Et c'est sans doute la raison pour laquelle Dieu n'a point voulu qu'on representât son essence par aucune image corporelle. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans le même temps que le Legislateur défend de faire aucune representation corporelle de Dieu, l'Ecriture ne fait aucune difficulté de le peindre à nôtre imagination par des idées corporelles. Cherchons-en la raison.

Il est certain que nos sens nous representent les objets sous une forme limitée & determinée, & que l'imagina-

tion

tion a une eſpece d'infinité dans ſes actes
qui luy fait aſſembler, quand bon luy
emble, une varieté infinie d'images
pour nous repreſentèr un même objet.
Si donc les ſens nous repreſentoient
Dieu, ils nous tromperoient; car nous
le repreſentant ſous une forme particu-
liere, incompatible avec toute autre, ils
nous diroient qu'il a cette perfection:
& non pas celle-là. S'il étoit repréſen-
té, par exemple, comme un homme, il
ne le ſeroit point comme un aſtre. S'il
étoit peint comme un aſtre, il ne le ſe-
roit point comme un homme: mais l'i-
magination ſe ſervant tantôt d'un hom-
me, tantôt d'un aſtre, tantôt de la lu-
miere, tantôt des tourbillons & entaſ-
nt un nombre infini d'images que le
ſonnement corrige & purifie en ſui-
elle nous repreſente par cette varie-
ſans fin d'idées differentes un ſujet
n'a aucune perfection limitée.
'eſt pour cela même que Dieu à
u ſe manifeſter à la raiſon & à l'in-
ence, qui n'ayant point d'idée par-
ere ſimple, qui nous repreſente
, peut ſe ſervir & d'une infinité

 d'idées,

d'idées, qu'elle considere successivement, & d'une infinité de raisonnemens, qui purifient & étendent ces idées, pour nous representer en quelque sorte & autant que nous en sommes capables les perfections infinies de Dieu. Et c'est pour la même raison encore, que Dieu a voulu se communiquer & se faire sentir au cœur de l'homme. Car comme celui-cy desire sans bornes, il peut chercher le Souverain bien par cette succession infinie de desirs & d'affections, comme l'imagination & l'esprit le cherchent par la succession infinie d'idées & de raisonnemens; Dieu ayant mis une espece d'infinité dans l'imagination, dans l'esprit & dans le cœur de l'homme, afin que l'homme fût capable de chercher l'infinité de Dieu.

Il faut avoüer que la connoissance de nôtre dignité naturelle nous sert excellemment, pour nous défendre de cette basse superstition, qui confond l'objet de nos sens avec celui de nôtre adoration. Tout homme raisonnable doit avoir honte de se prosterner devant des Divinités mortes & insensibles; mais

parti-

particulierement l'homme immortel. Et il n'est pas difficile de montrer, que c'est principalement le sentiment de nôtre immortalité, qui nous met en état d'observer les autres preceptes du Decalogue. Il est ordinaire aux hommes qui mesurent le bien & le mal de leur condition par raport à la courte durée de cette vie, de s'abondonner aux murmures & aux blasphemes contre Dieu, lors qu'ils esperent plus rien dans ce monde, comme cela paroît par l'exemple des Israëlites craignant de mourir dans le desert : mais il est naturel que l'homme immortel respéche cet adorable Auteur de son être, qui doit être pour lui une source de vie aprés sa mort.

Un homme qui ne croit durer que quelques années, cherche à profiter du temps & de la vie, pour goûter le plaisir : mais l'homme qui se sent fait pour l'Eternité, croit ne pouvoir faire un meilleur usage du temps, que de l'employer dans le commerce de la pieté.

L'homme immortel s'aquite également bien des devoirs de sujet & de

ſuperieur. Une dependance temporelle n'afflige point ſon cœur, & un empire qui finit n'enfle pas auſſi ſon ame. Exempt des mortifications de l'obeïſſance & des fiertés du commandement par le ſentiment de ſon immortalité, il porte une ame égale par tout, & rien ne l'empéche de s'élever dans l'obeïſſance, qui le ſoûmet, & de s'humilier dans l'authorité, qui l'éleve.

Enfin il eſt aiſé de comprendre, qu'un homme qui ſe regarde dans les rélations éternelles, qu'il a avec ſon prochain, eſt bien éloigné de vouloir luy faire tort en luy ôtant ſon bien, ſon honneur & ſa vie ; & que les biens du monde qui periſſent, ne luy paroiſſent point aſſez conſiderables pour être l'objet principal de ſes affections.

CHAP. VI.

Où l'on montre l'étenduë de la loy Naturelle, en la conſiderant dans l'Evangile & par raport à l'homme immortel.

SI la loy de Moïſe étoit la loy Naturelle, accommodée à l'état de l'homme

me mortel & à l'état des Israëlites en
particulier : l'Evangile est la loy Natu-
relle accommodée à l'état & aux rela-
tions de l'homme immortel.

Cela paroit assés par le different ge-
nie des deux Economies ; sous l'Eco-
nomie de la loy, Dieu ne semble se ma-
nifester, que pour fendre les murs, ou-
vrir les abymes de la terre, embraser les
montagnes & faire descendre le feu du
Ciel, pour menacer le corps de ses ju-
gemens, ou pour executer les arrêts de
la justice sur la nature perissable : mais
sous la nouvelle Dispensation de la gra-
ce, on voit des hommes animés de l'e-
prit de Dieu, mépriser l'injure des Ele-
iens & la persecution des hommes,
uffrir avec autant de constance, que
's souffroient dans un corps emprun-
, transportés de joye au millieu du
qui les consume, & triomphant de
dissoudre ce composé, que les au-
hommes conservent si prétieuse-
t, parce qu'ils sont soûtenus par
de l'éternité, que la misericorde
eu leur a fait distinctement con-

Ce n'est pas que la loy de Moïse n'enferme quelque égard & quelque raport à l'éternité. Car cette loy avoit du moins l'ombre des biens avenir : on ne peut pas disconvenir aussi que l'Evangile ne supose les idées de la bassesse & de la mortalité de l'homme ; car il renferme tous nos remedes & toutes nos consolations à cet égard : mais ce qu'il y a de vray, c'est que la loy de Moïse regarde directement la vie presente & indirectement l'éternité, au lieu que l'Evangile regarde l'éternité comme son objet principal & indirectement la vie presente. Pour la nature elle se trouve également dans l'une & l'autre Economie. L'Evangeile est caché dans la Nature, la Nature est chachée dans l'Evangile, s'il est permis de parler ainsi : mais il faut entendre ici la nature immortelle ; & c'est par là qu'on trouvera le denoüement de quelques difficultés qui pouroient faire de la peine.

En effet il semble qu'il est contre la nature d'aymer ses ennemis, de regarder l'adversité comme un bien, & les *afflictions* comme un sujet de joye & de

ider à l'injuſtice en luy donnant ce
'elle demande & même plus qu'elle
demandoit, qui ſont les maximes de
'vangile.
J'avoüe que tout cela eſt contre le
ıtiment de la nature periſſable qui
eſure tout par raport à la vie preſen-
: mais il s'en faut bien, que cela ne
it contre les interêts de la nature im-
ortelle, qui conte pour rien le temps
i fait tout dans les veües de l'éter-
té.
Nos ennemis ſont un obſtacle à l'é-
bliſſement de nôtre fortune dans le
onde : mais il n'y a que la haine que
ous pouvons avoir contre eux, qui
it un obſtacle à nôtre ſalut ; & c'eſt ce
rnier que conſidere l'homme immor-
l. Il méprise ces petites raiſons de
ïr, que la cupidité repreſente à nôtre
eur, regarde les relations éternelles,
ıe nous avons avec les autres, en
ieu qui eſt nôtre Pere commun, com-
ıe de trés puiſſans motifs de l'amour,
ıe nous devons avoir pour nôtre pro-
ıain.
L'abondance & la proſperité char-

ment un cœur qui a renfermé dans le monde qui perit, ses esperances & ses prétensions: mais l'homme immortel y trouve d'autant plus de sujet de crainte qu'il y a plus de sentiment. Il apprehende ces biens imaginaires, qui nous occupent & ne nous remplissent pas, ces sentimens vifs qui sont un obstacle à la connoissance de ses veritables interêts. Il regarde la prosperité comme le regne des passions, qui nous seduisent. Il est persuadé que les afflictions, en nous ôtant ces sentimens agreables, ne font que chasser une infinité d'imposteurs de nôtre ame.

Il n'estime pas aussi que les biens du monde meritent nôtre envie, & de nous faire entrer en concurrence les uns avec les autres; sur tout lors que la Religion luy persuade de ces haines & ces contestations, qui naïssent à l'occasion du monde corruptible, peuvent luy faire un préjudice éternel. C'est pourquoy si le droit de l'homme est de demander ce que luy appartient, Dieu ayant établi pour cela des tribunaux dans la société, *laquelle* ne seroit qu'une union

de brigans, & une succession de meurtres & de crimes sans l'exercice de la justice, cependant la prudence de l'homme immortel ne luy permet point d'exiger ses droits avec rigueur, lors qu'il y a la moindre probabilité qu'il pourroit faire par là tort aux interêts de son ame. D'où l'on peut conclure que la morale de l'Evangile n'est que l'expression du cœur de l'homme immortel: mais on aura lieu de parler de cela ailleurs.

Nous avons veu que les perfections de l'homme roulent sur son immortalité, qui seule le rend capable de bonheur. Nous venons de voir que c'est cette immortalité qui fait l'étenduë de nos devoirs & de nos obligations. Nous allons montrer que c'est elle encore qui fait la force de nôtre ame, ou le poids qui peut nous déterminer à bien agir.

CHAP. VII.

Des forces morales de l'homme, ou des motifs qu'il trouve en luy même, pour se déterminer dans ses actions.

SI Dieu avoit été ennemi de l'homme, il auroit attaché de la douleur à tous les objets auxquels il luy a plu d'attacher du plaisir ; l'un luy étoit aussi facile que l'autre ; & alors l'homme auroit été ennemy de soy-même, au lieu qu'il s'ayme naturellement.

Car il faut par un enchainement essentiel des choses, que celuy, qui sent de la douleur, la haïsse & si cette douleur est constante & inseparable, qu'il haïsse son être propre, sachant bien que le sentiment de cette douleur ne seroit point sans son existence. Ainsi il n'est rien de si aisé que de concevoir que les esprits condamnés se haïssent dans le lieu de leur supplice, & que si l'amour propre dans ce monde à été la source de leur corruption, la haine d'eux mêmes devient en suite l'instrument de leur supplice. On conçoit encore que l'on ne peut sentir le plaisir, sans aymer ce plaisir qu'on sent, & sans souhaiter la conservation de ce soy-même qui en est le sujet. Le plaisir fait qu'on ayme son existence ; parce que sans cette existence, ce plaisir ne sauroit subsister. De

la

la il s'ensuit qu'il dépendoit de Dieu, en formant l'homme, de faire que celui-cy s'aymât, ou ne s'aymât point, puis qu'il dépendoit de luy d'attacher, ou de n'attacher point du plaisir à certains objets.

Ainsi l'amour de nous mêmes en soy est un penchant naturel. C'est la nature qui nous fait aymer le plaisir & haïr la douleur, & par conséquent c'est la nature qui fait que nous nous aymons. Cette inclination n'attend donc pas les réflexions de nôtre esprit pour naître dans nôtre ame ; elle précede tous nos raisonnemens. Les Stoiciens ont merité la moquerie de tous les siecles, s'ils ont eu les sentimens qu'on leur attribüe. Ils ont prétendu, que l'homme fût sage en cessant d'être homme. C'étoit déja une grande extravagance : mais ils ne manquoient pas moins, en ce qu'ils concevoient quelque sorte de foiblesse & de bassesse dans ce qu'il y a de plus naturel dans nôtre coeur.

L'amour de nous-mêmes est en second lieu, un penchant tout divin dans son

ſon origine, nous ne nous aymons, que parce que Dieu nous a aymés. Nous nous haïrions nous-mêmes ſi Dieu nous avoit haïs. Il n'y a donc pas de raiſon à décrier tout ce que l'amour de nous-mêmes nous fait faire ; comme ſi c'étoient autant de foibleſſes ou autant de crimes, ſelon la Morale dangereuſe de quelques uns, qui ont prétendu anéantir l'excellence de toutes les vertus, ſur ce principe qu'elles ſortoient toutes du ſein de l'amour de ſoy-même & qu'il n'y en avoit point, qui n'euſſent un bien intereſſé ; mauvaiſe conſéquence, puis que l'amour de ſoy-même eſt un penchant d'une ſource toute celeſte & divine. L'amour de nous-mêmes eſt enfin un penchant neceſſaire. Il ne faut donc point s'imaginer que nôtre ame ſoit indifferente à ſe porter, ou à ne ſe porter point vers ce qu'elle juge qui luy eſt avantageux. Ces indifferences du libre arbitre ſont des ſonges de gens, qui n'ont pas aſſés étudié la nature, ou qui ne veulent point ſe connoître eux-mêmes.

Au reſte Dieu à trouvé bon de meſler

la

la connoissance & le sentiment, afin que celle-là réglât celui-cy, & que celui-cy fixât celle-là. S'il n'y avoit que de la raison en l'homme, nous nous égarerions dans nos pensées & nous nous dissiperions en vaines speculations, nous attachant à connoître toute autre chose que ce qui nous importeroit. Le sentiment est donc destiné à fixer cette intelligence, & à l'appliquer principalement à des objets qui l'interessent. S'il n'y avoit que du sentiment en l'homme, il pourroit avoir des penchans & des désirs, tels que ce sentiment les feroit naître : mais il manqueroit de lumiere & de guide, pour trouver les choses auxquelles ces désirs se portent naturellement ; & l'amour de la volupté étant aveugle & mal dirigé, le feroit tomber dans toute sorte de précipices. La raison est donc destinée à regler le sentiment.

La raison est le conseiller de l'ame, le sentiment est comme sa force ou le poids, qui la détermine, & cette force est plus grande ou plus petite selon les differences de ce sentiment.

Dans la comparaiſon que nous en faiſons, l'ame conſidere non ſeulement ce qui luy donne du plaiſir dans ce moment : mais encore ce qu peut luy en donner dans la ſuite. Elle compare le plaiſir avec la douleur, le bien préſent avec le bien éloigné, le bien qu'elle eſpere avec les dangers qu'il faut eſſuyer, & ſe détermine ſelon l'inſtruction qu'elle reçoit dans ces differentes récherches: ſa liberté n'eſtant pour ainſi dire, que l'étenduë de ſes connoiſſances, & le pouvoir qu'elle a de ne point choiſir qu'aprés avoir tout examiné.

Cela étant il eſt aiſé de juger, que c'eſt l'utilité préſente, qui conſiſte dans un ſentiment de plaiſir, ou l'utilité avenir, qui conſiſte dans tout ce qui peut nous donner de la joye ou nous rendre heureux, ou conſerver nôtre bonheur en nous conſervant nous-mêmes, qui fait toute la force que nôtre ame a pour ſe déterminer dans ſes deſſeins ou dans ſa conduite.

Cette force eſt bien petite, lors que vous la renfermés dans le cercle des ob*jets du* monde. La force que nous avons

humai-

humainement, pour nous empécher d'être avares, consistera dans la crainte de faire tort à nôtre honneur par les bassesses de l'interest; la force que nous avons pour nous empécher d'être prodigues, consistera dans la crainte de ruïner nos affaires, lors que nous aspirons à nous faire estimer des autres par nos liberalités. La crainte des maladies nous fera résister aux tentations de la volupté. L'amour propre nous rendra moderés & circonspects, & par orgueil nous paroîtrons humbles & modestes. Mais ce n'est là que passer d'un vice à un autre. Pour donner à nôtre ame la force de s'élever au dessus d'une foiblesse sans rétomber dans une autre, il faut la faire agir par des motifs, qui ne soient point pris du monde. Les veües du temps peuvent la faire passer de déreglement en déreglement : mais la veüe de l'éternité seule enferme des motifs propres à l'élever au dessus de toutes ses foiblesses. Il n'y a que cet objet qui touche & qui sanctifie, parce qu'il n'y a que luy, qui nous mette dans une *situation* assés haute pour renoncer

noncer au monde en tous sens. (
veu des Predicateurs d'une sublim(
quence ne faire aucun effet, parce (
ne savoient point interesser, comı
faut, la nature immortelle ; & on
veu au-contraire d'un talent fort
diocre toucher tout le monde pa
discours sans art, parce qu'ils all(
au but & qu'ils prenoient les hon
par les motifs de l'éternité ; motif
répetés en cent manieres & que
fois assés grossierement gagnoien
ames les plus éclairées, parce qu'i.
prenent par ce qu'il y a de plus g
en elles, & de plus considerable
tous les objets exterieurs. Les m
du temps n'ont qu'une force bor
mais les motifs de l'éternité font(
me une force infinie, qui n'est su
düe que par nôtre corruption.

Delà il s'ensuit que comme l'ar
de soy-même est la source general(
motifs, qui déterminent nôtre é
c'est l'amour de soy-même, entant
se tourne vers l'éternité, qui fait t
la force que nous avons pour nous
ver au dessus du monde.

Il n'y a point de meilleur moyen de justifier cette derniere verité que de voir ce que peut en nous le sentiment de nôtre immortalité, quelle influence il a sur nos mouvemens & sur nos actions, & de quel usage il est dans nôtre cœur. C'est ce que nous allons examiner avec quelque étendüe.

CHAP. VIII.

Où l'on explique ce que peut le sentiment de nôtre immortalité sur notre cœur.

IL est certain que c'est delà que nous voyons sortir tout ce qui nous console, qui nous éleve & qui nous satisfait.

Nous ne trouvons que dans l'idée & le sentiment de nôtre immortalité, de veritables & de solides consolations contre les frayeurs de la mort, comme il est aisé de le faire voir en considerant cet objet par tous ses côtés.

L'idée de la mort enferme six autres, qui sont une idée d'Abandon, une idée de Necessité, une idée de Solitude, une idée de Destruction, une idée de Juge-

Jugément & une idée de Misere. L'idée d'Abandon nous dit que nous abandonnons tout, & que tout nous abandonne. Cette idée afflige l'amour propre, parce qu'elle luy fait voir ses attachemens rompus. Il voit le temps présent perdu pour luy, & le rideau est tiré sur l'avenir ; & j'avoüe aussi qu'un homme a de trés justes sujets d'allarme, jusqu'à ce que le rideau soit comme levé par la répentance, & qu'il puisse s'assurer de la remission de ses pechés, sans laquelle ni dans la vie ni dans la mort l'homme ne peut recevoir de consolation ; mais quand il a fait sa paix avec son Dieu, ce qu'il peut connoître par l'état de son cœur & le sentiment de sa conscience, il doit certainement avoir d'autres idées de la mort. Ce qu'il régrete est peu de chose, s'il le compare non seulement avec la glorieuse éternité que l'Evangile luy promet : mais encore avec son excellence naturelle. Il a dû s'étonner qu'un esprit, qui par les plus inviolables penchans de sa nature vole vers l'infini, s'occupât si long temps des *bagatelles* de cette vie ; & l'on peut dire

ſans hyperbole à cet eſprit que s'il a perdu quelque choſe, c'eſt la vie & non pas la mort à laquelle il doit s'en prendre. La vie luy a fait perdre beaucoup de choſes prétieuſes, ſa ſainteté, les ſentimens de l'amour de Dieu &c. Et ne luy a donné pour ſon dédommagement, que des apparences : mais la mort le dédommagera avantageuſement pourveu qu'il meure au Seigneur.

Nous perdons tous nos cinq Sens par la mort, ſur quoy l'amour propre trouve, que ſi c'eſt une grande affliction à un homme de perdre la veüe, ou l'ouïe; c'en eſt une plus grande de perdre tous ſes ſens à la fois : mais l'amour propre ſe méprend, non ſeulement nous ne perdons point nos cinq ſens : mais il eſt certain que nous n'en perdons pas un ſeul réellement. Nous ne devenons point incapables de voir, d'oüir & de parler. Ce n'eſt pas la nature des choſes : mais la libre inſtitution de Dieu qui avoit attaché ces ſentimens de nôtre ame aux organes de nôtre corps, avec leſquels ils n'avoient pas naturellement plus de raport qu'avec la matiere.

re, qui est cachée au centre de la t
de quelque prejugé que les homm
remplissent à cet égard. Diroit-on q
homme, a perdu la veüe auquel l
auroit changé l'ordre naturel de se
cultés d'une telle sorte, qu'il eû
donné que ses yeux ne seroient p
plus privilegiés que le reste & que
tes les autres parties de son corp
roient capable de voir? C'est l'idée
homme qui par la mort perd une
niere de sentir & qui voit rempl
fond infini de sensibilité qui est n
rellement en luy.

Ces pertes que la nature préoc
s'imagine faire par la mort luy sont
tant plus sensibles, que la nécessité
est imposée de les faire, & une nec
té fatale à laquelle personne ne peu
sister. Les hommes ont de tout te
regardé cette necessité comme un
freuse misere. Le penchant dér
qu'ils ont d'aymer plus ardemmen
choses à mesure qu'elles sont dé
düës, ce qui a fait dire à quelqu
desine vitia irritare, vetando, augm
l'amour qu'ils ont pour la vie, par l
poss

possibilité ou ils se trouvent d'en étendre les limites, & leur fait régarder la mort avec plus d'horreur, par l'impossibilité ou ils se trouvent de l'éviter. Mais si la sagesse de Dieu avoit imposée aux hommes la necessité de vivre, comme elle leur a imposée la necessité de mourir, on peut presques assurer qu'avec le temps ils s'affligeroient de leur immortalité, comme ils s'affligent d'être mortels. La necessité de mourir leur fait faire plus d'attention aux agrémens de la vie, qu'aux maux dont elle est traversée. Mais alors la necessité de vivre leur feroit faire une plus grande attention aux maux de la vie qu'à ses agrémens.

Nôtre ame doit assûrément à l'accoûtumance & à ses préjugés une bonne partie de la répugnance qu'elle a à quitter le corps. Pour le voir il ne faut que faire reflexion sur sa vie passée, en ramasser tous les agrémens, & se demander à soy-même, si tout celà vaut la peine que l'on regrette le passé. Que s'il plaisoit à l'Auteur de la nature, de faire d'un côté trés distinctement connoî-

siere avec le temps : mais l'esprit s'étend, comme une sphere divine, qui devient plus grande à mesure qu'elle aproche de Dieu. Le corps perd le mouvement qu'il avoit, l'esprit acquiert des connoissances qu'il n'avoit point. Le corps se confond avec la terre, l'esprit se reünit avec Dieu.

L'abbaissement qui suit la mort est l'abbaissement d'une matiere insensible. Un cadavre rongé par les vers qui le dévorent ne souffre point de douleur. Il ne sent point la mauvaise odeur qu'il exhale. Il ne s'effraye point des tenebres qui l'environnent & il ne se déplaisit point à luy-même ; lors même qu'il n'est plus qu'un triste composé de chair & de boüe, qu'un affreux mélange de terre & de sang, d'ossemens & de pourriture. C'est une illusion de la nature préoccupée, qui nous fait attacher nos propres sentimens aux objets qui n'en sont que la simple occasion.

La matiere sans vie & sans sentiment est dans son état naturel ; ce n'est pas là un abbaissement pour elle. Ce deshonneur n'est que dans nôtre imagination.

tion. Mais il n'en eſt pas de même de l'abbaiſſement où la vie nous fait deſcendre. Cet état n'eſt point naturel à un eſprit comme le nôtre ; & ſans doute auſſi que l'Auteur de la nature ne l'y eût point abandonné ſans la conſideration de ſon péché, l'homme vivroit : mais ſa vie ſeroit plus noble. C'eſt ſe tromper que de prétendre que la mort de l'homme commence le ſuplice de ſa corruption. La vie a déja puni l'homme criminel par ces triſtes dépendances, qui attachent les penſées, les ſoins, les deſirs & les affections d'un eſprit ſi grand & ſi noble à là conſervation de cette baſſe argile, que nous appellons nôtre corps.

Telle eſt neanmoins la foibleſſe de l'homme, qu'il veut ſentir un abaiſſement qui n'eſt pas en luy, & ne veut point s'apercevoir d'un abaiſſement qui luy eſt propre. Il s'effraye de l'abbaiſſement imaginé & ne ſauroit s'apercevoir de l'abbaiſſement veritable.

Mais enfin que le corps ſoit reéllement abaiſſé, que m'importe, ſi mon eſprit gagne infiniment plus que mon

corps ne perd. Avons nous l'imagination si foible que de croire que nôtre bonheur est tellement attaché à certaines affaires, certaines possessions, certaines charges, certain domestique, & certain cercle de personnes avec lesquelles nous avons societé, que nous ne saurions être heureux quand nous aurons perdu toutes ces choses?

Peu s'en faut que nous n'ayons de la mort les idées qu'en ont les enfans, lors qu'ils s'imaginent de s'ennuyer dans le sepulchre, ou de n'oser demeurer tous seuls dans ces grandes tenebres. Nous nous épouvantons de nos propres fantômes, nous confondons tellement nos propres sentimens avec le tombeau qu'ils ont pour objet, que nous nous imaginons, ou peu s'en faut, trouver dans le sepulchre cette horreur qui n'existe que dans nôtre ame.

Nous ne craindrions point cette Solitude prétendüe, & cette privation apparente qui suivent la mort, si substituant les idées distinctes de la raison aux sentimens confus de la nature, nous considerions que par la mort nous ne

perdons ni le ſujet, ni la cauſe des plaiſirs que nous pouvons avoir eu dans ce monde. Car le ſujet, c'eſt nôtre ame qui demeure. La cauſe c'eſt Dieu qui eſt immortel & immuable. Ce qui fait que nous regretons le ciel, la terre, les élemens, la ſocieté, c'eſt que nous revétons toutes ces choſes des ſentimens agreables, que nous avons eu à leur occaſion; ne conſiderant pas que nous emportons avec nous les couleurs & la toile, le peintre & le pinceau, qui nous ſont neceſſaires, pour nous faire ces peintures admirables, & que ſi Dieu ne nous manque, rien ne nous pourra jamais manquer.

L'idée de Deſtruction qui eſt enfermée dans la mort ne devroit pas nous faire plus de peine, que cette idée de Solitude, dont nous venons de faire voir la fauſſeté. Il eſt vray que la mort ſemble détruire l'homme en pluſieurs manieres differentes. Elle détruit le monde à ſon égard, étant certain que le ſoleil, la lune, les étoiles, l'air, la terre, la mer, s'ils ne s'aneantiſſent point en eux mêmes, s'aneantiſſent en quel-

que ſorte pour luy, puis qu'il luy
impoſſible d'en faire plus aucun uſ
L'homme n'eſt point aneanti en
même : mais il l'eſt dans la nature
admiroit, & qui perit pour luy; dan
ſocieté où il avoit ſes attachemens
qui ceſſe d'être à ſon égard ; dans
corps l'organe de ſes plaiſirs, qui ſe
dans la pouſſiere du tombeau. Voy
s'il y a quelque choſe de réel dans
trois ſortes de deſtructions.

Premierement on ne peut point
re, que les choſes exterieures s'an
tiſſent non ſeulement en elles mên
mais encore à l'égard de leur uſage.
que ſavons nous, ſi la même inſtitu
ne ſubſiſte point, encore que la ma
re de cette inſtitution ne ſubſiſte p
Il eſt vray qu'il n'y a pas beauc
d'apparence, que nous ayons aprés
tre mort des ſenſations ſemblables à
les que nous avons eües pendant
tre vie. Car il n'eſt plus neceſſaire
ces ſenſations ſoient propotionées à
tat & à la conſervation d'un corps,
ne ſubſiſte plus pour nous. Le deſ
que l'Auteur de la nature a eu de n

nteresser dans la conservation de ce
corps, par le plaisir que les alimens nous
donnent ayant cessé, on conçoit sans
peine que le plaisir du goût n'est point
un sentiment, qui ayt lieu aprés la
mort, à moins que Dieu ne l'attache à
d'autres objets pour d'autres fins; mais
il ne semble que l'oüie & la veüe n'é-
tant pas seulement destinées à la con-
servation du corps : mais aussi à la re-
cherche de tout ce qui peut nourir l'ad-
miration & la reconnoissance, que nous
avons pour le Createur, nous n'avons
aucune bonne raison de croire, que ces
sensations ne subsistent point aprés nô-
tre mort. J'avoüe que nous ne verrons
point par l'ébranlement du nerf opti-
que : mais cela n'empéche voint, que
nous ne puissions voir. Car au fond
qu'est ce que l'ébranlement du nerf
optique a de commun avec le sentiment
de la lumiere ? Ces choses n'ont natu-
rellement aucun raport l'une avec l'au-
tre; & si nous voyons la lumiere & les
choses visibles à l'occasion du nerf opti-
que agité d'une certaine maniere, rien
n'empêche, que nous n'ayons ces mê-

mes ſenſations à l'occaſion de la matiere étherée, qui avoit accoûtumé d'ébranler le nerf obtique; ce qui peut ſe dire à proportion de l'oüie. Mais quand nous n'aurions point ces mêmes ſenſations, que nous importe, puis que nous en aurons d'autres, & même d'un ordre plus élevé. Car comme en perdant le corps, nous n'aurons perdu que ce qui nous contraignoit & nous abaiſſoit, nous ne devons point craindre, que nôtre eſprit perde rien, en ſe détachant de la matiere, de la pureté & de la nobleſſe de ſes operations.

Il n'eſt pas trop permis, & il eſt d'ailleurs aſſés inutile, de vouloir s'abandonner à ſes conjectures ſur des choſes qu'il a pleu à Dieu de nous cacher: mais peut-étre n'y auroit-il point trop de hardieſſe à conjecturer, que comme l'abaiſſement de l'homme pendant ſa vie conſiſte en ce que l'intelligence eſt ſoumiſe au ſentiment, la gloire qui ſuivra la mort conſiſtera en ce que le ſentiment ſera parfaitement ſoumis à l'intelligence. En effet préſentement que *l'ame eſt deſcendüe* du ciel en terre pour

habiter dans une maiſon d'argile, il ne s'agit point d'étendre ſes veües & ſes lumieres : mais il s'agit au contraire de les reſſerer & de les borner afin qu'elle ne dédaigne pas de les employer à la conſervation du corps. Mais lors que l'ame montera de la terre vers le ciel, où il ne faudra plus qu'elle travaille à conſerver un corps : mais à glorifier Dieu, il ne s'agira plus de borner & de reſſerrer ſes connoiſſances : mais de les étendre & de les épurer, pour les rendre plus dignes de Dieu, qu'elles auront pour objet.

La ſeconde deſtruction que nous trouvons dans la mort n'eſt pas moins imaginaire. Car ſi nous voyons rompre les liens qui nous attachoient à la ſocieté, nous ne devons point croire que nous demeurions pour cela ſans attachement. La ſocieté des eſprits vaut bien celle des corps, quoy qu'en penſe la nature foible & préoccupée; & quand nous perdrons ces yeux & ces oreilles deſtinés au commerce, que nous avons avec les hommes, nous nous conſolons puis que nous ne pouvons douter que

nous n'acquerions d'autres manieres
sentir & de connoître par la force d
ne autre institution proportionée à 1
tre état.

Enfin j'avoüe qu'un homme qui (
meure dans ce monde & qui perd
membres de son corps est à plainc
Mais quand un homme est transpo
dans un autre monde, qu'il voit u
autre économie d'objets,que feroit-il
ces sens,qui ont du raport avec ce m
de & qui n'en ont point avec son ét
Le mal vient de ce que nous donn
trop au corps & trop peu à l'ame d
l'idée ordinaire,que nous avons de n
mêmes, au lieu qu'à suivre les idées
stinctes de choses, nous ne sauri
trop donner à l'esprit & trop peu à
matiere.

Et ici j'oseray hardiment avancer u
maxime qui paroîtra un paradoxe
fés extraordinaire; c'est que quoy q
selon l'idée confuse que nous avons
ces choses, la mort soit beaucoup p
capable de nous humilier que la vie,
pendant selon l'idée distincte & dan
verité de la chose la vie est un objet p
humiliant que la mort.

La mort humilie le grand Seigneur, le Prince, le Monarqûe : mais la vie humilie l'homme, & c'eſt dire beaucoup plus. La mort nous ôte les appuys de nôtre vanité : mais la vie dans l'abaiſſement où elle nous réduit, ſuſpend en nous preſque tous les ſentimens de nôtre veritable grandeur. La mort fait deſcendre le corps dans le ſepulchre : mais la vie fait, pour ainſi dire, deſcendre nôtre ame du ciel en terre. La mort finit le commerce que nous avions avec le monde : mais la vie ſuſpend le commerce naturel, que nous devions avoir avec Dieu & pour lequel nôtre cœur ſe ſent fait. La mort eſt ſuivie de tenebres, de vers, de pourriture : que nous ne ſentons pas : la vie eſt toute composée de foibleſſes, de baſſeſſes ; d'infirmités, de diſgraces, leſquelles nous ſentons.

Il eſt donc vray qu'on ſe préoccupe & qu'on ſe trompe, lors qu'on s'éfraye par les idées d'abandon, de neceſſité, de ſolitude & de deſtruction, qui entrent dans l'image de la mort ; mais voici en quoy *l'on ne ſe* trompe pas ; c'eſt lors

qu'on redoute le Jugement de Dieu
accompagne la mort. Car il est cer
que ce jugement ne peut être que
rible à une conscience, qui se sent c
gée de divers pechés ; & où est l'h
me qui ne se trouve dans cet état, p
peu de reflexion qu'il fasse sur sa
passée ? Il est vray que ce momen
redoutable, duquel on conçoit que
pend toute l'éternité : mais certa
ment le cœur de l'homme se fait :
en cela diverses illusions. Il s'ima
que c'est le moment de la mort, qu
le prix de la vie éternelle ; & il ne
pas que ce n'est pas ce moment : 1
toute sa vie que Dieu demande, qu
moment n'a en soy rien qui soit
agreable à Dieu & que toute son
portance consiste simplement en ce
est le dernier moment, & qu'enfi
n'est point ce moment qui contr
avec la justice de Dieu : mais to
temps qu'on a passé dans l'impéni
ce.

Le sentiment donc de nôtre imn
talité, de nos perfections, & de n
fin s'accorderont admirablement b
&

& avec les autres ſentimens de la nature, & avec les principes de la Religion, que Dieu nous a donné pour nous conſoler, malgré tout ce que ce Roy des épouvantemens paroit avoir d'affreux & de terrible.

CHAP. IX.

Où l'on continüe à montrer ce que peut le ſentiment de nôtre immortalité ſur nôtre cœur.

CErtes l'idée de nôtre immortalité ne ſauroit être trop préſente à nôtre eſprit pour nôtre conſolation, dans ce cercle éternel des triſtes objets qui nous environnent, & au milieu de ces diſgraces publiques & particulieres, que la ſeverité de Dieu a diverſifiées en tant de manieres, pour donner lieu à la douce varieté de ſes délivrances & de ſes conſolations.

Que nous importe aprés tout, que nous ſoyons & infirmes & mortels dans nôtre corps? Cet état ne ſauroit durer. Qu'avons nous à faire de nous embaraſſer de ſoins & de prévoyances pour le

le court avenir de cette vie. N'avc
nous pas un autre avenir, qui mei
bien d'occuper principalement nô
cœur & nôtre esprit? En vain le mc
de nous menaceroit. Que peut-il fai
On peut nous écraser: mais on ne p
nous détruire. Que le monde peri
que la nature croule, que les élem
perissent, que nôtre corps se change
poussiere, ou en vers, ou en vape
qu'il descende vers la terre ou qu'i
dissipe en l'air. Les ruines du mor
ne destruiront pas nôtre esprit, &
dissoudront point ce qui n'est pas n
me capable de dissolution. Nous c
yons être dans un corps qui est n
mêmes. Nous nous trompons. Ce
argile n'est point nous, & ne le fera
mais. Dieu la rétablira avec honne
pour servir de tabernacle à l'esprit qu
le avoit premierement logé: mais ce
sera plus avec la même soumission,
avec la même dépendance. L'esprit
suivra plus la condition du corps: m
le corps suivra, autant qu'il est possibl
condition de l'esprit, & comme l'es
s'estoit abaissé jusqu'à l'état des cor

pour fuïr Dieu,& s'attacher à la terre,le corps ſemblera vouloir s'élever juſqu'à l'état de l'eſprit, pour quitter la terre & pour aller glorifier Dieu dans le Ciel.

Certainement on ne doit point être ſurpris, que l'Evangile nous conſole, je ne diray pas, mieux que n'avoit fait la ſageſſe humaine : mais encore beaucoup mieux que la Loy toute divine qu'elle étoit,en ce qu'il nous révele clairement la vie & l'immortalité,qui ſont les ſeuls objets capables de ſatisfaire un eſprit & un cœur comme le nôtre & qu'ainſi il a des divins raports avec nous. Mais comme nous trouvons dans cet objet tout ce qui nous peut conſoler dans le ſentiment de tant de miſeres qui nous environnent, auſſi y découvre-t-on tout ce qui peut nous élever veritablement.

Le ſentiment de nôtre immortalité joint à la conſideration de la gloire & du bonheur, que la Religion nous promet , nous éleve plus que le monde, plus que la ſageſſe tant vantée des Philoſophes, & même plus que les vertus que les *hommes* ont connües.

On y trouve la grandeur des passions, la grandeur de l'entendement qui regne sur les passions, & la grandeur de la vertu qui regle l'entendement. Je dis qu'on y trouve la grandeur des passions, & il ne faut point que cette expression choque personne, car bien que les passions soient en quelque sens de grandes foiblesses, il est certain qu'elles sont entées en quelque sorte sur les sentimens de la dignité & de la grandeur naturelle de l'homme.

La haine, la colere, les emportemens, qui sont des passions si criminelles, & qui nous rendent également contraires à l'humanité & au Christianisme, viennent si vous y prenés garde d'un sentiment de nôtre propre excellence mal dirigé & accompagné des illusions de l'amour propre, qui nous fait concevoir de l'excellence en nous, exclusivement à ceux qui nous ont offensé; comme si nos ennemis n'étoient point des hommes aussi bien que nous. Ce qui montre que ce sentiment de nôtre excellence est dans tous les hommes, c'est que ceux là même qui ont le moins de

part

part à l'eſtime des autres,ne laiſſent pas de s'eſtimer eux-mêmes & de ſe conſoler par là de l'infamie publique. On ne prétend point ici juſtifier toutes les extravagances d'un homme rempli de préſomption, qui ſe préfere à ceux à qui il doit du reſpect. Nullement, je ſay qu'il y a de l'excés & un excés criminel dans cette diſpoſition de cœur : mais l'excés n'eſt peut-être point là où les hommes s'imaginent qu'il eſt ; & ſi l'on veut que j'exprime toute ma penſée ; le déreglement ne vient pas tant de ce que les hommes s'eſtiment trop, que de ce qu'ils ne s'eſtiment pas aſſés. Je dis qu'ils ne s'eſtiment pas aſſés eux-mêmes, parce qu'ils s'eſtiment préferablement aux autres hommes qui ont la même nature & les mêmes perfections. Un homme qui s'eſtime par les avantages exterieurs,qui le diſtinguent,ſemble renonçer par là même aux perfections de la nature humaine qui luy ſont communes avec les autres. Il eſt dans le même état à peu prés que ſe trouvoit Neron, lors que pouvant ſe *faire valoir* par le caractere d'Empereur, il

il aſpiroit à la gloire de paroître bon Cocher. Certainement rien n'eſt ſi noble dans l'homme que l'homme. C'eſt ſe mépriſer ſoy-même en quelque sorte, que de vouloir ſe faire principalement valoir par les âvantages, qui ſont la difference des conditions & la diſtinction des perſonnes dans la ſocieté, puis que c'eſt renoncer à ce qu'il y a en effet de plus eſtimable en ſoy. Il faut renverſer ici les voyes de l'orgueil, comme l'orgueil ſemble vouloir renverſer les voyes de la Providence; il faut que les avantages exterieurs ſoient une occaſion de rendre à Dieu ſes hommages, & non pas une occaſion de luy dérober ce qui luy apartient.

Les hommes qui peuvent ſe faire eſtimer par deſſus les autres ne conſiderent guere ces choſes : mais quand la fortune, comme ils parlent, ou l'injuſtice des hommes les a dépoüillés de ces âvantages, la nature ne leur manque point, & ne ſentant plus cette grandeur imagineé qui leur venoit du dehors, ils ſentent toujours leur grandeur naturelle, dont l'effet legitime devroit être, de

leur

leur faire souffrir fort indifferemment le mépris que les autres ont pour eux: mais qui par un effet de leur corruption sert à les rendre inflexibles & à jetter dans leur ame indignée des semences d'un orgueil mécontent, que la crainte fait taire: mais qui se débonde au moindre jour de paroître ; & montre que dans quelque état que les hommes se trouvent, ils ne sont pas plus dociles à souffrir le mêpris des plus grands que celuy des plus petits.

La grandeur à laquelle l'orgueil aspire consiste en deux choses, premierement à s'étendre, & ensuitte à se perpetüer; à s'etendre malgré la condition de la nature corporelle, qui est si bornée; & à se perpetüer malgré la destinée des choses temporelles, qui durent si peu.

Il n'est pas necessaire de faire voir que nôtre vanité n'obtient point ces deux fins qu'elle se propose. Chacun le voit assés, puis qu'en étendant ses conquestes, on étend son injustice plûtôt que son excellence, & que les marbres qui semblent perpetüer nôtre gloire ne sont ordinairement qu'éterniser nôtre vanité.

Mais

Mais la nature & la grace ſont plus heureuſes que la corruption. La nature répand, pour ainſi dire, l'homme dans tout l'univers en attachant ſes ſentimens aux objets qui l'environnent, & faiſant par là la majeſté, la beauté, la magnificence & le prix de toutes les parties de l'univers, qui nous donnent le plus d'admiration. La grace donne encore à l'homme une plus grande étendüe par le commerce qu'elle luy fait avoir avec Dieu ; & à l'égard de l'immortalité, nous n'avons garde d'en chercher d'imaginaires, lors que nous en avons une reëlle ; ni de nous tourmenter pour vivre dans la memoire des autres hommes, êtant aſſurés de vivre éternellement en nous mêmes & en Dieu.

Auſſi la mort deſtinée de Dieu pour confondre les deſſeins de nôtre orgueil, ce miniſtre de ſa Majeſté & de ſa juſtice qui luy fait une reparation ſi éclatante de l'inſolence que nous avions eüe de vouloir nous glorifier malgré luy, ne fait que nous confirmer dans les *ſentimens* de cette élevation de l'hom-

me,

me,qui ſuit la nature & que la grace accompagne.

C'eſt une vaine grandeur que celle qui ſuit un Prince ſur le trône, & qui ne l'accompagne point dans le lit d'infirmité, qui l'environne pendant la vie & qui diſparoit au moment de ſa mort, qui paroit à nos yeux & qui ſe perd aux yeux de ſon eſprit. Tout le monde voit en luy le maître des autres. Il trouve en ſoy un homme qui s'ennuye, qui ſouffre & qui va bientôt mourir.

Je ne me revétiray donc point de biens, de richeſſes, de poſſeſſions, de charges, de dignités, de gloire, de ſavoir, d'éloquence, d'actions memorables, de conqueſtes, d'applaudiſſemens pour groſſir le fantôme de l'orgueil & paroître plus grand que les autres hommes: mais j'ôteray l'enflûre, la grandeur forcée & l'étendüe qui n'eſt point naturelle, en éloignant les objets de la cupidité, & me tenant au niveau des autres hommes j'obtiendray par cette humble égalité ce qu'une préference ſuperbe n'auroit jamais obtenu. Je me revétiray de toutes les ſplendeurs du

ciel

ciel & de toutes les beautés de la te
des biens de la grace & des trésors d
nature, pour rendre toutes ces cho
à celuy qui m'en a revétu & trou
dans cette restitution même une g
re que je n'avois pas rencontrée d
toutes mes usurpations. Je m'éleve
au dessus de toutes les choses qui m'
vironnent par l'idée distincte de r
perfections, dont les choses du deh
ne sont point capables : mais je ne m
teray si haut que pour descendre p
bas en la presence de celuy, qui p
duit en moy toutes ces perfections
qui peut même diversifier à l'infini
sentimens de mon excellence & d
bonté.

L'ambition croit s'élever beauc
& se tirer hors du pair des autres ho
mes, parce qu'elle nous met en état
leur commander ; & j'avoüe qu'el
raison dans le systeme de l'orgueil,
ne mesure le prix des avantages q
possede, que par le degré d'élevat
qu'ils luy procurent sur les autres.

Mais premierement il est bien cert
que l'autorité humaine ne donne

hommes aucun empire ſur l'eſprit de leurs ſemblables ; quoy que peut-être ils s'imaginent le contraire en poſant les déferences exterieures qu'on a pour eux, déferences qui paroiſſent s'adreſſer à leur perſonne : mais qui vont tout droit à leur fortune. Ceux qui en jugent le plus ſainement reſpectent l'ordre de Dieu & les voyes de ſa ſageſſe dans leur élevation, ils ſoûmettent leurs corps aux Princes, parce qu'ils ſoûmettent leurs ames à Dieu : cependant ceux qui regnent ſur les corps ne regnent pas pour cela ſur les ames. On les eſtime s'ils le meritent. On les mépriſe s'ils ſont dignes de mépris ; & on les mépriſe même avec d'autant plus de plaiſir, que les hommes conçoivent du chagrin contre ce qui les ſoûmet & les abaiſſe ; de ſorte que ſi la crainte les oblige a reſpecter pour leur intereſt l'autorité établie & ſi la Religion leur fait reſpecter l'ordre de Dieu, il ne laiſſe pas de demeurer dans leur cœur une ſecrette diſpoſition à murmurer contre cette élevation legitime ; ce qui fait que les hommes ſont ſi précipités & ſi te-

meraires

meraires dans les jugemens qu'ils
de leurs Princes, & qu'ils ne pard
nent jamais rien à leurs maîtres p
secrette aversion qu'ils ont pour la
pendance & pour le commandem
Enfin il est certain que l'Empire ne
point d'aucune prérogative naturé
que les uns ayent sur les autres. C
pourquoy on a sagement établi ce
sage d'attacher la grandeur tempor
à la naissance, cela se fait apparemm
pour ménager l'orgueil des autres h
mes qui souffriroient trop, si toute
préferences qu'on est obligé de faire
autres à eux pour le bien de la soc
venoient d'une préference de merit
Il semble qu'en cela il ayt plu à I
de prendre des mesures dans le pla
sa sagesse, pour empêcher que l'hon
ne succombât aux tentations de la
ne gloire. Car il a voulu que les se
mens confus de nôtre nature attac
sent la gloire du monde à des ob
exterieurs & étrangers à nôtre égar
que les idées distinctes ne peussent n
faire revenir de cette erreur, & n
apprendre que cette gloire dans la

lente partie d'elle-même ſort de
e fond, ſans connoître que c'eſt
i qui la produit immediatement en
.
ous trouvons dans le principe que
avons établi non ſeulment la gran-
des paſſions : mais encore celle des
is.
n'eſt pas neceſſaire pour le juſtifier
faire un catalogue exact. Il ne faut
les conſiderer confuſément com-
lles ſe préſenteront à notre imagi-
on.
a temperance eſt ſans doute une
i qui éleve l'homme : mais la tem-
nce ne peut étre ſoûtenüe que par
notifs de ſon immortalité & du
ieur éternel auquel on aſpire. J'a-
s que la raiſon toute ſeule eſt ca-
e de nous aprendre à ne point fai-
tort à notre ſanté & à ne devenir
t les ennemis de nous-mêmes par
xcés de la débauche ; mais cette
ideration ne nous mene pas bien
, puis que l'intemperance ne con-
pas ſimplement dans les excés du
r ; mais auſſi à uſer moderément
de

de la volupté défendüe. Ce qui p
nous élever jusqu'à cette haute assi
où il faut étre pour s'abstenir du pl
illicite, c'est la consideration de l'E
nité pour laquelle nous sommes fait

La justice qui se pratique dans
monde n'a pas une grande élevati
puis qu'on veut qu'elle ne soit au
chose qu'une crainte d'un retour d
justice, & que nous n'apprehendi
de faire tort aux autres que par la cra
te de nous en faire à nous-mêmes :
la est bon quand un homme ne pr
que la justice que dans les veües ba
& bornées de la terre : mais quand
homme est juste, parce que rempli
vastes pensées de l'éternité il veut s
tacher à un interest qui soit digne
son attachement, on peut dire qu'i
équitable, sans foiblesse, & que sa ve
est toûjours semblable à elle méme

Le desinteressement passe pour
jeu de l'amour propre, qui met à pr
le renoncement apparent à de pet
choses, pour arriver plus sûremen
une plus grande utilité. Cela est
du desinteressement politique & ar

ieux d'un homme du monde. Car ren-
ermant toutes ſes prétentions & tous
es avantages dans les courtes limites de
ette vie, le moyen de concevoir qu'il
e deſire aucun des biens que les autres
ommes recherchent, ou plutôt qui ne
oit que s'il ſemble tourner le dos à la
ortune, c'eſt pour la rencontrer plus
nfailliblement ; il n'en eſt pas de mê-
ne d'un homme qui ſe conſidere par
apport à l'Eternité, s'il eſt intereſſé, c'eſt
'une eſpece d'intereſt ſi grand, ſi ſub-
me, que non ſeulemment il n'a point
rougir de l'avoüer : mais que c'eſt là
e qui fait toute ſa gloire. Immortel
omme il eſt, il luy eſt honorable de
rendre ſon effort vers l'Eternité, & de
'avoir que dédain & que mépris pour
outes les choſes qui pourroient l'en dé-
ourner. Il reſſemble dans cet état à un
rand Monarque qui rougit, lors qu'on
e ſurprend dans des occupations baſſes
t ſe donne bien de garde de paroître
ntereſſé dans les petites choſes, appellé
omme il eſt à de grands & d'impor-
ans emplois, & ne devant rouler que
e vaſtes deſſeins dans ſon eſprit.

La Liberalité n'a pour l'ordinaire que l'apparence du desinteressement. Un homme liberal ne méprise point ce qu'il donne : mais il estime davantage encore la gloire de le donner ; & d'ailleurs il veut s'aquerir des droits sacrés & inviolables sur le cœur de ceux qu'il favorise de ses bienfaits. La *liberalité* ordinaire n'est qu'une espece de commerce & le trafic delicat de l'amour propre, qui faisant semblant d'obliger les autres, ne fait que *s'obliger soy-même* en se les aquerant. Tout cela est vray dans la sphere des biens temporels, où l'homme du monde se suppose. Dans la sphere des biens corruptibles la cupidité ne donne que pour recevoir, elle ne fait point des pertes *qui l'appauvrissent*. Mais élevez-vous au dessus de ces [illegible] & vous decouvri[illegible] qui vous rendant [illegible] vous êtes con[illegible] de donner sans [illegible] remuneration hu[illegible]

[illegible] un fond extreme de ca[illegible] de vôtre cœur,

parce

parce que d'un côté vous avés le sentiment de ce que vous étes, & que de l'autre vous connoissés la valeur si mediocre des objets qui font vôtre attachement. Devenés capable de cet interêst infini, & vous n'aurés que faire de le cacher. Un cœur ouvert vers le Ciel n'a que faire de se déguiser. Il n'a qu'à se connoître, à agir sur ce principe, & à se montrer tel qu'il est. La honte que nous avons lors qu'on nous voit de trop prés, ne vient point de ce que nous nous connoissons trop bien : mais de ce que nous n'avons point sceu nous connoître.

Telle est la Pudeur, la vertu du monde poli & raisonnable : ou plûtôt le déguisement artificieux de nôtre intemperance & de nôtre volupté, qui ne nous empéchant point de penser avec plaisir aux mêmes voluptés, dont nous ne parlons qu'avec peine, a bien le soin de regler nos desirs ; comme si la corruption consiltoit dans les expressions plûtôt que dans les sentimens.

Cette vertu toute défectueuse & toute fausse qu'elle est jusques là a pourtant une assés belle source. Il est certain

tain qu'elle nait d'un ſentiment de nô-
tre excellence naturelle. Si nous n'é-
tions deſtinés par la nature qu'aux a-
ctions animales, comme nous conce-
vons que les beſtes n'ont que cette fin,
nous ne rougirions non plus qu'elles de
ces actes, qui portent le caractere de la
conformité que nous avons avec elles:
mais immortels & incorruptibles, com-
me nous ſommes naturellement, il eſt
bien difficile que dans quelque état d'a-
baiſſement & d'ignorance où le péché
nous ayt réduits, nous n'entrevoyions
quelque choſe de cette dignité qui nous
diſtingue ſi noblement & qu'ainſi nous
n'ayons quelque honte de tout ce qui
ſemble nous abaiſſer.

Mais enfin cette vertu, comme nous
l'avons déja dit, ne s'éleve pas bien haut,
lors qu'on ne la pratique que par le
ſentiment confus de la nature & de l'é-
ducation. Si vous voulés qu'elle puri-
fie vôtre cœur, comme vos paroles,
vous n'avés qu'à ſortir de cet horizon
de vôtre vanité, & monter juſqu'à Dieu,
qui eſt le principe de vôtre immortali-
té. Le commerce que vous aurés avec
luy

luy vous élevera d'une ſorte, que ſans aucune violence & ſans aucune difficulté vous vous ſentirés diſpoſé à rénoncer à toute affection indigne de vous & de luy. Certes il n'appartient point à l'homme charnel & animal de rougir des baſſeſſes de la nature : il n'appartient qu'à l'homme immortel d'en avoir de la confuſion. La pudeur d'un homme du monde peut aſpirer à gagner l'eſtime des autres par une pureté étudiée. Mais l'homme immortel cherche à ſe pouvoir eſtimer ſoy-même , s'il craint de ne pouvoir s'honnorer dans la veüe de ſes perfections. En effet la débauche enferme le doute de ſa veritable condition. L'intemperance conſommée eſt la proſtitution d'une ame qui renonce à ſa dignité, & c'eſt dire qu'on n'eſt point different des beſtes que de rénoncer à la pudeur & de s'abandonner à la ſenſualité.

Il faut faire à peu prés le même jugement de la Modeſtie que de la Pudeur. Si l'approbation des hommes étoit un aſſés grand bien pour nous, nous n'aurions aucune raiſon de cacher le

deſſein que nous avons conceu de nous l'attirer, ni la joye que cette approbation nous donne : mais comme le même inſtinct qui nous perſuade nôtre excellence, nous convainc en ſecret que cette eſtime eſt trop peu de choſe pour y borner toutes nos prétentions, il ne faut pas s'étonner ſi nous prenons tant de peine pour cacher l'envie que nous avons d'être eſtimés, ou l'eſtime que nous avons pour nous mêmes. Cependant ſi l'on y regarde de prés, on trouvera qu'il n'y a ordinairement que de la fauſſeté & de l'hypocriſie dans cette vertu telle qu'elle eſt pratiquée dans le monde. Les hommes qui ſont modeſtes quand on les loüe, ne le ſont nullement quand on les blâme. Il ne faut pas s'en étonner ; car il n'y a pas beaucoup de force dans une vertu que nôtre foibleſſe produit, & l'on ne s'éleve pas bien haut, lors que l'on retombe dans le centre de ſa vanité, qui fait une grandeur apparente & un abaiſſement effectif. La Modeſtie qui vient de ce qu'on ſe connoît immortel & par conſéquent au deſſus de cette eſtime qui

e aux choſes temporelles, a bien
re force & une autre élevation.
[m]épriſe preſque également le blâ-
a loüange ; & ne nous fait eſti-
e les choſes qui ſe raportent à
ande éternité, qui eſt la regle
ort à laquelle nous meſurons le
toutes choſes. Et comme on
e les perſonnes fort eminentes,
paroiſſent telles à leurs propres
ſemblent plus capables de mo-
que les autres, parce que leur
n réelle ou imaginaire les met
au deſſus des ſentimens des
s du commun ; ainſi pouvons
ire avec plus de verité encore,
omme bien inſtruit par les idées
es de la nature & par les pro-
de la Religion des hautes deſti-
l'homme, n'eſt guére tenté de
r dans quelque degré de pro-
& de gloire temporelle qu'il ſe

ray bien davantage, l'Humilité
l'ame de la modeſtie & de tou-
vertus, ne peut naître que du
ent de nôtre grandeur naturelle.

Tandis que vous ne ferés aucun état de l'homme, entant qu'homme, vous ne pourrés estimer que ces foibles avantages qui font la difference des conditions & la distinction des personnes; & vous ne pourrés par consequent vous empécher d'avoir du mépris pour ceux qui manquent de ces avantages, de les traiter avec peu de consideration, de vous préferer à eux, & de vous élever comme sur leur bassesse, ce qui est le plus dangereux caractere de l'orgueil: mais si vous étes persuadé que c'est l'homme, qui est principalement digne d'estime dans l'homme, vous respecterés dans le prochain ce qui luy est commun avec vous, & quoy que l'ordre de la societé qui est celuy de Dieu même établissant de la subordination entre vous; vous assure sa soûmission & ses hommages exterieurs, vous aurés pour luy une consideration interieure semblable à celle qu'il a pour vous, & vous démêlerés à travers ces courtes dépendances qui vous rendent son superieur, une grandeur originaire & éternelle qui vous le rend vôtre égal dans ce que

vous

vous estimés le plus de vôtre condition.

C'est alors que l'on peut concevoir que l'homme est moderé dans l'abondance des biens temporels, constant dans l'adversité, & magnanime par tout. Si la moderation que les hommes du monde font paroître dans les plus hautes élevations, n'est qu'une envie secrete de paroître plus grands que les choses qui les élevent, la moderation de l'homme immortel n'est qu'un sentiment de son excellence, qui l'éleve en effet au dessus de toutes les choses qui sembloient pouvoir faire son élevation. Il n'appartient qu'à l'orgueil de se déguiser pour cacher la disproportion qui se trouve entre ce qu'il est, & ce qu'il croit être dans le monde. La pieté qui voit des atômes là où le monde imagine des Colosses n'a qu'à se tenir dans cette assiette si élevée qui luy est naturelle, pour voir passer sous ses pieds & la vaine pompe des grandeurs humaines & l'amas aussi vain des disgraces & des calamités qui, comme un tourbillon qui passe, agite cette argile & renverse ces

tabernacles de poussiere. Le mondain peut affecter une constance qu'il n'a pas, pour faire croire qu'il est plus fort que l'adversité & que sa fermeté le met au dessus de la mauvaise fortune. Ce sentiment ne sied pas bien à un homme qui renferme toutes ses ressources dans le temps : mais il est bien placé dans cet homme qui se sent fait pour l'éternité. Sans se contrefaire pour paroître magnanime, la Nature & la Religion l'élevent assés pour le faire souffrir sans impatience, & le rendre constant sans affectation.

Un tel homme peut remplir l'idée & le plan de la supréme valeur, lors que sa vocation l'appelle à s'exposer aux dangers de la guerre, & faire voir aux hommes, ce qu'ils n'ont jamais veu dans le monde, un homme brave par raison, & brave sans se ménager, sa valeur ne devra point toute sa force à la stupidité qui l'empéche de réflechir sur ce qu'il fait, à l'exemple qui l'oblige à suivre les autres dans le peril, aux considerations du monde qui ne luy permettent point de reculer ou l'honneur

l'appelle; & à cet amas enfin de considerations dont il se fait un voile, pour s'empécher de voir le danger qui le menace. L'homme immortel s'expose à la mort, parce qu'il sait bien qu'il ne peut mourir.

Il n'y a point de Heros dans le monde, puis qu'il n'y en a point qui ne craigne la mort, ou qui ne doive son intrepidité à sa propre foiblesse. Pour être brave, on cesse d'être homme; & pour aller à la mort, on commence à se perdre de veüe : mais l'homme immortel s'expose, parce qu'il se connoit.

Quoy qu'il n'y ayt point de veritable Heros dans le monde nous ne laissons pas d'aymer ceux qui en ont l'apparence. Le Heroïsme dans les principes d'un homme qui renferme ses esperances dans le monde est une extravagance, & cependant nous ne laissons pas d'admirer malgré nous ceux qui portent ce caractere. Cela vient sans doute d'un sentiment de nôtre grandeur, qui nous apprend confusement & sans que la raison soit admise à ces mysteres du cœur, que l'homme est au dessus

dessus de tout. On sent un plaisir secret à voir un Heros quereller les destins & la fortune. Nous aymons à le voir au dessus de tous les dangers par sa valeur & au dessus de tous les applaudissemens par sa modestie. Nous voulons que rien ne puisse ébranler son courage & quoy que nous ne puissions souffrir que sa fierté nous méprise, nous aymons qu'elle méprise toutes les injures des élemens, toute la persecution des hommes, & qu'il se montre plus grand que toutes les choses qui sembloient pouvoir l'abaisser. La fermeté est mal placée dans un homme qui perd tout: Mais elle s'accorde avec je ne say quel sentiment confus de nôtre grandeur, qui ne trouve rien qui luy soit disproportionné.

C'est de là encore sans doute, qu'est sortie cette idée du Sage, que les Stoïciens ont tâché vainement de remplir. Car en verité leurs paradoxes dans les principes d'un homme, qui ne croit point d'éternité, sont bien extravagans: mais quelque extravagans qu'ils puissent être, ils ne laissent pas de faire naî-

tre, je ne ſay qu'elle admiration dans nôtre cœur, que nous n'avons pas accoûtumé d'avoir pour les choſes purement impoſſibles. Nous noûs moquerions de la folie d'un homme qui croiroit avoir des aîles pour voler. La penſée d'un ſage qui prétend être au deſſus de tous les évenemens, qui ſe conſidere comme un homme mortel, n'eſt pas moins inſenſée. Nous trouvons cependant dans ce dernier ſentiment quelque choſe qui ne nous déplait point, & que nôtre ame admire ſans s'en apercevoir. Cela ſans doute ne vient que de ce que ces paradoxes s'accordent avec un ſentiment confus de nôtre dignité naturelle qui ne nous abandonne point, quoy qu'il nous ſoit ordinairement inconnu.

C'eſt un ſentiment caché au milieu des foibleſſes & des baſſeſſes apparentes de nôtre nature, comme les diamans le ſont dans les entrailles de la terre, meſlés de boüe & de craſſe ; & comme il faut épurer ces derniers pour en voir l'éclat, & pour en connoître le prix, *auſſi eſt-il* neceſſaire de purifier ce ſenti-

timent de nôtre grandeur naturelle par les idées de la Religion, pour connoître toute sa beauté.

Le Chrétien soutient ces paradoxes, il remplit le vuide prodigieux qui se trouvoit dans ces maximes. Il n'y en a aucune qui ne devienne raisonnable dans le principe de nôtre immortalité, pourveu qu'elle soit bien entendüe.

Si l'on nous dit, que le Sage est sans passion, nous trouverons que ce caractere convient à l'homme immortel, pourveu que par la passion vous entendiés l'alteration qui suit ordinairement les passions, comme il y a apparence que ces Philosophes l'ont entendu ainsi. Car il est difficile qu'un homme fait pour l'éternité, s'il agit conformément à la juste & veritable connoissance qu'il doit avoir de soy-même, s'embarasse beaucoup ni des soins, ni des passions qui ne regardent que le temps. Il est semblable à un homme qui se trouve sur une haute montagne, lequel entend soufler le vent, gronder le tonnerre, & crever la nuée mêlée de feu sous ses *pieds*, sans en être effrayé. Que s'il y

a peu d'hommes qui joüissent de cette serenité, & qui régardent avec indifference les biens & les maux de cette vie, cela vient de ce qu'ils n'ont pas une assés grande connoissance de cette immortalité, que la nature leur fait confusément connoître, ou de ce qu'ils ne savent pas se tenir dans cette haute assiete où la Religion les avoit mis. Tout cela montre qu'il n'y a point de Sage parfait ; mais cela ne nous empéche point de conclurre que ce ne soit le caractere du Sage de vivre sans alteration; & qu'on ne trouve ce caractere d'un homme plus ou moins selon qu'il se souvient de ce qu'il est.

Si le Sage doit estre suffisant à luy même, n'avons nous pas raison d'en appliquer l'idée à l'homme immortel, qui ne peut s'apercevoir de sa veritable condition, qui est de venir de Dieu & de retourner à Dieu, sans être bien persuadé que les objets du monde qui l'empéchent de connoître son origine & sa fin, sont bien éloignés de suffire à ses besoins. Car cette maxime ne doit point s'entendre dans un sens qui exclüe Dieu,

sans

ſans lequel nous ne ſommes rien : mais dans un ſens qui exclüe le monde, ſans lequel il eſt vray que nous ſommes & que nous ſommes heureux. J'avoüe qu'un homme qui a attaché aux objets de la terre tous ſes deſirs ne ſauroit ſe paſſer du commerce des autres hommes ; ſans cela il ſe plonge dans les idées de la miſere & de la vanité attachée à toutes les choſes temporelles. Il ne ſauroit vivre ſi l'on ne le divertit des penſées de la mort. Il ne peut mourir s'il ne voit des perſonnes qui l'occupent encore des penſées de la vie. Sa bonne fortune lui devient inſuportable, s'il ne la partage avec des gens qui l'occupent, & l'empéchent de penſer à la neceſſité fatale, qui luy eſt impoſée de la voir bientôt finir. C'eſt une creature foible qui tombe dans le précipice,& qui pour retarder d'un moment ſa cheute, ſe prend à tout ce qu'elle rencontre : mais il eſt ſurpris de tomber malgré ces vains ſecours dans l'abîme inévitable qu'il a devant ſes yeux. L'homme immortel n'a que faire de ces déguiſemens, pour trouver de la conſolation & pour ſe poſſe-

posseder luy-même. Il attache à la mort même une idée de gloire & de grandeur, qui luy fait regarder avec chagrin ce qui détourne sa pensée de cet objet. Il n'est jamais plus satisfait, que quand il considere la glorieuse condition de son esprit. L'amas des biens temporels luy paroit un amas de poussiére qu'on jette à ses yeux, pour l'empécher de jouïr de sa grandeur, & tout ce qui occupe le cœur & l'esprit des autres hommes l'ennuye, parce qu'il l'empéche de penser à sa felicité. Ce paradoxe n'est donc pas extravagant dans l'esprit d'un homme qui se connoît luy-même & qui s'ayme comme il faut; s'il manque de verité, c'est par raport à nôtre foiblesse, & ce n'est que nôtre égarement & nôre folie qui le rend insensé.

Que le Sage commande aux Astres, qu'il soit élevé au dessus du Destin, qu'il soit plus heureux & plus parfait que Jupiter, ce sont des expressions d'autant plus excessives qu'elles semblent enfermer de l'impieté : mais on pourroit bien leur donner un bon sens, & certes si l'on a voulu dire que l'homme

immor-

immortel eſt élevé au deſſus des Aſtres, de l'enchainement des choſes naturelles, & de ces Heros érigés en Divinités aprés leur mort, ou de ces Dieux ſi ſemblabes aux hommes foibles & dereglés, que le Paganiſme avoit inventés, on n'a rien avancé que de veritable. Les Aſtres ne nous connoiſſent point : mais nous les connoiſſons. Nous ne leur devons rien, & ils nous doivent le brillant éclat de leurs perfections. Il eſt même, ſi je l'oſe dire, plus naturel qu'ils ſoient dans nôtre dépendance, qu'il ne l'eſt que nous ſoyons dans la leur ; & s'il a pleu à l'Auteur de la nature, qu'ils fiſſent quelque impreſſion neceſſaire ſur nous ; ce n'eſt point pour leur gloire : mais pour nôtre avantage, qu'il a établi cét ordre dans l'Univers. Le Soleil domine ſur le jour & la Lune ſur la nuit : mais Dieu ſeul domine ſur l'homme ; & la Religion confirme excellemment les prérogatives de ce dernier, en nous apprenant que Dieu l'a établi dominateur ſur les ouvrages de ſes mains. Si le deſtin eſt un enchainement d'objets exterieurs & de cauſes ſecondes, le deſtin

ne

ne peut rien ſur l'homme, puis que ces objets periſſent, & que l'homme ne perit point. Si Jupiter eſt un Dieu coupable d'ambition, d'injuſtice & d'intemperance, il s'en faut bien que l'idée de cette Divinité prétendüe n'égale celle d'un homme, que le ſentiment de ſon immortalité & la grace de Dieu élevent au deſſus de l'orgueil, de l'intereſt, & des voluptés de cette vie.

Comme le Sage des Stoïciens, l'homme immortel eſt invincible. Comment feroit-on pour abbatre le courage d'un homme à l'égard duquel les dangers de cette vie ne ſont pas des dangers, ni les miſeres de ce monde de veritables miſeres?

L'homme du monde ne peut s'empécher d'être foible. Sa foibleſſe ſe fait jour au travers de ces apparences de magnanimité & de force qu'il affecte, pour éblouïr les yeux de ceux qui le conſiderent, & pour avoir la miſerable ſatisfaction de faire dire qu'il a bien joüé ſon role ſur le theatre de la vie humaine, qui eſt tout ce qui reſte à ce maître du monde, qui s'eſt tant donné

de

de peine pour se tirer du pair d'avec les autres hommes. Il n'est point dans le monde de constance soûtenüe. Cette fermeté des Heros est une vertu de machine qui se démonte par le déreglement du moindre de ses ressors. Celuy qui défioit si fierément les Dieux & la fortune au milieu des dangers à la tête des armées, tremble par la crainte de mourir dans son lit. Il bravoit une mort accompagnée d'éclat & de tumulte: mais il ne peut soûtenir la vûe d'un trépas paisible & tranquille. Le Philosophe qui se rejouïssoit de souffrir mille disgraces illustres, mille desastres fameux, consolé par l'aprobation de ceux qui admiroient sa constance, conçoit une espece de desespoir, lors qu'il est reduit à être malheureux en secret. Mais si l'homme du monde ne peut s'empécher d'être foible, on peut dire que l'homme immortel auroit bien de la peine à s'empécher d'être constant. Les régards des autres hommes & la societé qu'il a avec eux, qui font la force prétendüe des Heros du siecle, font toute la foiblesse de celui-cy. Il se sent affligé

par les larmes de ceux qui l'environnent. La part que les autres prenent à sa prétendüe misere l'abbat & le rappelle du ciel en terre, s'il est permis de s'exprimer ainsi : mais enfin seul & rendu à luy-même il se trouve au dessus & des accidens qui luy arrivent, & des sentimens que les autres ont de luy. Il peut dire ce qu'un sentiment confus de la grandeur de l'homme à fait dire à un Poëte Payen.

Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.

Et il peut s'écrier avec un homme à qui la Religion en avoit appris infiniment davantage. *Qui est-ce qui me separera de la dilection de Christ ? sera ce oppression, ou angoisse ? Où est ô mort, tà victoire ? où est ô sepulchre, ton aigüillon ?*

L'homme a creu se mettre au dessus des disgraces, & de l'aversité, en s'élevant au dessus des autres hommes. Il s'est trompé. Il faut qu'il retourne sur ses pas, pour trouver ce qu'il a cherché inutilement jusques icy. Ce n'est point l'orgueil avec ses distinctions forcées & ses

ſes contraintes éternelles, qui peut
rendre ferme & conſtant : mais c
l'humilité en le reduiſant à cette ég
té naturelle de perfection & d'excell
ce, que nous avons avec les autres ho
mes, qui auſſi bien que nous vienn
de Dieu & rétournent à Dieu.

Que ſi c'eſt dans le ſentiment de n
tre immortalité qu'il faut prendre
qui nous conſole & qui nous éle
c'eſt là encore que nous trouvons to
ce qui peut nous ſatisfaire veritab
ment.

Nôtre cœur eſt une eſpece de feu
conſume tout, qui monte toûjours
haut & qui ne dit jamais : C'eſt aſſ
Donnés luy tout ce qu'il peut raiſo
nablement deſirer. Il ne fera que f
mer de nouveaux deſirs. Eſt-il le m
tre de l'univers, où il deſire d'aut
mondes à conquerir, comme Alexand
ou il ſe dégoute de ſa propre grande
comme ces Empereurs Romains, c
devenus comme les chefs & les maît
du genre humain, ſe dégoutent de le
puiſſance, trouvant une extreme diſp
portion entre le bien qu'ils ont obte

&

& l'ardeur avec laquelle ils l'ont desiré. Maîtres du sort des autres hommes, ils ne sont point contens de leur destinée. La satisfaction qu'ils cherchent, les fuit. Tybere avoit bien affaire de se faire Empereur pour s'aller enfermer dans son Isle de Caprées, & s'y abandonner à ces voluptés infames, dont le ragoût consiste dans la singularité, & dans l'excés du crime. Il ne faloit pas être Empereur, il ne faloit qu'être homme pour cela, il ne faloit pas même être un homme, il faloit descendre plus bas, que les bestes par une débauche monstrueuse: mais c'est que ces excés de volupté étoient comme le desespoir de l'ambition. Il faloit descendre si bas, parce qu'on ne pouvoit monter plus haut. Car de demeurer en repos, le cœur de l'homme n'en est point capable. Ces fameux débauchés avoient toûjours creu que la felicité consistoit dans la grandeur. Ils se desabusent, quand ils possedent le dernier degré de celle-ci, & alors ils croyent, ou qu'il faudroit d'autres grandeurs pour être heureux, comme le croyoit Vainqueur des Perses, ou bien fati-

fatigué de la grandeur, ils se tou
côté de la volupté, ils tâchent de re
temps perdu & cherchent à regagner p
gularité ce qu'ils perdent du côté de l
mais ils se dégoutent de la volupté en
tôt que de la grandeur, & alors l'amb
rapelle à la grandeur, comme l'on voit
bere, aprés avoir abandonné l'Empire
vori pour goûter les plaisirs plus tra
ment, est tenté de quitter ses plaisirs po
pire, dont il reprend les soins aprés la
Sejan, étant aussi peu content à Rome
stoit à Caprées, & portant par tout
insatiable & mécontent. Ce tableau n
sente pas seulement le cœur de Tyber
encore celuy de tous les hommes; dont
tion est perpetuelle & comme necessai
dant qu'il s'arrete aux objets du mond
luy a donné une capacité proportion
immortalité, c'est à dire une capacité
Il est donc impossible qu'il se satisfasse d
qui perissent. Ce qui finit ne sauroit le
Mais persuadés le de son immortalité, &
luy des biens éternels comme luy, & v
rés qu'il sera satisfait. Mais aprés avo
de connoître la nature, les devoirs,
fections & les plus grands motifs qui d
noient le cœur de l'homme naturellen
ses forces morales, il est bon de pass
consideration de ses dereglemens, do
aurons premierement à considerer
source, pour en connoître en
suite les ruisseaux.

Fin de la Premiere Partie.

L'ART
DE SE CONNOITRE
SOY-MEME,
OU LA
RECHERCHE DES SOURCES
DE LA
MORALE.

Par JAQUES ABBADIE.

TOME SECOND.

M DCC XV.

L'ART
DE SE CONNOITRE
SOY-MESME,
OU LA
[illegible]
DE LA
MORALE.
[illegible]

TOME SECOND.

MDCCXV.

II. PARTIE.

OU L'ON RECHERCHE LA SOURCE DE NOTRE CORRUPTION, ET OU L'ON TRAITE DE L'AMOUR PROPRE, DE LA FORCE DE SES ATTACHEMENS, DE L'ETENDUE DE SES AFFECTIONS ET DE SES DEREGLEMENS EN GENERAL ET EN PARTICULIER.

CHAP. I.

Où l'on recherche la Source de nôtre corruption ; en traitant de la premiere de nos facultés, qui est l'entendement.

NOus ne croyons point que la distinction ordinaire de l'entendement & de la volonté, de l'esprit & du coeur, ou de la raison & de l'appetit, comme on parle dans les écoles, soit propre à rendre nos idées plus distinctes : mais il faut suivre un usage trop receu. On appelle entendement, esprit, ou raison, nôtre ame entant qu'elle con-

noit, c'est à dire, qu'elle conçoit, juge, raisonne, se souvient, reflechit, & dispose ses connoissances dans un certain ordre. On nomme cœur, ou volonté, ou appetit, l'ame entant qu'elle a des affections d'amour, de haine, de desir, de crainte, de joye, de tristesse, d'esperance, ou de desespoir, ou quelque autre sentiment que ce soit. On pourroit peut-être sans trop s'écarter de la verité, definir l'esprit, *l'ame entant qu'elle connoit*, & le cœur *l'ame entant qu'elle ayme*; car comme les conceptions, les jugemens, & les raisonnemens ne sont que des manieres de connoissance il est certain aussi que le desir & la crainte, l'esperance & generalement toutes nos autres affections ne sont que des manieres d'amour; mais ce n'est pas à cela que nous devons nous arrêter presentement.

Il s'agit ici de savoir, si c'est dans l'esprit ou dans le cœur qu'est la premiere source de nôtre corruption; si c'est dans les connoissances de l'ame, ou dans ses affections qu'est la premiere source de nôtre malice. On répond que ce

n'est point dans l'esprit, puis que si cela étoit, il faudroit ordonner à l'esprit de se conduire par le cœur, au lieu qu'il a été ordonné au cœur de se conduire par l'esprit. Car il ne seroit pas raisonnable, que ce qui seroit moins corrompu se conduisit par ce qui seroit plus dereglé; ni qu'on fit la regle de nôtre conduite de la source de nôtre corruption. D'ailleurs si la chose étoit autrement, un homme ne devroit se conduire par sa raison, qu'aprés quil auroit été asluré que Dieu l'auroit extraordinairement éclairé, & il faudroit attendre l'entousiasme pour avoir le droit d'agir en qualité de creature raisonnable.

Aussi l'Escriture sainte attribue-t-elle toûjours les obscurissemens de l'esprit aux mauvaises affections du cœur. *Si nôtre Evangile est couvert*, dit St. Paul, *il est couvert à ceux qui perissent, auxquels le Dieu de ce siécle a aveuglé les entendemens.* Il est aisé de comprendre que par le Dieu de ce siécle, il entend le Demon de la concupiscence. C'est dans une veüe à peu prés semblable, que Jesus Christ disoit aux Juifs: *Comment*

pouvés vous croire, puis que vous cherchés la gloire les uns des autres?

Il est certain que si la depravation étoit originairement dans nôtre esprit, celui-cy porteroit par tout son obscurcissement naturel. Il seroit aveugle dans l'étude des Sciences, comme il l'est dans celle de la Religion, & il ne reüssiroit pas mieux à connoître les objets indifferens, sur tout quand ils sont difficiles, qu'à connoître ceux qui l'interessent. Quand un œil est couvert d'une taye, ou fermé par une obstruction, il n'est pas plus en état de discerner un objet qu'un autre : mais lors que son obscurcissement naît de l'obstacle d'un nüage, d'un brouillard, ou de quelque voile exterieur, il luy est plus facile d'apercevoir les objets éloignés ; & il verra tout à fait clair quand l'obstacle étranger sera levé, sans recevoir aucun changement en luy même. Disons de même que si l'entendement étoit en soy naturellement obscurci, il s'égareroit dans les connoissances de curiosité, comme dans celles qui l'interessent, car il *porteroit* par tout ses tenebres : mais

parce

qu'il n'eſt couvert que des brouil-
ıi s'élevent du ſiege des affections,
aut pas s'étonner ; ſi lors que la
ı ceſſe, ſon obſcurciſſement finit.
dernier fait eſt d'une experience
ire. Un homme qui aura une
re d'eſprit & une exactitude de
admirable, pour comprendre ce
a de plus caché & de plus em-
lé dans les ſciences, qui ſaura
des choſes douteuſes, affirmer
yes, nier les fauſſes, avoir une
opinion des probables, démon-
lles qui ſont certaines, qui ne
a point le faux pour le vray, ni
gré de verité pour un autre ; n'a
utôt une affaire d'intereſt avec
ı'un, que la droiture de ſon eſprit
lonne ; ſa raiſon fléchit au gré de
irs, & l'évidence ſe confond avec
ilité. D'où viennent ces tenebres ?
bjets ? Non ; car les objets ſont
lus faciles dans cette affaire, qu'ils
toient dans ces hautes ſciences
voit ſi bien penetrées. De quel-
efaut naturel de ſon eſprit ? Enco-
ins. Il a parfaitement bien rai-

sonné sur des matieres de speculation; Faites-le parler d'affaires, pourvû que ce soient les affaires d'un autre, il en raisonnera avec la même justesse.

Mais si aprés avoir fait passer l'esprit de cet homme des objets des sciences aux affaires de la vie, vous le rapellés de celles-ci à la consideration des verités de la Religion, vous trouverés peut-être encore son esprit plus faux, & plus sujet aux illusions; c'est qu'un plus grand interest produit aussi un plus grand égarement. Une passion, comme l'interest, est bien forte pour obscurcir la raison : mais toutes les passions qui combatent la raison, sont encore plus capables de produire ce mauvais effet. Ainsi ce n'est pas, comme l'on se l'imagine communement, le degré des tenebres qui sont orginairement dans l'entendement, qui produit le nombre de passions : mais c'est le nombre & la vehemence des passions mauvaises de nôtre coeur, qui fait le degré de ces tenebres, qui sont dans l'entendement.

Que si l'entendement étoit originairement obscurci, il ne pourroit estre

gueri ; que par une infusion de lumiere toute nouvelle & toute extraordinaire ; ce qui est contre l'experience. Car l'entendement d'un pécheur qui vient à se repentir de ses péchés, n'est pas rempli d'autres idées & d'autres connoissances que de celles qu'il avoit auparavant : je parle dans le cours ordinaire des choses ; un homme aprés sa conversion a les idées de Dieu, du Salut & de l'Eternité. Il est convaincu de sa mortalité & de la fragilité des choses humaines : il regarde la pieté, comme un moyen trés propre pour vivre en repos, pour mourir avec consolation, & pour revivre même aprés sa mort. Mais il étoit parsuadé de toutes ces verités avant sa repentance. (Car je suppose qu'il ne péchoit point en incredulité.) Il n'a donc point aquis de nouvelles connoissances ; mais ses connoissances sont devenües practiques de speculatives qu'elles étoient. C'est aussi ce que Jesus-Christ témoigne quelque part lors qu'il declare à ses ennemis qu'ils seroient moins coupables, s'ils avoient eu moins de connoissance. Il est certain

en effet que le defaut de lumiere excuse l'homme des fautes qu'il commet, quand ce defaut est necessaire, & involontaire. Car pourquoy reprocheroit on à quelqu'un qu'il ne voit point ce qu'il luy est impossible de voir en effet. On ne peut pas excuser de même un homme que l'on suposera n'être aveugle, que parce qu'il veut l'être. Celuy qui se trompe par le cœur & non par un defaut naturel de lumiere voit & ne voit point. Il a assés de connoissance, pour s'aperçevoir qu'il ne suit point toutes celles qu'il a. C'est par là seulement qu'il nous paroit, que l'on peut accorder deux expressions de l'Escriture, qui paroissent fort opposées. Car tantôt elle accuse le pécheur d'ignorance, de folie, de stupidité, d'aveuglement, de marcher dans les tenebres, de ne savoir ce qu'il fait; & tantôt elle le réprend de pécher contre ses lumieres, de resister à la vérité qui l'éclaire, d'estre condamné par ses propres pensées, & repris par sa conscience, &c. Toutes ces expressions sont veritables & ne se combatent qu'en aparence. Le pécheur

voit & ne voit point. Il voit par l'entendement que Dieu luy a donné, capable d'apercevoir la verité & de le conduire. Il ne voit point par son cœur, qui envoye dans la plus haute partie de nôtre ame des nüages continuels, qui obscurcissent l'entendement.

Je say bien qu'on distingue communement dans l'école deux sortes de connoissance ou de lumiere, lors qu'il s'agit de satisfaire à cette difficulté. La premiere qu'ils nomment *speculative*, & la seconde qu'ils appellent *practique*. Ils les definissent ainsi par leurs effets. Car la lumiere speculative est celle qui ne fait que nager, pour ainsi dire, dans l'entendement, c'est à dire, celle qui s'arreste à la simple contemplation, au lieu qu'on entend par la connoissance practique, celle qui ne s'arreste pas dans l'esprit: mais qui descend dans le cœur, qui gagne la volonté, qui se rend maîtresse des affections, & qui nous dispose à pratiquer ce qu'elle nous ordonne: mais il faut demeurer d'accord qu'on ne va pas bien loin dans la découverte des *choses par le secours de cette distinction*.

puis qu'elle ne dit autre chose en e
sinon qu'il y a en nous des connoi
ces efficaces, & d'autres qui demeu
sans effet.

Si l'on y regarde de prés, on tro
ra qu'une connoissance est ordin
ment speculative, ou practique, s
qu'elle interesse ou qu'elle n'inte
point nôtre cœur. Quand nous c
derons la verité dans les sciences,
n'en avons ordinairement qu'une
noissance speculative. Mais lors
nous la considerons dans des objets
nous interessent, tels que sont les a
res de la vie civile, ou les matiere
la Religion, nous la haïssons si ell
facheuse, ou nous l'aymons si ell
agreable, & elle nous determine à
tion ou à la fuite, selon qu'elle p
l'un ou l'autre de ces deux caract
Voyla ce que c'est que la practiqu
Scholastiques; c'est une verité qu
la force. Or la verité tire toûjou
force de nôtre cœur.

En effet il est de la lumiere de
tendement, comme de celle de la
ture. Elle éclaire tout: mais elle

meut rien par elle même. Elle a du brillant : mais elle n'a point de force. Elle peut nous conduire : mais elle ne sauroit nous soûtenir. On regardera les decisions de la raison, lors qu'il n'y a qu'elle qui parle, ou comme des songes, ou comme des verités seches, qui ne sont bonnes qu'à oublier, on les considerera comme les conseils importuns d'un Pedant, qui fatigue par des remontrances hors de saison. Si les hommes se déterminoient par raison, les Philosophes persuaderoient plûtôt que les Orateurs; car les premiers ont une raison exacte & un bon sens severe, qui pese & examine toutes choses, & en fait de justes comparaisons; au lieu que les autres abondent souvent en fiction, en mensonge & en figures, qui ne seroient que de pompeuses & de magnifiques impostures; si la necessité ne justifioit ces excés du langage, & si les hommes ne s'étoient accordés à rabatre de leur signification. Mais parce qu'ils se déterminent par leurs affections, il arrive contre la raison que les Orateurs persuadent ordinairement beaucoup mieux

 que

que les Philoſophes. C'eſt que l'ame ne balance point les raiſons ; mais ſes interêts ; & qu'elle ne peſe point la lumiere : mais ſeulement ſon utilité.

Le bien nous attire. Le mal nous fait fuïr. La raiſon par elle même ne fait ni l'un ni l'autre : mais c'eſt ſeulement, entant qu'elle nous fait apercevoir les objets. Et ici, pour le dire en paſſant : on peut connoître l'erreur de ceux qui font conſiſter le libre arbitre de l'homme dans l'indifference de ſon ame à ſe porter où à ne ſe porter point vers le bien qui luy eſt preſenté. En verité cette indifference n'eſt que dans leur imagination. Elle n'eſt point dans les objets. Le bien n'eſt pas indifferent à être bien, ou le mal indifferent à être mal. Elle n'eſt point dans la raiſon. Car celle-ci n'eſt pas libre à conſentir à ce qui luy paroît faux, où à rejetter le vray ; elle n'eſt pas indifferente à juger que ce qui luy paroit un mal, eſt un bien ; & que ce qui lui paroit un bien, eſt un mal. L'ame n'eſt pas indifferente à aymer ou à haïr ce qu'elle aperçoit comme ſon bien ; car ſi cela étoit, il fau-

it qu'elle fût indifferente à s'ay-
à se haïr, ce qui est contre la na-

CHAP. II.

*continuë à faire voir, que la sour-
e nôtre corruption n'est point dans
endement.*

s que nous disons que la corrup-
on de l'entendement vient de là
é ; nous ne prétendons point
r que toutes nos ignorances &
reurs sans exception ayent leur
dans nos affections. Car pour
mieres, il est certain qu'elles ne
it pas être toutes considerées
e des defauts. Il n'apartient, ni
mmes, ni aux Anges, ni en ge-
à des creatures quelque nobles
s puissent être, de connoître tou-
oses. C'est le caractere de l'Etre
ie & de l'entendement infini, qui
rie l'Univers. En general nous
s conter pour rien toute ignoran-
vient, ou de ce que nôtre natu-
rop bornée, ou de ce que l'objet
est

eſt trop élevé, ou de la brieveté de nôtre vie ; qui ne ſuffit pas à nous faire tout connoître &c. car ce n'eſt pas un crime à nôtre corps de n'être pas immortel ; & ce n'en eſt pas un à nôtre eſprit de n'être pas infini.

Ce n'eſt point l'ignorance des myſteres de la nature, ou des ſecrets de la Providence, qui peut être regardée comme la corruption de l'entendement. Jeſus-Chriſt étoit le modele de la perfection, & cependant il ne ſavoit pas toutes choſes, entant qu'homme, puis qu'il ignoroit le jour du jugement. Ce qui fait que nôtre entendement eſt corrompu, c'eſt l'ignorance de nos devoirs, c'eſt celle de nos péchés, celle des bienfaits que nous avons receu ; ignorance qui ne vient point d'aucun défaut de lumiere, & qu'on ne peut juſtifier en aucune façon. Ce ne ſont point auſſi les erreurs de ſpeculation, qu'on doit regarder comme des vices de l'entendement : Elles le ſont ſi peu, que Dieu les a ſouvent laiſſées dans les ames qu'il éclairoit de ſa revelation d'une maniere *immediate & extraordinaire*. Car nous

ne voyons point que ni Moïse ni les Prophetes ayent d'autres idées du soleil, des étoiles, de la terre &c. que celles que le vulgaire en peut avoir ; & il ne falloit pas aussi que Dieu rendît Philosophes par sa revelation, ceux qu'il destinoit à l'instruction des hommes les plus simples.

Au fonds il importe peu que le vulgaire se trompe, en se representant les astres comme des flambeaux ; mais c'est un grand déreglement que les Sages qui ont de si justes idées de la grandeur des corps celestes, regardent l'Eternité, Dieu, la Religion, comme si ce n'étoient que des points ; ou plûtôt des ombres & des apparences éloignées. Nôtre raison peut être éclairée avec ce premier prejugé : mais elle ne peut être qu'aveugle avec le second.

Au reste rien n'est plus aisé, que de justifier l'esprit & de montrer qu'il n'est point la premiere source de nôtre corruption, en examinant ses differentes manieres de connoître. Car à commencer par les simples conceptions de l'entendement, il n'y a point d'idée

dans

dans nôtre ame, qui soit mauvaise entant que c'est une idée, c'est à dire, entant qu'elle nous répresénte un objet. Des objets du plaisir, de la gloire, du péché même n'ont en soy rien de criminel; puis qu'il est permis de connoître ces objets. On doit dire la même chose des jugemens de l'ame & de ses raisonnemens. Les premieres notions ne sont point criminelles, puis que même elles sont d'une si grande & si facile évidence, que dés que l'esprit raisonne, il les aperçoit. Le raisonnement est une espece de connoissance que nous aquerons; & qui ne nous trompera point, si le coeur ne s'en mêle; car nous avons accoûtumé de dire que le sens commun ne trompe personne, pour marque que l'homme raisonne bien naturellement.

Il faut cependant remarquer en passant, que dans l'ordre de nos connoissances les idées ont plus de force pour déterminer nôtre volonté, que les jugemens ou les raisonnemens de l'esprit, ce qui est vray generalement parlant. La raison en est, parce que nos connoissances, comme nous l'avons déja

remar-

remarqué, n'ont point de force par elles mêmes. Elles l'empruntent toutes des affections du cœur. De là vient que les hommes ne persuadent guere, que quand ils font entrer, pour ainsi dire, le sentiment dans leurs raisons, ou dans leurs connoissances. Or dans les raisons vous ne pouvés faire entrer qu'un bien éloigné ; car puis que vous étes obligé de vous servir de raisonnement pour le faire connoître, il est évident qu'il n'est pas tout à fait prochain ; au lieu que l'idée participant de la qualité de son objet, & étant triste ou agreable selon que l'objet est l'un ou l'autre, elle vous fait sentir par elle même ce que le raisonnement vous fait seulement attendre.

Mais ce n'est point là la source du mal. Le déreglement vient de ce que les idées spirituelles ne font pas à beaucoup prés tant d'impression sur nôtre ame, que les idées corporelles qui nous sont venües par le canal des Sens. Cependant il seroit juste qu'elles en fissent davantage, puis que le sentiment de son ame doit être plus vif que celuy des

objets

objets étangers, & que l'experience des choses spirituelles nous touche de plus prés que les connoissances des sens, qui nous interessent seulement dans ce qui nous environne.

Les idées corporelles ne semblent être destinées que pour le bien du corps qu'elles conduisent, au lieu que les idées spirituelles doivent diriger nôtre ame & la conduire aux sources de son bonheur, de sorte qu'autant que nôtre ame est plus prétieuse que nôtre corps, autant aussi les idées spirituelles sont naturellement plus importantes que les idées corporelles, & comme elles sont plus necessaires, il faudroit aussi qu'elles fissent naturellement une plus forte impression.

Comme les idées sont une espece de sentiment, étant agreables ou facheuses selon le caractere des choses qu'elles répresentent, parce qu'elles participent de la qualité de leurs objets; on peut dire aussi sans se tromper qu'elles apartienent en quelque sorte aux affections ou aux sentimens de nôtre ame, qui *sont ou* des sentimens corporels comme

le

es sensations, ou des sentimens spirituels comme les affections du cœur. Ainsi en disant que la corruption de l'homme commence, parce que les idées corporelles font une trop vive & trop forte impression dans l'ame, nous ne disons rien d'opposé à nôtre principe, que la corruption de la raison vient de celle de nôtre cœur.

CHAP. III.

Où l'on recherche, la maniere dont l'esprit trompe le cœur.

CEtte imposture du cœur qui trompe l'esprit, se fait par des inapplications volontaires, par des distractions affectées, par des ignorances où l'on se plait, par des erreurs qui naissent du grand desir qu'on a de pouvoir se tromper soy-même, & par le penchant qui éloigne nôtre esprit de tout ce qui l'afflige & qui l'attache fortement à tout ce qui lui plait.

La premiere chose donc que nôtre cœur fait, est de nous remplir d'objets inutiles, pour nous distraire de ceux

dont la conſideration nous importeroit : mais dont la veüe eſt affligeante pour nous. Nous trouvons entre autres deux idées dans nôtre ame , que nous craignons par deſſus toutes les autres , qui ſont l'idée de nôtre miſere & celle de nôtre devoir. L'idée de nôtre miſere comprend celle de la fragilité du monde & de nôtre propre mortalité , celle de nos péchés & de la juſtice de Dieu , celle de nos vices & de nos foibleſſes , & de la honte qui les ſuit naturellement. L'idée du devoir enferme mille obligations penibles pour une ame voluptueuſe comme la nôtre, triſtes pour un cœur que rien ne touche que le plaiſir,mortifiantes pour nôtre orgueil , & inſuportables à l'amour propre. Par là les occupations les moins attachantes , les divertiſſemens les plus inſipides , les connoiſſances les plus ſeches & les employs les plus deſagreables deviennent l'objet de nôtre application ou de nôtre recherche , comme s'ils pouvoient faire nôtre bonheur. Rien ne nous plait que ce qui nous fait *vivre dans la* diſſipation. Tout ce qui

fait couler le temps insensiblement ; & qui nous fait être dans l'ignorance de nous-même, a des charmes pour nous. Voyés ce Joüeur qui passe sa vie entiere dans un passage continuel de la joye à la tristesse, de l'esperance à la crainte. Qui luy ôteroit la succession turbulente de ses pensées & de ses diverses agitations, luy ôteroit assurément le plaisir de la vie : mais n'en soyés pas surpris. Cette agitation l'occupe & c'est assés. Il se croit heureux, pourvû qu'il puisse se dispenser de réfléchir sur sa misere. D'ailleurs l'esperance le flate au milieu même de la perte, & son ame est si flexile à suivre toûjours les veües qui luy sont agreables, que quand il gagne, il ne croit pas pouvoir perdre ; & quand il perd, il ne se remplit que de l'esperance de gagner. Ainsi en est il des diverses professions, qui partagent les hommes. Le bien & le mal s'y suivent tour à tour, & y sont enchainés, comme l'experience ne nous le fait que trop bien connoître : mais nôtre ame est constante a n'attacher ses regards qu'à ce qui la flate, & quand

elle recontre le mal au lieu du bien
qu'elle avoit esperé, elle se fait une fe-
licité imaginaire & composée de ses
propres illusions. Donnés à un hom-
me ambitieux ce qu'il demande; Placés
le dans le rang qu'il a souhaité; A peine
reçoit-il d'autre avantage que celuy
de pouvoir concevoir de nouvelles e-
sperances & de se faire à luy même de
nouvelles impostures. Nous aymons la
guerre, non comme une profession ha-
zardeuse, qui nous met souvent en dan-
ger; ou comme une profession incom-
mode, qui nous fait beaucoup souffrir;
mais parce qu'elle occupe nôtre esprit
& nôtre coeur par l'extréme diversité
d'objets qu'elle leur presente; & qu'el-
le répond à cette éternelle agitation de
nôtre ame qui se fuit elle-même & cher-
che matiere aux nouvelles illusions
dont elle veut se repaître.

Il est incroyable combien les illusions
du coeur se font remarquer dans les af-
faires de la vie civile. Nous commen-
çons par nous tromper nous-mêmes,
aprés cela nous trompons les autres si
nous pouvons. Ne vous fiés, ni à ...
bon

ıne foy, ni à ma probité, ni à ma fi-
té cent fois éprouvée. Il eſt vray
: j'ay des maximes d'équité & de
iture dans mon eſprit, que je me ſuis
oûtumé de reſpecter : mais la cor-
tion qui eſt dans mon cœur ſe joüe
es maximes generales. Qu'importe
je reſpecte la loy de la juſtice, ſi
-ci ne ſe trouve que dans ce qui
plaît, ou qui me convient, & s'il dé-
d de mon cœur de me perſuader
ıne choſe eſt juſte ou qu'elle ne l'eſt
? Ne vous y fiés pas, la vertu & la
ice dont par toutes mes actions je
ſuis attiré la reputation ſont au de-
s, elles paroiſſent pour m'attirer
e confiance : mais l'injuſtice eſt dans
ı cœur pour faire agir la raiſon,
ıme il luy plait, & elle ſe tient ca-
: pour vous ſurprendre avec plus de
lité. Ce qu'il y a de plus facheux,
: qu'une illuſion en fait naître plu-
rs autres. Car comme un cœur in-
ſſé à préoccuper l'eſprit en ſa faveur
tre la verité, employe je ne ſay com-
ı de raiſons probables, mais fauſſes,
r appuyer ſes prétentions, l'ame qui

affectionne ſes raiſons, les conſiderant avec plaiſir, ſe les remettant ſouvent, & les regardant du bon côté, vient inſenſiblement à prendre le degré de ſon aplication pour le degré de leur évidence, & alors elle les reçoit comme des maximes certaines, elle en fait des préjugés, qui étant faux, & ſuppoſés conſtamment comme veritables, deviennent pour elle une ſource éternelle d'illuſion & d'égarement. Ajoutés à cela que quand dans une affaire nous nous ſommes préoccupés à nôtre avantage contre quelqu'un ; la haine que nous avons pour ſa prétention ; nous fait condamner toutes ſes raiſons & toutes celles qui ont du raport avec celles qu'il a employées pour défendre ſa cauſe, comme l'on voit que la haine que nous avons conçüe contre un homme qui eſt nôtre ennemi, nous fera haïr une perſonne indifferente, ſi elle a quelques traits de conformité avec luy ; & je laiſſe à penſer quelle influence ces préjugés ont enſuite ſur nos affections & ſur nôtre conduite.

Mais pour revenir à nos diſtractions

& à

& à nos diſſipations volontaires. Rien à mon gré n'eſt plus extraordinaire que le procedé de Democrite, qui aprés avoir jugé les affaires des Abderites pendant long-temps avec une droiture & une capacité, dont tout le monde étoit charmé, reconnoiſſant la baſſeſſe de cette occupation, & voulant vivre pour luy même il abandonne la ſocieté des hommes & ſe retire dans un deſert, pour s'attacher à l'étude de la ſageſſe & à la connoiſſance de ſoy-même,où Hypocrate qui croyoit le venir guerir de la folie dont tout le monde le jugeoit malade, le trouve occupé à ſe moquer des extravagances du genre humain. Il n'y a point de caractere de Heros ſi ſurprenant que celuy d'un homme, qui oſe ſoûtenir la veüe de ſoy-même. Il eſt vray que la retraite de nôtre Philoſophe luy aquiert l'eſtime des Sages, dont il fait plus d'état que de celle du vulgaire : il eſt peut-être ſoûtenu dans ce deſſein par le deſir de faire parler de luy. Peut-être que l'aprobation des Abderites ne paroit pas aſſés conſiderable à ſon ame paſſionnée pour la vaine gloire.

En ce cas là il n'eſt pas ſi ſeul que nous nous l'imaginons ; il ne quitte la ſocieté des Abderites que pour être en meilleure compagnie ; & il ne ſe retire à la campagne & dans le deſert , que pour être plus en veüe au genre humain.

Il n'y a guere rien de moins raiſonnable que ce diſcours de Cyneas à Pyrrus, que l'hiſtoire raporte comme plein de ſageſſe , *repoſés vous ſans aller ſi loin.* Cet homme s'imagine-t-il que le repos ſoit d'un uſage ſi aiſé ; Pyrrus aura plûtôt battu les Romains, aſſujeti l'Italie, la Sicile & Cartage, qu'il n'aura vaincu la repugnance que ſon cœur a naturellement pour le repos , que cet Importun luy conſeille, parce que ce repos ne luy permet point de ſortir hors de luy-même, comme il le ſouhaite.

La pluſpart des Philoſophes ayant trouvé quelque choſe de trop penible dans l'étude de l'homme, ſe ſont jettés dans les contemplations ſteriles de la nature. Ils y ont trouvé des charmes d'un côté , parce qu'elles les diſtinguoient des autres hommes. Car pour

le dire en paſſant, c'eſt une erreur de s'imaginer que nôtre ame ayme la verité, entant que verité. Il n'y a point de plus grandes ni de plus certaines verités, que les verités que tout le monde connoit; cependant il n'y en a point de plus indifferentes. D'où vient cela? C'eſt que la verité ne nous paroit point aymable pour elle même: mais ſeulement entant qu'elle peut nous diſtinguer.

Que ſi les Sages eux-mêmes ſe font une éternelle illuſion par l'effort de leurs paſſions, on peut s'imaginer que le commun des hommes n'eſt pas exempt de ces tenebres volontaires de nôtre cœur. Chaque paſſion a une impoſture particuliere. Les paſſions ſe ſont autrefois formé une Religion qui leur eſtoit commode. C'étoit la Religion Payenne. Elles ne pouvoient pas faire tout à fait la même choſe dans le beau jour du Chriſtianiſme. Cependant elles font tout ce qu'elles peuvent pour cela; & ſi elles ne reüſſiſſent pas entierement, peu s'en faut qu'elles n'obtiennent leur but, tant elles déguiſent

prodigieusement la Religion sainte que J. C. a aporté au monde, & qui declare la guerre à toutes les passions. Il est certain que tous les vices ont chacun leur morale. Il y a une morale de l'interêt, une morale de l'orgueil, une morale de la volupté , une morale de la vengeance &c. selon que ces veües peignent leurs maximes dans nôtre entendement. Il ne faut pas s'en étonner, puis que quand la verité paroit pour nous éclairer , le cœur la rejette & la renvoye, en luy disant , à peu prés ce que Felix disoit à Paul. *Pour maintenant va t'en, & quand j'auray la commodité, je te rapelleray :* mais cependant le cœur met bon ordre à ce que cette verité ne se represente plus si facilement, car pour ne pas écouter sa voix, il se remplit du bruit du monde, & pour n'être pas obligé de considerer ce qu'il luy importe souverainement de connoître, il se remplit de mille objets, dont la connoissance luy est inutile.

Quelquefois il est forcé de faire comparaison entre deux objets, dont l'un est l'objet d'un desir legitime & raisonna-

ble,

ble, & l'autre un objet de tentation & de déreglement. Il faut qu'il prenne parti. La raison est appellée a juger & à prononcer. Mais avec qu'elle partialité s'aquite-t-elle de ce devoir? S'il y a dix degrés d'évidence dans l'objet du devoir, l'ame n'en apercevra pas deux; les autres luy sont cachés; parce qu'ils ne se manifestent que dans un examen particulier qu'elle aprehende, & qu'elle ne fait jamais que malgré elle. Au contraire l'objet de la tentation luy paroit dans son jour, elle le tourne de tous les côtés, elle en envisage toutes les faces, parce que cette consideration l'attache agreablement; l'ame est inventive à trouver des raisons favorables à son desir, parce que chacune de ces raisons luy donne un plaisir sensible, elle est au contraire trés lente à apercevoir celles qui y sont contraires, quoy qu'elles sautent aux yeux, parce qu'elle est fâchée de trouver ce qu'elle ne cherche point, & qu'elle conçoit mal, ce qu'elle ne reçoit qu'à regret. Ainsi le cœur rompant les reflexions de l'esprit, quand bon luy semble, détournant sa pensée du

du côté favorable à ſa paſſion, comparant les choſes dans le ſens qui luy plait; oubliant volontairement ce qui s'opoſe à ſes deſirs, n'ayant que des perceptions froides & languiſſantes du devoir; concevant au contraire avec attachement, avec plaiſir, avec ardeur & le plus ſouvent qu'il luy eſt poſſible, tout ce qui favoriſe ſes penchans, il ne faut pas s'étonner s'il ſe joüe des lumieres de l'eſprit; & s'il ſe trouve que nous jugons des choſes, non pas ſelon la verité: mais ſelon nos inclinations.

CHAP. IV.

Où l'on conſidere le commerce d'illuſion, qui eſt entre le cœur & l'eſprit, & comment Dieu ſeul le detruit par ſa grace.

On peut penſer que ſi le cœur corrompt l'eſprit, l'eſprit rempli de faux préjugés corrompt à ſon tour le cœur, en luy rendant ſes tenebres, & le nourriſſant des erreurs qu'il en a receu.

Dans cet état, il eſt facile de concevoir que la corruption de l'homme ne ſauroit être guerie par des remedes naturels.

turels. Car dans ce cercle éternel d'illussions & d'égaremens ; qui fait que l'esprit trompe le cœur, & que le cœur trompe l'esprit, d'où pourroit venir la lumiere & la droiture ? Si vous voulés éclairer la raison de l'homme, les affections rejettent cette évidence, que vous leur presentés ; si vous entreprenés de corriger le dereglement de ces affections : vous trouvés que vous ne le pouvés qu'en faisant voir à l'ame dans quels égaremens & dans quels précipices elle est engagée ; ce qui ne se peut à moins qu'elle ne soit éclairée. Ainsi le cœur ne peut être corrigé que par la raison, la raison ne peut être éclairée par le commerce qu'elle a avec le cœur, qui est ce qui remediera à ce desordre ? Inventés, faites agir vôtre esprit & vôtre imagination ? vous ne trouverés point d'autre cause capable de produire cet effet, que Dieu même agissant par sa grace.

Or en cela il est raisonnable de penser que Dieu, qui connoit si parfaitement la source du mal, commence nôtre guerison par corriger le defaut qui fait *naître tous les autres*. Nous avons déja

dit que la premiere racine de ce desordre consiste en ce que l'imagination agit plus vivement en nous que la raison, c'est à dire, que les idées corporelles font une impression vive & forte dans nôtre ame, pendant que les idées spirituelles n'en font qu'une tiede & languissante. Il est aisé de concevoir qu'afin que Dieu rétablisse nôtre ame dans l'état de droiture, où elle doit être à cet égard, il faut qu'il fasse par sa grace que les idées spirituelles du devoir, de la vertu, de l'éternité, &c. fassent une plus vive & plus forte impression qu'elles n'avoient accoûtumé de faire, & qu'au contraire les images du monde, du plaisir, de la volupté, & en general des biens sensibles, fassent une impression moins vive & moint forte.

Dieu fait le premier en fixant les idées spirituelles dans l'esprit, en second lieu en les rendant agreables, & pour un troisiéme en les étendant. La grace fixe les bonnes idées dans nôtre esprit, comme la melancolie fixe les idées tristes dans l'ame. Un melancolique a beau chasser de son esprit les idées fâcheuses

qui l'affligent. Elles reviennent. Elles le ſuivent pat tout. Ainſi les idées ſalutaires, dont nous parlons, étant fixées par la grace, nous avons beau les éloigner par l'effort de nôtre corruption, elles revienent, elles ſe répreſentent de nouveau, elles repriment la cupidité & arrêtent ſes débordémens, elles préviennent même quelquefois les reflections de nôtre eſprit; car on voit l'homme de bien faire de bonnes actions, comme par inſtinct & ſans reflexion, parce qu'il ſuit ſans s'en apercevoir les idées que la grace à fixées dans ſon entendement. Dieu étend les idées ſpirituelles en les fixant dans nôtre eſprit par ſa grace; c'eſt à dire, qu'il nous fait conſiderer les objets ſpirituels dans leur juſte grandeur & ſous leur forme naturelle. Sur quoy il faut remarquer que les idées de la pieté ayant une eſpece d'opoſition avec les idées du monde, on ne peut étendre les unes ſans reſſerer les autres. L'idée du temps cache celle de l'éternité; celle de l'éternité reſſerre extremement l'idée du temps.

Comme c'eſt le plaiſir que l'amour

propre nous fait prendre à conſiderer les idées du monde, qui les étend & qui les fixe dans nôtre imagination, l'ame groſſiſſant & éterniſant, autant qu'il luy eſt poſſible, ce qui luy eſt agreable, ainſi on peut ſupoſer que la grace cauſe la bonne impreſſion que les idées ſpirituelles font ſur nous, c'eſt à dire, qu'elle les fixe & les étend, en les accompagnant de certains ſentimens de conſolation & de joye ineffable, que l'Ecriture appelle tantôt *la joye du St. Eſprit*, & tantôt *la paix de Dieu qui ſurpaſſe tout entendement.*

Comme l'eſprit apliqué par nos paſſions aux idées corporelles peut être appellé en quelque ſorte l'entendement de l'homme qui perit, l'eſprit apliqué par la grace aux idées ſpirituelles peut être nommé avec juſte raiſon l'entendement de l'homme immortel. La difference qui eſt entre l'un & l'autre eſt extréme; l'un ſe trompe preſque toûjours, & l'autre ne ſe trompe preſque jamais : car comme nos erreurs, du moins nos erreurs dangereuſes, ont leur ſource dans la violence de nos paſſions,

& que ces passions ne peuvent être que très moderées dans un homme qui se conduit par les veües de l'éternité, & non par celles des choses temporelles, on peut juger que celui-cy n'est pas sujet aux illusions, qui nous trompent ordinairement.

L'homme immortel se trouvant glorieux dans sa nature, bienheureux dans l'état que la Religion luy propose, & élevé au dessus du temps & du monde par la nature & par la Religion, n'a que faire de fuïr la veüe de soy-même, ni de craindre d'être affligé par la consideration de sa fin.

Le divertissement n'est point à son usage, du moins le divertissement tel que l'homme du monde le souhaite. Car celui-cy ne cherche pas seulement le délassement de son corps & la recreation de son esprit, il n'y auroit rien que de raisonnable dans ce dessein ; mais il cherche tout ce qui peut l'occuper & l'empécher de se voir. Ce qui le montre, c'est qu'aprés le repos & le délassement, il cherche encore le divertissement, & y trouve des charmes d'autant

plus grands, qu'il ne peut être un moment rendu à lny-même ſans un effroyable ennuy, qui vient de ce que le poids du paſſé qui n'eſt plus pour luy qu'un objet de regret, & l'avenir qu'il regarde comme un objet de doute & d'incertitude, ſe joignent enſemble pour accabler ſon cœur de tout leur poids, & le plonger dans les triſtes reflexions d'une miſere inévitable. Mais l'homme immortel regarde comme une matiere d'ennuy tout ce qui peut le faire ſortir hors de luy même, & ſe fâche contre les voiles importuns qui lui cachent ſa grandeur, & contre les objets qui ſuſpendent la joye qu'il trouve à ſe bien connoître.

L'homme immortel ne ſe trompe point par ſentiment, ſes paſſions ſont moderées, puis qu'il ne ſauroit prendre que peu de part à des choſes, qui ont ſi peu de raport avec l'etendüe de ſa durée; & il voit tout avec netteté, parce qu'il conſidere tout avec indifference.

L'orgueil ne le préoccupe point. On ne ſe ſoucie guere d'être eſtimé dans un lieu,

lieu, où l'on ne séjourne qu'un instant. Il ne se laisse point préoccuper par l'interêt. Sa raison n'est point partiale pour son avarice, puis qu'il trouve un interêt infini à se dépréoccuper.

Et certainement on peut dire qu'il n'apartient qu'à luy d'avoir du bon sens & de la prudence. Qu'un homme soit habile à gagner des richesses, à conquerir, ou à gouvernerner des Provinces: s'il ne sait que cela, c'est un insensé. Il a formé l'édifice avec beaucoup de raison: mais il en a posé le fondement sur le sable.

Les hommes du monde sont assés sages dans le choix des moyens qu'ils employent pour reüssir dans leurs desseins: mais ils sont trés insensés dans le choix de la fin qu'ils se proposent. Il n'apartient qu'à l'homme immortel d'être également sage dans le choix de la fin & dans celuy des moyens, & par consequent il n'y a de justesse d'esprit, de droiture, de raison, de bon sens & de prudence qu'en ce dernier.

L'Evangile nous fournit un exemple *illustre* de cette élevation en la personne

[illegible]

[illegible] de la vie, & vous les portiez [illegible] de faire [illegible] Marie un portrait flaté. [illegible] ce peut être que ces [illegible] gens ne connoissoient pas mêm[illegible] bien le sublime des mœurs, pou[illegible] sir à faire de luy un portrait in[illegible] Cependant il faut demeurer d[illegible]

point ce qui peut le diſtraire des devoirs de ſa charge, ou le divertir de penſer à luy même. Il paſſe les jours à enſeigner les troupes, & les nuits à prier Dieu. Ce qui fait l'objet ordinaire de l'envie des hommes, fait celuy de ſon mépris. Il n'ambitionne l'eſtime de perſonne. Il ne s'empreſſe point auprés de ceux qui peuvent luy faire du bien. Il n'a ni indulgence baſſe, ni fauſſe complaiſance pour qui que ce ſoit. On diroit qu'il ne connoit la nature que pour en prendre les emblêmes, dont il ſe ſert pour amener les hommes à Dieu. Ses amis ne ſont pas ceux qui ont quelque proximité temporelle avec luy: mais ceux avec qui il a des relations en Dieu, c'eſt à dire, ceux qui ſont veritablement ſes diſciples, & qui font la volonté de ſon Pere céleſte. Il definit l'homme fol & l'homme ſage, non par une habileté qui ſoit renfermée dans cette vie : mais par une habileté qui tend au bien infini & incorruptible. Ses deſirs, ſes craintes, ſes coleres, ſes penſées, ſes diſcours, ſes ouvrages, ſes occupations, ſes attachemens vont à l'éternité.

ternité,& ne s'arrêtent au temps,q
tant qu'il le faut pour en détache
autres hommes.

Auſſi peut on dire que quand ce
merçe intime qu'il a avec ſon Pere
nel, ne rempliroit point ſon eſpr
lumieres ſur naturelles, ſa ſainteté
le dégage du commerce des creatı
ſuffiroit pour l'empécher d'être
aux illuſions, qui trompent les h
mes ordinairement.

Mais aprés avoir conſideré la pre
re de nos faultés & veu que ce
point dans nôtre eſprit qu'eſt la pre
re ſource de nôtre corruption, il
conſiderer le cœur, qui eſt l'ame en
qu'elle ayme, c'eſt à dire, le ſiege de
affections.

CHAP. V.

*Où l'on continüe à chercher les ſource
nôtre corruption, en conſiderant les
vemens & les penchans de nôtre c*

COmme il y a dans nôtre eſpri
premieres notions qui ſont d
infaillible verité, & qui ſont ce f

niére naturelle , qui non ſeule-
ne nous trompe jamais : mais qui
met en état de revenir de nos er-
, il y a auſſi dans nôtre cœur de
eres affections qui ſont neceſſai-
ıt legitimes , des ſentimens ſans
ls la nature de l'homme ne ſau-
ɪre , & qui non ſeulement n'en-
nt point de corruption en eux-
s : mais qui nous ſervent quand
ıt bien dirigés à nous faire reve-
nos vices. Tel eſt l'amour natu-
l'eſtime, l'amour de nous-mêmes,
ı de nôtre conſervation , le deſir
:re bonheur.

elles mêmes ces paſſions ſont
s, puis qu'elles ſe raportent natu-
ıent au bien de l'homme. Il y en
eux ſortes, les unes que les Sco-
ıes nomment, *proſequutivæ*, parce
:s nous portent vers le bien , les
qu'ils appellent, *averſativæ*, par-
elles nous éloignent du mal.

is comme elles tendent à nôtre
ıge par l'intention de la nature,
ɔien certain qu'elles ſe raportent
'e *perte* par un effet de nôtre cor-
ruption ;

ruption ; & cela arrive lors que
biens font naître dans nôtre co
affections veritables ; lors que n
nous portons qu'avec lenteur
qui merite tout l'attachement
ames, & qu'au contraire nous d
avec toute l'ardeur, dont nous s
capables , des biens qui ne me
qu'un mediocre attachement. C
nous renversons tout. Nous ch
la fin en moyens & les moyens
nous nous précipitons dans nos a
nous nous égarons dans nôtre c
te, & il se trouve que l'ombre
nous en fait perdre la source, & q
courir aprés des aparences no
dons la verité. De là naissent to
vices, à la recherche desquels n
vons nous attacher, puis que ce s
qui font la corruption de nôtre c

Or comme nous cherchons la
de nos dereglemens, il est certa
ne faut pas s'arrêter à quelqu'u
en particulier , à moins qu'il
sur tous les autres. Il est évid
la racine de nôtre malice natu
consiste point dans quelque dis

rticuliere du temperament, puis que
ux qui ont un temperament opposé
celuy-là, ne laissent point d'être cor-
ompus. Ce n'est pas l'interêt qui est le
incipe de nôtre malice, puis qu'or-
nairement il a quelque chose d'in-
mpatible avec l'orgueil. Ce n'est
int l'orgueil, puis qu'il est en quel-
e sorte opposé à l'interêt.

Cependant il est certain qu'il y a
ielque chose en quoy les vices sont
posés & quelque chose en quoy ils
nviennent. Ils sont opposés en quel-
e chose, puis que l'un est en quelque
rte le remede de l'autre. Ils convie-
nt en quelque chose, puis que l'ame
i est tombée dans l'un, a encore du
nchant pour l'autre, qui paroissoit
y être si opposé.

C'est une verité qui nous paroitra plus
ire encore, si nous nous mettons à
ire ici, pour ainsi dire, l'Anatomie du
eur en entrant dans le detail de ses
ssions. Les larcins naissent de l'inju-
ce, l'injustice de l'interêt, & l'interêt
l'amour dereglé que nous avons pour
ous mêmes. L'opiniâtreté n'est que
l'ar-

l'attachement que l'amour propı
fait avoir pour nos propres in
tions. L'orgueil n'eſt que l'e
ment de l'amour propre, qui n
preſente à nôtre imaginatioı
grands & plus parfaits que nous r
mes. La vengeance n'eſt qu'un
ſe défendre ſoy même contre ce
nous haïſſent, ou de ſe ſatisf
puniſſant ceux qui nous ont o
En un mot conſiderés bien tous
ces & toutes les paſſions de l'h
vous trouverés au bout l'amour
C'eſt luy qui leur donne la nai
puis que tous les motifs du vi
pris de ce que nous cherchons
nous flate, & ſe raporte à *ce mo*
tient le premier rang entre les ob
nos connoiſſances & de nos affe
C'eſt luy qui les fait vivre & qui
mourir; car lors que deux paſſion
battent avec violence, la crain
exemple d'un côté & la vengea
l'autre, l'ame ſe retire en elle m
elle ne conſulte que l'amour
pour ſavoir à laquelle des deux e
s'abandonner, & alors ſelon que l'

propre juge, ou ne juge pas que la vengeance est necessaire, il prononce en faveur du ressentiment, ou de la moderation. De sorte que comme c'est l'amour propre qui a donné la naissance à ces deux passions, c'est aussi l'amour propre qui fait vivre l'une au préjudice de l'autre. Or que peut-on dire d'une passion à laquelle toutes nos inclinations dereglées se raportent, où se terminent tous les vices, qui les fait tous naître, qui les fait tous mourir, qui les arrête & les suspend tous, si ce n'est, que ce doit être là sans difficulté ce dereglement general qui est la source des autres, & que nous avons dit être la premiere racine de nôtre malice & de nôtre corruption.

Ce qui fait qu'on se confirme dans cette pensée, c'est que dans le même temps qu'on s'aperçoit que tous les vices flatent l'amour propre, on trouve que toutes les vertus s'accordent à le combatre. L'humilité l'abaisse, la temperance le mortifie, la liberalité le depouille, la moderation le mécontente, la valeur l'expose, la magnanimité, le zele & la pieté le sacrifient. On

On peut dire même que l'amou
pre entre si essentielement dans
finition des vices & des vertus
sans luy on ne sauroit bien conce
les uns ni les autres. En general
ce est une préference de soy-mêm
autres; & la vertu semble être un
ference des autres à soy-même.
qu'elle semble l'être, parce qu'e
il est certain que la vertu n'est q
maniere de s'aymer soy-même,
coup plus noble & plus sensée qu
tes les autres.

Or ici il semble que nous trou
de la contradiction dans nôtre sys
Car d'un côté l'amour propre no
roit être le principe de tous nos c
lemens, & de l'autre il est certai
c'est par l'amour de nous même
nous nous aquittons de nos devoi
corruption tire toutes ses forces
mour propre. Dieu tire d'un aut
té de l'amour de nous mêmes to
motifs, dont il se sert pour nous p
à l'étude de la sanctification. Car à
serviroient ses promesses & ses me
si Dieu n'avoit dessein d'interesse
mour de nous-mêmes.

Cette difficulté s'évanoüit dés qu'on ſuppoſe de l'amour de nous mêmes ce que nous avons déja dit des affections de nôtre cœur en general, c'eſt qu'elles ont quelque choſe d'innocent & de legitime qui apartient à la nature, & auſſi quelque choſe de vicieux & de dereglé qui apartient à nôtre corruption. L'uſage de nôtre langue eſt heureux en ceci, car elle nous fait diſtinguer entre l'amour propre & l'amour de nous mêmes. L'amour de nous mêmes eſt cet amour, entant qu'il eſt legitime & naturel. L'amour propre eſt ce même amour, entant qu'il eſt vicieux & corrompu.

Or comme nous recherchons ici les ſources de nôtre malice, nôtre deſſein nous engage preſentement à examiner en quoy conſiſte le déreglement de l'amour propre. Cette queſtion eſt toute ſinguliere : mais elle n'en eſt pas moins conſiderable pour cela. Et j'oſe dire que peu de queſtions dans la Morale & dans la Religion ſont plus importantes que celle-ci ; comme j'eſpere que cela paroîtra par la diſcuſſion dans laquelle nous allons entrer.

CHAP. VI.

Où l'on examine les defauts de l'amour de nous-mêmes.

L'Amour de nous-mêmes ne peut pécher qu'en excés ou en direction, il faut que son déreglement consiste en ce que nous nous aymons trop, ou en ce que nous nous aymons mal, ou dans l'un & dans l'autre de ces défauts joints ensemble.

L'amour de nous mêmes ne péche point en excés, cela paroit de ce qu'il est permis de s'aymer tant qu'on veut, quand on s'ayme bien. En effet qu'est ce que s'aymer soy-même, c'est desirer son bien, c'est craindre son mal, c'est rechercher son bonheur. Or j'avoüe qu'il arrive souvent qu'on desire trop, qu'on craint trop, & qu'on s'attache à son plaisir, ou à ce qu'on regarde comme son bonheur avec trop d'ardeur: mais prenés garde que l'excés vient du defaut qui est dans l'objet de vos passions, & non pas de la trop grande mesure de l'amour de vous mêmes. Ce qui le montre, c'est que vous pouvés &

vous dveés même desirer sans bornes la Souveraine felicité,craindre sans bornes la souveraine misere & qu'il y auroit même du déreglement à n'avoir que des desirs bornés pour un bien infini.

En effet si l'homme ne devoit s'aymer luy même, que dans une mesure limitée, le vuide de son cœur ne devroit pas être infini,& si le vuide de son cœur ne devoit pas être infini,il s'ensuivroit qu'il n'auroit pas été fait pour la possession de Dieu: mais pour la possession d'objets finis & bornés.

Cependant la Religion & l'experience nous aprennent également le contraire. Rien n'est plus legitime & plus juste que cette insatiable avidité, qui fait qu'aprés la possession des avantages du monde, nous cherchons encore le Souverain bien. De tous ceux qui l'ont cherché dans les objets de cette vie,aucun ne l'a trouvé. Brutus qui avoit fait une profession particuliere de sagesse, avoit creu ne pas se tromper en le cherchant dans la vertu : mais comme il aymoit la vertu pour elle même, au lieu *qu'elle* n'a rien d'aymable & de

loüable que par raport à Dieu ; coupable d'une belle & ſpirituelle idolâtrie, il n'en fut pas moins groſſierement deçeu, & il fut obligé de reconnoître ſon erreur en mourant, lors qu'il s'écria. *O Vertu je reconnois que tu n'es qu'un miſerable fantôme &c.*

Cette inſatiable avidité du cœur de l'homme n'eſt donc pas un mal. Il faloit qu'elle fût, afin que les hommes ſe trouvaſſent par là diſpoſés à chercher Dieu.

Or ce que dans l'idée figurée & metaphorique nous apellons un cœur qui a une capacité infinie, un vuide qui ne peut être rempli par les creatures, ſignifie dans l'idée propre & litterale, une ame qui deſire naturellement un bien infini, & qui le deſire ſans bornes, qui ne peut être contente qu'aprés l'avoir obtenu, ſi donc il eſt neceſſaire que le vuide de nôtre cœur ne ſoit point rempli par les creatures, il eſt neceſſaire que nous deſirions infiniment ; c'eſt à dire, que nous nous aymions ſans meſure nous mêmes. Car s'aymer, c'eſt deſirer *ſon bonheur.*

Et certes comme l'on peut dire ſans ſe tromper qu'on n'ayme point la creature, quand on l'ayme ſans bornes, parce qu'alors on met la creature ſur le trône du Createur, ce qui eſt l'idolâtrie de l'eſprit, qui eſt la plus dangereuſe de toutes, auſſi peut-on dire qu'on n'ayme point Dieu comme ſon Souverain bien, lors qu'on ne conçoit pour luy que des deſirs moderés; car alors on fait deſcendre Dieu jusqu'à l'état des creatures par l'impieté du cœur, qui n'eſt pas moins criminelle que ſon idolâtrie.

Soit qu'on regarde Dieu comme ſon Souverain bien, ſoit qu'on ſe le repreſente comme un être infiniment parfait, toûjours eſt-il certain que l'attachement qu'on a pour luy ne doit pas être limité; & c'eſt afin que l'homme fût capable en quelque ſorte de la poſſeſſion de ce bien infini, que le Createur a mis une eſpece d'infinité dans ſes connoiſſances & dans ſes affections.

Je ſay bien que nôtre nature étant bornée, elle n'eſt pas capable, à parler exactement, de former des deſirs infinis en vehemence: mais ſi ces deſirs ne

 ſont

ſont infinis en ce ſens, ils le ſont en un autre; car il eſt certain que nôtre ame deſire ſelon toute l'étendüe de ſes forces, que ſi le nombre des eſprits neceſſaires à l'organe pouvoit croître à *l'infini*, la vehemence de ſes deſirs croîtroit auſſi à l'infini; & qu'enfin ſi l'infinité n'eſt point dans l'acte, elle eſt dans la diſpoſition du cœur naturellement inſatiable.

J'avoüe que ſi nous nous aymions nous mêmes par raiſon, nous pourrions concevoir que l'amour de nous mêmes ſeroit dans une meſure limitée *dans* nôtre cœur; car nous ne trouvons point une infinité de raiſons dans nôtre eſprit pour nous aymer: mais l'Auteur de la nature dont la ſageſſe a trouvé qu'il ne faloit point renvoyer les *hommes* à avoir ſoin de leur conſervation juſqu'à ce qu'ils fûſſent Philoſophes, a voulu que nous nous aymaſſions par ſentiment; ce qui eſt ſi vray, qu'il n'eſt pas même concevable que nous puiſſions ſentir quelque plaiſir & quelque joye ſans aymer neceſſairement ce ſoy-*même*, qui en eſt le ſujet; deſorte que com-

comme il y a une infinie varieté & une infinité de dégrés differens dans la joye que nous pouvons goûter, il n'y a point de mesure dans le desir du bonheur dans laquelle cette joye entre essentiellement, ni par consequent dans l'amour de nous mêmes, qui est le principe de ce desir.

Je demeure d'accord aussi que si l'homme avoit été fait pour être le rival de la Divinité, il ne devroit point s'aymer sans mesure, parce qu'alors l'amour de soy-même entreroit en concurrence avec l'amour divin : mais l'homme ne s'ayme naturellement avec tant de vehemence que pour pouvoir aymer Dieu. La mesure sans mesure de l'amour de soy-même & ces desirs qui sont comme infinis, sont les seuls liens qui l'attachent à Dieu, puis que comme je l'ay déja dit, des desirs moderés ne peuvent lier le cœur de l'homme qu'avec des creatures, & que ce n'est point Dieu qu'on ayme : mais un fantôme qu'on se forme en la place de Dieu, quand on l'ayme mediocrement.

Auſſi eſt-ce un grand égarement d'oppoſer l'amour de nous mêmes à l'amour divin, quand celuy-là eſt bien reglé. Car qu'eſt-ce que s'aymer ſoy-même comme il faut, c'eſt aymer *Dieu*; & qu'eſt-ce qu'aymer Dieu, c'eſt s'aymer ſoy-même comme il faut. L'amour de Dieu eſt le bon ſens de l'amour de nous même, c'en eſt l'eſprit & la perfection. Quand l'amour de nous mêmes ſe tourne vers d'autres objets, il ne merite pas d'être appellé amour, il eſt plus dangereux que la plus cruelle haine. Mais quand l'amour de nous mêmes ſe tourne vers Dieu, il ſe confond avec l'amour divin.

Et certes il n'eſt rien de ſi facile que de démontrer invinciblement ce que nos recherches nous ont apris à cet égard. Car à prendre pour exemple les bienheureux qui ſans doute ne s'ayment point trop ni trop peu, puis qu'ils ſont dans un état de perfection, je demande s'ils peuvent aymer Dieu ſans bornes, ſans ſentir la joye de ſa poſſeſſion, & je demande enſuite ſi l'on peut *ſentir* de la joye, ſans s'aymer ſoy-mê-

me à proportion du ſentiment qu'on en a.

Qu'on ne s'arréte donc point à ces queſtions vaines & contradictoires. Les Saints ayment-ils Dieu plus qu'eux mêmes? j'aymerois autant qu'on demandat, s'ils s'ayment eux-mêmes plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes. Car ces deux expreſſions ont au fond le même ſens; puis que nous avons fait voir qu'aymer Dieu, c'eſt s'aymer de bon ſens, & que n'aymer point Dieu, c'eſt ſe haïr ſoy-même en quelque façon.

Pour montrer que tout ceci n'eſt qu'un jeu de mots, il faut ſupoſer qu'il y a deux ſortes d'amour qu'on peut avoir pour Dieu, un amour d'interêt & un amour de pure amitié, comme parlent les Theologiens. Je veux que ce dernier n'ayt rien à démêler avec l'amour de nous mêmes, comme on le tient communement, mais je demande duquel de ces deux amours vous parlés, lors que vous me demandés, ſi l'amour que nous avons pour nous mêmes eſt auſſi grand que celuy que nous *devons avoir* pour Dieu. Si vous en-

tendés par ce dernier l'amour de pure amitié, qui a pour objet la perfection connüe & rien que cela, je répons que cet amour ne peut se comparer avec l'amour de nous mêmes, qui est d'une autre nature, puis que comme je l'ay déja dit, nous ne nous aymons point par raison : mais par sentiment, & que le plaisir corporel ou spirituel nous interesse naturellement à nous aymer nous mêmes, avant même que nous soyons capables de reflexion. Que si par l'amour que nous devons avoir pour Dieu, vous entendés l'amour d'interêt qui s'attache à luy comme à nôtre Souverain bien, vous ne vous apercevés pas que vous opposés une chose à elle même, puis que s'aymer soy-même & aymer son Souverain bien se confondent ensemble, que ce ne sont pas là deux amours : mais un seul amour consideré en deux manieres, savoir par raport à son principe & à son objet.

Il paroit donc que le mal n'est pas en ce que nous nous aymons trop, puis que nous pouvons nous aymer tant que nous voudrons, quand nous nous

aymerons par raport au Souverain bien! mais que le déreglement consiste en ce que nous nous aymons mal, c'est à dire par raport à de faux objets.

L'amour de nous mêmes est innocent en soy. Il est corrompu quand il se tourne vers les creatures, & saint quand il se tourne vers les creatures, & saint quand il se tourne vers Dieu. Suivant cette veüe on peut distinguer trois cœurs dans l'homme, le cœur de l'homme, le cœur du pécheur & le cœur du fidelle. Le cœur de l'homme, c'est l'ame entant qu'elle s'ayme naturellement, le cœur du pécheur c'est l'ame entant qu'elle ayme le monde, & le cœur du fidelle c'est l'ame entant qu'elle ayme Dieu. Le cœur naturel entre essentiellement dans les deux autres, & l'amour naturel de nous mêmes, qui est le principe de toutes nos affections, est le mobile que fait agir la grace ou la corruption, & qui reçoit l'amour de Dieu, ou l'amour du monde. Le cœur de l'homme ayme. Le cœur du mondain ayme la vanité. Le cœur du fidelle ayme le bien infini & éternel. Le pre-

premier eſt le cœur de l'homme, le ſecond eſt le cœur de l'homme qui perit, & le troiſiéme le cœur de l'homme immortel.

CHAP. VII.

Où l'on fait voir que l'amour de nous mêmes allume toutes nos autres affections, & est le principe general de nos mouvemens.

J'Ay dit que l'amour de nous-mêmes eſt le principe de toutes nos affections naturelles. Car ſi nous deſirons, ſi nous craignons, ſi nous eſperons, c'eſt toûjours pour l'amour de nous-mêmes.

J'avoüe que l'affection que nous avons pour les autres, fait quelque-fois naître nos deſirs, nos craintes & nos eſperances : mais quel eſt le principe de cette affection, ſi ce n'eſt l'amour de nous-mêmes? Conſiderés bien toutes les ſources de nos amitiés,& vous trouverés qu'elles ſe reduiſent à l'interet, la reconnoiſſance la proximité, la ſympatie & une converance delicate, que la vertu a avec l'amour de nous-mêmes,

qui fait que nous croyons l'aymer pour elle-même, bien que nous l'aymions en effet pour l'amour de nous, & que tout cela se reduit à l'amour de nous-memes.

La proximité tire de là toute la force qu'elle a pour allumer nos affections. Nous aymons nos enfans parce qu'ils sont nos enfans, s'ils étoient les enfans d'un autre, ils nous seroient indifferens. Ce n'est donc pas eux que nous aymons : mais la proximité qui nous lie avec eux. Il est vray que les enfans n'ayment point tant leurs peres que les peres ayment leurs enfans, quoy que ces deux affections paroissent fondées sur la même raison de proximité: mais cette difference vient d'ailleurs. Les enfans se voyent mourir en la personne de leurs peres, & les peres au contraire se voyent revivre en la personne de leurs enfans ; or la nature nous inspire l'amour de la vie & la haine de la mort. D'ailleurs les peres voyent en leurs enfans d'autres eux-mêmes, mais d'autres eux mèmes soumis & dépendans. Ils se felicitent de les

avoir mis au monde. Ils les considerent avec plaisir, parce qu'ils les considerent comme leur ouvrage. Ils sont ravis d'avoir des droits sacrés & inviolables sur eux. C'est là leur Magistrature, *leur* Royauté, leur Empire. Mais le même orgueil qui fait que les peres ayment la superiorité, fait haïr aux enfans la dépendance. Rien ne nous accable tant qu'un bienfait quand il est trop grand, parce qu'il nous assujetit trop. Nous le regardons comme une chaîne delicate, mais forte qui lie nôtre cœur & qui contraint nôtre liberté. C'est le mystere caché dans la maxime connüe. *Le sang ne remonte jamais.* Au reste comme il y a proximité de sang, proximité de profession, proximité de Religion, proximité de païs &c. il est certain aussi que les affections se diversifient à cét égard en une infinité de manieres : mais il faut que la proximité ne soit point combatüe par l'interêt. Car alors celuy-cy l'emporte infailliblement. L'interêt va directement à nous. La proximité n'y va que par reflexion. Cela fait que *l'interêt* agit toûjours avec plus de for-

ce

roximité : mais en cela com-
te autre chose, les circonstan-
ulieres changent beaucoup la
on generale.
t raporter à peu prés à la mê-
e qu'on voit ordinairement,
a point de haine plus violen-
le qui s'allume entre des per-
i se sont fort aymées. C'est
rsonnes trouvoient de l'utilité
sir à s'aymer. Cela interessoit
ropre. Quand donc elles vien-
anger de sentiment, aux mo-
hayne se joignent les motifs
r: ils se soûlevent & par l'idée
u'on leur fait, & par celle des
: l'amitié à laquelle ils renon-
uffrent par la haine qui s'al-
par l'affection qui s'éteint, ce
rme excellemment nôtre sy-
i nous montre qu'il ne s'allu-
d'affection dans nôtre cœur
emment de l'amour de nous-

ne pensée dans laquelle nous
firmons, en considerant que
ment la proximité est une
four-

ſource d'amitié : mais encore que nos affections varient ſelon le degré de la proximité que nous avons avec les perſonnes qui en ſont l'objet. La qualité d'homme que nous portons tous, *fait* cette bienveillance generale que nous appellons Humanité, *homo ſum, humani à me nihil alienum puto.* Il eſt certain que s'il n'y avoit que deux perſonnes dans le monde, elles s'aymeroient avec tendreſſe : mais cette proximité generale ſe confondant avec ce nombre infini de relations differentes que nous avons les uns avec les autres, il arrive auſſi que cette affection naturelle qu'elle avoit fait naître, ſe perd dans la foule des paſſions, que tant d'autres objets produiſent dans nôtre cœur. Nous ne voyons point dans nôtre prochain *la* qualité d'homme par laquelle il nous reſſemble, pendant que nous voyons en luy un rival, un envieux, un homme qui eſt ennemi de nôtre proſperité, comme nous le ſommes de la ſienne, un orgueilleux qui n'eſtime que luy même, un homme qui par ſes bonnes *qualités* attire l'eſtime & l'attention des

autres,& nous jette dans l'oubli,& dans l'obscurité ; ou qui par ses passions est incessamment occupé à nous tendre des pieges , & à entreprendre sur ce qui nous appartient : mais quand la mort l'a depouillé de ces relations odieuses,alors nous trouvons en luy cette proximité generale qui nous le faisoit aymer; nous souvenant qu'il étoit homme seulement lors qu'il a cessé de l'être , & voulant bien le mettre au nombre de nos amis,lors que la mort l'a retrenché de la societé des vivans.

La proximité de la Nation inspire ordinairement aux hommes une bienveillance , qui ne se fait point sentir à ceux qui habitent dans leur païs , parce que cette proximité s'affoiblit par le nombre de ceux qui la portent , mais qui devient sensible , quand deux ou trois personnes originaires d'un même païs se rencontrent dans un climat étranger. Alors l'amour de nous-mêmes qui a besoin d'apuys & de consolations, & qui en trouve en la personne de ceux qu'un pareil interêt & une semblable proximité doit mettre dans la même

dispo-

disposition, ne manque jamais de faire une attention perpetuelle à cette proximité, si un plus fort motif pris de son interêt ne l'en empéche.

La proximité de Profession produit presque toûjours plus d'adversion que d'amitié par la jalousie qu'elle inspire aux hommes les uns pour les autres: mais celle des Conditions est presque toûjours accompagnée de bienveillance. On est surpris que les Grands soient sans compassion pour les hommes du commun, c'est qu'ils les voyent en éloignement, les considerant par les yeux de l'amour propre. Ils ne les prenent nullement pour leurs prochains. Ils sont bien éloignés d'apercevoir cette proximité, ou ce voisinage, eux dont l'esprit & le cœur ne sont occupés que de la distance qui les separe des autres hommes, qui font de cet objet les delices de leur vanité.

Cependant il faut demeurer d'accord, que la proximité du sang l'emporte ordinairement sur toutes les autres. Quoy qu'on dise communément qu'un bon *ami vaut* mieux que plusieurs parens,

ue cela ſoit veritable en ſoy, il eſt
rtant certain que naturellement les
ımes préferent leurs parens à leurs
;, & ſur tout dans les occaſions im-
:antes; ce qui vient de ce qu'ils con-
:ent leurs parens comme des amis
:ffaires qui ne peuvent s'empécher
:e attachés à eux, & leurs amis com-
des parens volontaires, qui ne les
ctionnent qu'autant qu'il leur plait.
quoy que l'amitié libre oblige plus
l'amitié neceſſaire, il eſt certain
lle n'eſt pourtant pas ſi conſiderée
amour de nous mêmes, elle peut
s inſpirer plus de reconnoiſſance:
; elle ne ſauroit autant toucher nô-
nterêt.

a fermeté barbare que Brutus té-
gne en voyant mourir ſes propres
ns qu'il fait executer en ſa preſence,
pas ſi deſintereſſée quelle paroit.
plus excellent des Poëtes latins en
ouvre le motif en ces termes.

Vincet amor patriæ, laudumque immenſa cu-
pido.

s il n'a pas demeſlé toutes les rai-
ſons

d'interet, qui font l'inhumanité aparente de ce Romain. Brutus étoit comme les autres hommes. Il s'aymoit luy-même plus que toutes choses. Ses enfans sont coupables d'un crime qui tendoit à perdre Rome: mais beaucoup plus encore à perdre Brutus. Si l'affection paternelle excuse les fautes, l'amour propre les aggrave quand il est directement blessé. Sans doute que Rome eût l'honneur de ce que Brutus fit pour l'amour de luy-même, que sa patrie accepta le sacrifice qu'il faisoit à son amour propre; & qu'il fût cruel par foiblesse plûtôt que par magnanimité.

L'interêt peut tout sur les ames. On se cherche dans l'objet de tous ses attachemens; & comme il y a diverses sortes d'interêts; on peut distinguer aussi diverses sortes d'affections que l'interêt fait naître entre les hommes. Un interêt de volupé fait naître les amitiés galantes. Un interêt d'ambition fait naitre les amitiés politiques. Un interêt d'orgueil fait naitre les amitiés illustres. Un interêt d'avarice fait naitre *les amitiés* utiles. Generalement par-

lant

nous n'aymons les gens qu'autant
s nous ſont agreables ou utiles.
s'il arrive que tous ces interêts dif-
ıs s'uniſſent pour former les ſenti-
s que nous avons pour une per-
e, rien n'eſt comparable à l'attache-
t que nous avons pour elle.
: vulgaire qui declame ordinaire-
t contre l'amitié intereſſée ne ſait
ı'il dit. Il ſe trompe en ce qu'il ne
ıoit generalement parlant qu'une
: d'amitié intereſſée , qui eſt celle
ıvarice, au lieu qu'il y a autant de
:s d'affections intereſſées qu'il y a
jets de cupidité. D'ailleurs il trou-
rédire qu'on ayme les hommes par
'êt , & qu'on les ayme plus forte-
t par ce principe que par tout au-
ne comprenant pas qu'aymer par
êt , c'eſt s'aymer directement ſoi-
ıe, au lieu que les aymer par d'au-
principes, c'eſt s'aymer par detour
ır reflexion. Il ne s'aperçoit pas
nous trouvons mauvaiſe l'amitié
'eſſée quand elle eſt dans le cœur
ıutres : mais non pas quand elle
ans nôtre cœur. Enfin il s'imagine
que

re nôtre ame, nous ferions bie
aymer d'un amour d'interêt, &
ne ne devroit trouver mauv
nous préferassions les motifs de
terêt à ceux de la proximité &
autre chose.

La reconnoissance elle mêm
mée dans le monde, & si recomi
dans la Morale & dans la Religi
pas plus exempte de ce comm
l'amour de nous-mêmes. Car
difference y a-t-il au fond entre
rêt & la reconnoissance ? c'est
premier a pour objet le bien ave
lieu que la derniere a pour ol
bien passé. La reconnoissance

s ſi loin : nous l'aymons parce qu'il
a aymés.
ue ſi l'on veut que nous nous ex-
ions plus particulierement dans la
paraiſon qu'on peut faire de la re-
oiſſance & de l'interêt à cet égard,
dirons que l'affection que la re-
oiſſance fait naitre, eſt plus noble,
ie celle que l'interêt produit, eſt
forte. La premiere ſe porte vers
ſſé qui eſt perdu ; au lieu que l'in-
a pour objet l'avenir, qu'il veut
re à profit. La reconnoiſſance ay-
nême ſans eſperance : mais l'interêt
e & attend. La reconnoiſſance ay-
: bien pour l'amour de l'intention;
l'interêt ayme l'intention pour
our du bien. Enfin les idées du paſ-
i ſont celles de la reconnoiſſance,
ngent ordinairement parmi les
uſées, abſtraites, & qui ne font
: l'attention la plus forte de nôtre
; au lieu que les idées du preſent
ont celles de l'interêt, ſont des idées
, & qui nous intereſſent trés par-
erement.
eſt certain même qu'il y a par cet-
te

te raiſon quelque eſpece d'oppoſition entre l'un & l'autre, ce qui fait que comme tous les hommes ſont naturellement intereſſés, ils ſont auſſi naturellement ingrats. La meſure de l'interét fait la meſure de l'ingratitude, parce que plus l'ame s'aplique aux idées du preſent, plus elle perd de l'attachement & de l'application qu'elle devroit avoir pour le paſſé. Et à cet égard il *faut dire* de la reconnoiſſance ce que nous diſons du deſintereſſement, c'eſt qu'elle conſiſte fort ſouvent en exterieur; & que rarement naît elle dans le cœur de l'homme, à moins que l'interét luy même ne la faſſe naître, ou ne nous en faſſe rechercher les apparences, ce qui arrive quelquefois.

CHAP. VIII.

Où l'on continüe à montrer que l'amour de nous-mêmes fait naître tous nos mouvemens.

LE ſentiment vif & réel que nous avons du bien qu'on nous accorde *dans le* moment que nous l'aquerons,

ie manque jamais de produire une for-
e de reconnoissance dans nôtre cœur,
qui s'efface peu à peu avec le souvenir
le la grace que nous avons receüe,
arce que le cœur a quelque repugnan-
e à penser souvent aux choses qui nous
nettent dans la dépendance ; il n'en est
as de même des graces que nous avons
aites aux autres , comme elles nous
onnent quelques droits sur leur zele,
eur amitié & leur reconnoissance, qu'el-
es nous soumettent les autres en un
mot ; nous y pensons avec plaisir. Ce
ui fait que nous avons beaucoup plus
e penchant à aymer ceux qui nous
ont redevables , que ceux auxquels
ous le sommes nous-mêmes. Ceux
ui croyent trouver le moyen de s'in-
nuer dans la faveur des Grans en les
bligeant , se trompent assés souvent
ans la pensée qu'ils ont là dessus. Car
l est certain que le moyen d'en être ay-
mé n'est pas de faire ensorte qu'ils vous
yent de l'obligation ; mais de faire en-
orte que vous leur en ayés vous mê-
mes. Leur orgueil qui croît par les
omplaisances que les autres hommes

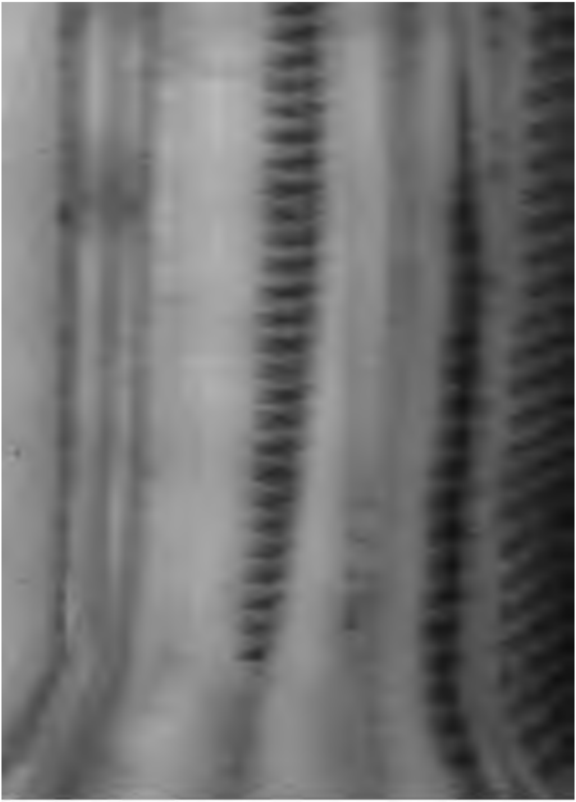
ont pour leur grandeur, s'applaudit de vous avoir fait du bien. Il pense avec plaisir aux obligations que vous luy avés, & dispose par là le cœur à vous aymer : mais il est dangereux de rendre de trop grands services, quand on n'a pas d'autre dessein que de s'insinuer dans les bonnes graces de ceux qu'on oblige. Je tremble pour ce grand service, disoit un Courtisan à un homme illustre, à qui on disoit qu'on n'oublieroit jamais les obligations qu'on luy avoit. Il avoit raison. Il est souvent arrivé que les grandes obligations ont tenu lieu de grandes offenses, & du moins cela arrive toûjours, ou lors qu'on ne peut, ou lors qu'on ne veut point les reconnoitre.

Te le diray-je Araspe ? Il m'a trop bien servi
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi.

Mais quoy que le cœur ayt ses ra[illegible] sons pour oublier les bienfaits qu'il reçeu, il en a souvent d'autres pour [illegible] roitre s'en souvenir. La reconnoissa[illegible] est une vertu fort estimée. Les a[illegible] rences en sont belles & attirent la c[illegible]

sideras

ɔn ; & un cœur accoûtumé à
r des aparences de vertu, à faire
merce de vaine gloire aux dé-
: la ſincerité , en recherchant,
qui eſt eſtimable en ſoy : mais
es hommes eſtiment ordinaire-
'a garde de manquer à affecter
noiſſance , quand il peut ſur-
l'eſtime des hommes par ce
D'ailleurs la reconnoiſſance
irablement aux veües de l'in-
arce qu'elle attire de nouveaux
. Il y a du plaiſir, dit-on, à
et homme. Il ſent le bien qu'on
Outre cela par la reconnoiſ-
ous nous mettons en quelque
deſſus du bienfait que nous
ceu , quand elle eſt prompte,
qu'elle ayme à ſe faire con-
utement ; & c'eſt la politique
licate d'un amour propre éclai-
er le ſoupçon de l'ingratitude,
e ce vice marque de la baſſeſ-
qu'il eſt comme un hommage
e nous faiſons au bienfaiteur?
ude qui a de la peine à penſer
nfeſſant malgré elle, que nous



Il est des nœuds secrets, il est des simpa
Dont par le doux accord les ames assort

Mais si aprés avoir parlé des
ties corporelles, nous entrions
détail des simpaties spirituelles
connoîtrions qu'aymer les gens
patie, n'est proprement que c
ressemblance qu'ils ont avec nou
avoir le plaisir de nous aymer
personne. C'est un charme pou
cœur de pouvoir dire du bien d
sans blesser la modestie ; c'est u
tage que nous obtenons, quan
paroissons tant estimer ces pers
que nous aymons, principaleme
ce qu'elles nous ressemblent. No
mons pas seulement ceux à qu
ture donne des conformités ave
mais encore ceux qui nous resse
par art, & qui tâchent de nous
Favonius imite Caton sans qu
s'en fâche, tout sage & tout
qu'il est, & peut être que l'hon
monde le plus celebre pour la
& l'incomplaisance, est assés foib
ne pas haïr cette maniere détou

flater son amour propre & de le caresser. Ce n'est pas qu'il ne puisse arriver qu'on haïra ceux de qui l'on est mal imité. Personne ne veut être ridicule. On aymeroit mieux être haïssable. Ainsi on ne veut jamais de bien aux copies, dont le ridicule réjalit sur l'original.

Que si l'on demande ici pourquoy un brave n'ayme pas toûjours un brave, & d'où vient qu'un Savant ne rend pas toûjours justice à un autre Savant, la réponse est facile, c'est qu'une raison de conformité ne tient point contre une raison de jalousie & d'interêt & que les rivaux se haïssent à mesure qu'ils se trouvent de bonnes qualités. Le cœur, comme nous l'avons déja dit cy dessus, pese l'utilité & non pas la lumiere; & ce n'est point la raison mais l'amour de nous-mêmes, qui nous determine dans nos affections. Il ne faut point excepter de cette regle l'amour que nous avons pour un homme de vertu, duquel on peut dire neanmoins que ceux qui ne luy ressemblent point ne laissent pourtant pas de l'aymer, car le vice rend à cet égard des hommages for-

cés à la vertu. Ils l'estiment. Ils la r
spectent.

Qui pectore magno
Spem, metumque domas, vitio sublimior omni
Exemptus fatis, indignantemque refellis
Fortunam, dubio quem non in turbine rerum
Deprehendet suprema dies, sed abire paratum
Ac plenum vita &c.
Tu cujus placido posuere in pectore sedem
Blandus honos, hilarisque tamen cum pondere vi
Cui nec pigra quies, nec iniqua potentia, nec spes
Improba; sed medius per honesta & dulcia limes
Incorrupte fidem, nullosque experte tumultus,
Et secrete palàm qui digeris ordine vitam,
Idem auri facilis contemptor & optimus
Condere divitias, opibusque immittere lucem.
Hac longum florens animi, morumque juventa
Iliacos æquare senes & vincere præsta.

Statius lib. 3. Sylvar.

Que les hommes s'examinent sur
portrait; je suis assuré qu'ils ne sauroie
s'empêcher d'en aymer & estimer l'o
ginal, & sur quels principes d'amo
propre peut être fondée cette affecti
que les hommes ont naturellem
pour ceux-là même à qui ils ne se
cient point de ressembler?

Je répons premierement qu'il y a f
peu de personnes qui ayent renonc

la vertu pour jamais ; & qui ne s'imaginent que s'ils ne ſont pas vertueux en un temps, ils ne puiſſent le devenir en un autre. J'ajoûte que la vertu eſt eſſentiellement aymable à l'amour de nous mêmes, comme le vice luy eſt eſſentiellement haïſſable. La raiſon en eſt, que le vice eſt un ſacrifice que nous nous faiſons des autres à nous mêmes, & la vertu un ſacrifice que nous faiſons de quelque plaiſir, ou de quelque avantage qui nous flattoit, au bien des autres.

D'ailleurs il eſt bon de remarquer que les objets qui agiſſent ſur nôtre ame ont deux ſortes de convenances avec l'amour de nous mêmes, des convenances particulieres qui l'intereſſent & le remüent vivement, telle eſt la convenance de l'interêt, ou d'une amitié reciproque ; car comme cette raiſon d'aymer nous regarde & ne regarde que nous, que c'eſt moy qui trouve de l'avantage à aymer cet homme, que c'eſt moy qu'il ayme & non pas autre, il ne faut pas s'étonner ſi cette convenance particuliere m'oblige à avoir pour luy un

un attachement particulier : mais il y a outre cela des convenances generales qu'un objet peut avoir avec nôtre cœur, ce qui arrive, ou lors que l'on nous fait du bien, parce qu'on en fait à la societé dont nous faisons partie, ou lors que nous nous sentons obligés par le penchant general qu'un homme témoigne à faire du bien, parce qu'il n'est pas impossible que nous en soyons l'objet, ou lors que nous étant accoûtumés à aymer une certaine beneficence, qui est celle qui nous fait du bien à nous en particulier, nous venons à ay-aymer aussi la beneficence en general & tous ceux à qui nous en apliquons l'idée.

Il faut seulement remarquer que comme les convenances particulieres produisent des affections vives & fortes, les convenances generales comme n'interessant nôtre ame que de loin, ne produisent que des amitiés tiedes & languissantes, qui tienent beaucoup plus de la pureté de l'estime que de l'ardeur de l'affection. Toutes les vertus favorisent l'amour de nous mêmes, du

moins

noins de cette maniére generale. Les
ortraits les plus beaux que vous puiss-
és faire de la vertu ; sont pris des se-
retes convenances qu'elle a avec nous.
'oyés par l'exemple de ces belles ex-
ressions dans la peinture de la vertu
ue nous avons cy dessus marquée.

Cui nec pigra quies, nec iniqua potentia,
nec spes improba...

Ces traits de la vertu sont aymables,
arce qu'ils flatent l'amour de nous mê-
ies. En voici qui font naître plûtôt
ôtre estime que nôtre amour ; parce
u'ils sont plus desinteressés.

Qui pectore magno
iem metumque domas, vitio sublimior omni.

La vertu quand elle n'a pas cette con-
enance delicate avec l'amour de nous
iêmes est estimable : mais nous la ren-
ons plus aymable, quand nous la re-
resentons comme interessant nôtre
œur.

Comment n'aymerions nous pas la
emence. Elle est toute preste à nous
ardonner nos crimes. La liberalité se

depouille pour nous faire du bien. L'humilité ne nous dispute rien, elle cede à nos prétentions. La temperance respecte nôtre honneur & n'en veut point à nos plaisirs. La Justice défend nos droits & nous rend ce qui nous apartient. La vaillance nous défend. La prudence nous conduit. La moderation nous épargne. La charité nous fait du bien &c.

Mais si ces vertus font du bien, ce n'est pas à moy qu'elles le font, je le veux : mais si vous vous trouviés en d'autres circonstances, elles vous en feroient : mais elles supofent une disposition à vous en faire, si cela se rencontroit. N'avés vous jamais éprouvé qu'encore que vous n'attendiés ni secours ni protection d'une personne riche, vous ne pouvés vous défendre d'avoir pour elle une secrete consideration, qui naît, non de vôtre esprit qui méprise souvent les qualités de cet homme : mais de l'amour de vous même qui vous fait respecter en luy jusques au simple pouvoir de vous faire du bien. Que si l'amour de vous mêmes

ous fait conſiderer un homme ; dont
ous étes aſſuré que vous ne receverés
mais du bien , ſeulement parce que
ous conſiderés en luy le pouvoir qu'il
de vous en faire , faut il s'étonner
ue ce même principe vous faſſe ay-
er un homme,qui par ſa vertu eſt diſ-
oſé à vous faire du bien , encore que
ous ſachiés bien qu'il n'en a point le
ouvoir.

Diſons donc que le cœur à ſes ab-
actions auſſi bien que l'eſprit,& com-
e celuy-cy ſait definir le bien en ge-
ral,quoy qu'il peigne plus vivement
ns nôtre imagination le bien parti-
ilier , le cœur ayme auſſi ces conve-
ınces generales que les objets ont
ec luy , quoy qu'il ſoit infiniment
us touché des convenances particu-
res ; & qu'il ne peut s'empécher de
voir gré à un homme d'être vertueux;
cauſe de ces raports delicats que la
rtu a avec l'amour de nous mêmes,
e qui ne vous permet pas d'en douter,
eſt que vous éprouvés que vous ay-
és davantage les vertus , à meſure
ue vous y trouvés plus de raport &

Religion. Le premier degré de nôtre sanctification c'est de se détacher du monde. Le second c'est d'aymer Dieu d'un amour d'interêt en luy donnant tout son attachement, parce qu'on le considere comme le Souverain bien. Le troisiéme c'est d'avoir pour ses bienfaits la reconnoissance qui leur est deüe; & le dernier enfin c'est d'aymer ses perfections. Il est certain que le premier de ces sentimens dispose au second, le second au troisiéme, le troisiéme au quatriéme. On ne peut guere considerer come il faut, l'effroyable malheur que c'est d'abandonner Dieu, sans desirer sa communion par des motifs pris de son interest. On ne peut aymer Dieu comme le principe de joye & de sa felicité, sans sentir de la reconnoissance pour les biens qu'on a receus de luy. Il est naturel & comme necessaire que celuy qui ayme Dieu comme son Souverain bien & comme son grand & éternel bienfaiteur, s'applique avec plaisir à considerer ses perfections adorables, que cette meditation luy donne de la joye, & que par là il vienne à aymer

Dieu

Dieu dans la veüe de ses vertus. Or comme tout ce qui dispose à ce dernier mouvement qui est le plus noble de tous, est pris de l'amour de nous mêmes, il s'ensuit que la pure amitié dont Dieu même est l'objet, ne naît point tout à fait independemment de ce dernier.

D'ailleurs l'experience nous aprend qu'entre les vertus de Dieu, nous aymons particulierement celles qui ont le plus de convenance avec nous. Nous aymons plus sa clemence que sa justice, sa bonté que sa jalousie, sa beneficence que son immensité &c. D'où vient cela? si ce n'est de ce que même cette pure amitié, qui semble n'avoir pour objet que les perfections de Dieu, tire sa force principale des raports que ces perfections ont avec nous.

S'il y avoit une pure amitié dans nôtre cœur à l'égard de Dieu, laquelle fût entierement exempte du commerce de l'amour de nous mêmes, cette pure amitié naîtroit necessairement de la perfection connüe, & ne s'éleveroit point de nos autres affections. Comme

me ce ne feroit point l'amour de nous mêmes qui la pouroit faire mourir. Cependant les Demons connoissent les perfections de Dieu sans les aymer. Les hommes connoissent les vertus de Dieu avant leur conversion, & personne n'oseroit dire que dans cet état ils ayent pour luy cette affection, que l'on nomme de pure amitié : il s'ensuit donc qu'il faut autre chose que la perfection connûe pour faire naitre cet amour : que s'il faut autre chose que de la lumiere, il faut donc quelque affection de nôtre cœur, puis que dans nôtre ame il n'y a que des affections & des connoissances. On dira peut être qu'il faut afin qu'une ame soit capable de concevoir cet amour de pure amitié, non que l'amour propre la fasse naitre : mais que l'amour propre ne s'y oppose point : mais si la pure amitié nait de la perfection connûe, & s'il ne faut absolument que cela pour la faire naitre, l'opposition de l'amour de nous mêmes est inutile, comme l'amour de nous mêmes ne peut empécher que Dieu n'ayt des perfections, & que ces perfections ne

soient

oient connües de nôtre ame, il ne peut
ien aussi pour empécher la naissance de
ette pure affection.

Pendant que nous regardons Dieu
omme nôtre juge, & comme un juge
errible qui nous attend la foudre à la
nain, nous pouvons admirer ses per-
ections infinies : mais nous ne saurions
oncevoir de l'affection pour elles. Il
st bien certain que si nous pouvions
efuser à Dieu cette admiration, nous
ous garderions bien de la luy rendre;
ar dans cet état où nous le regardons
omme nôtre ennemi, nous ne luy ren-
ons que ce que nous ne pouvons luy
efuser. Et d'où vient cette necessité
admirer Dieu, c'est que cette admira-
on naît uniquement de la perfection
nnüe. Si donc vous concevés que la
re amitié a precisement la même
rce que l'admiration ; c'est à dire
c'est la perfection connüe & rien
cela qui la fait naître, il s'ensuit que
me l'admiration, la pure amitié
a dans nôtre ame, sans que l'amour
ous mêmes le puisse empécher.
ne servira de rien de répondre va-
guement

guement que c'eſt la corruption de nôtre cœur qui fait que nous ne ſommes pas capables d'aymer Dieu, purement pour l'amour de luy même, quand nous ſuppoſons qu'il ne nous ayme pas. C'eſt ſe jetter dans les generalités pour éviter les idées diſtinctes des choſes. Car comme la corruption n'empéche pas l'admiration de nôtre ame, étant certain que les Demons qui ſont encore plus mechans que nous, admirent Dieu encore qu'ils ſe connoiſſent l'objet de ſa hayne ; cette corruption ne doit pas auſſi empécher la pure amitié, ſi comme l'admiration, la pure amitié naît de la perfection connüe.

Rien ne confirme davantage cette verité que de voir de quel uſage eſt la foy dans la Religion pendant que les hommes vivent dans une ignorance, qui leur fait imaginer que Dieu les regarde indifferemment, & qu'il ne ſe foucie point d'eux, ils ſemblent auſſi n'avoir que des ſentimens indifferens pour la Divinité, tels étoient les Philoſophes du Paganiſme. Pendant que les hommes ſe croyent être l'objet de la hayne de Dieu, ils

t horriblement la Divinité.
ains qui avoient déja allumé
leurs ſacrifices pour rendre
urs Dieux ſur la fauſſe nou-
convaleſcence de Germani-
rent avec fureur dans leurs
lors qu'ils apprenent la nou-
veritable de ſa mort. Ils trai-
Simulacres dans les boües,
nt dans le Tybre, & ſignalent
par leur impieté. Tous les
emblent être en diſpoſition,
s Romains ſont exterieure-
a violence que ceux-ci exer-
s Simulacres eſt une expreſ-
que l'homme voudroit exer-
Dieu, lors qu'il le croit ſon

l'Evangile vient retentir dans
pour la conſolation du mon-
les témoignages de l'amour
a pour le genre humain écla-
out, auſſi on voit briller en
l'amour ardente que les
ont pour Dieu; la foy qui
les cœurs de cette immenſe
Dieu eſt pour cette raiſon
regar-

regardée comme la clef de nôtre cœur, & le premier degré de nôtre sanctification, c'est à elle que l'Ecriture attribüe nôtre salut. C'est q'il ne faut qu'être bien persuadé par la foy de l'amour que Dieu a pour nous, pour se sentir disposé a aymer Dieu.

Au reste on peut dire que comme nos affections relevent essentiellement de l'amour de nous mêmes, nos haines en dépendent toutes aussi. Nous haïssons les autres par interêt, lors qu'ils sont nos concurrens dans la recherche des biens du monde. Nous haïssons l'intemperant qui nous dispute nos plaisirs; l'ambitieux qui veut nous prendre le pas dans le chemin de l'avancement; l'orgueilleux qui nous méprise & nous foule sous les pieds; l'avare qui reserre des richesses qui pourroient venir jusques à nous, l'injuste qui nous opprime. Nous ne haïssons pas seulement ceux qui nous font ainsi tort actuellement: mais encore ceux qui ont du penchant à nous en faire, quoy que le defaut d'occasions ou d'autres causes les empéchent de l'exercer; nous haïssons

usques au pouvoir qu'on a de
'aire ; ce qui fait que la puis-
'autorité attirent presque toû-
sentimens d'aversion, & com-
a bien peu de personnes qui
ent sur leur chemin , ou des
leur font du mal en effet, ou
qui ont le dessein de leur en
d'autres qui leur en feroient
nt à portée pour cela, ou que
leur être utile, il faut demeu-
rd qu'il entre perpetuellement
s secrets de hayne dans nôtre
que rien n'est plus dangereux
tentations auxquelles nous
exposés à cet égard. Aussi
dire que nous sommes fort
ennemis les uns des autres
en savoir. Nous haïssons quel-
& aymons une même person-
que l'amour de nous mêmes
re par differens côtés. Il arri-
que nous haïssons ceux dont
is croyons les meilleurs amis,
ie fois ceux que nous aurions
s raisons du monde d'aymer.
ous le marque, c'est qu'il y a
toû-

toûjours dans les disgraces qui leur arrivent, quelque chose qui ne nous déplait point. Ce sentiment injuste & dénaturé que nous nous cachons à nous mêmes par orgueil, vient de ces deux principes, de ce que nous ne sommes pas l'objet de cette disgrace, reflexion que l'amour de nous mêmes fait dans un instant; & de ce que nous voyons abaisser par là un homme, qui étant homme ne peut manquer d'être nôtre rival & nôtre concurrent à quelque égard; sentiment qui se change en compassion, lors que la mort ou quelque disgrace sans retour fait sortir pour jamais cet homme du rang de ceux, qui prétendent aux biens qui sont l'objet de nôtre cupidité.

Au reste la haine est une passion turbulente, qui agite l'ame violemment, & dont tous les effets sont si sensibles, qu'il n'y a pas un plus fidele miroir que celuy-là, pour connoître le degré de vehemence qui se trouve dans nos autres affections. Voulés vous connoître combien vous aymés la vaine gloire; car peut-être que vôtre cœur vous

trom-

. cet égard , vous n'avés qu'à
r la violence de la haine que
ıcevés pour un homme qui
fensé dans l'honneur. C'en est
é & la mesure. Vous ne trou-
ais rien de si fidelle que ce mi-
r découvrir le fond de vôtre

naïssons par interêt les person-
oses, les paroles. Si nous trem-
orreur & de crainte en voyant
ıe sous nos pas , c'est l'image
perte qui se montre, qui cau-
ıvement , & la raison est trop
ır corriger une frayeur, qu'une
vive de nôtre destruction nous
:voir. Il y a bien des gens qui
:nt voir répandre le sang hu-
: évanouïr. C'est là moins une
du temperament qu'une foi-
cœur. Tout ce qui leur fait
:uïnes de la nature humaine,
:ur amour propre. Et ce qui
te leur imagination fait entrer
la mort dans leur ame, & l'ad-
e sentiment la où l'on refusoit
voir par la reflexion.

M CHAP.

CHAP. IX.

Où l'on considere les inclinations les plus generales de l'amour de nous mêmes, & premierement le desir du bonheur.

LA premiere inclination de cet amour de nous mêmes, c'est le desir d'être heureux. Je ne say même si ces deux expressions ne signifient pas au fond la même chose sous deux idées. Car qu'est-ce que s'aymer soy même, si ce n'est vouloir être heureux, & qu'est-ce que vouloir être heureux, si ce n'est s'aymer soy même. En verité il faudroit bien aymer à subtilizer & à quintessentier les choses, pour y trouver quelque difference. Comme donc il n'y sauroit avoir du trop dans le desir qu'un homme a d'être heureux, & qu'on a toûjours fait un crime à l'homme de rechercher une fausse felicité & non pas d'aymer avec trop d'ardeur le veritable bonheur, il s'ensuit que nous manquons pour nous aymer mal & non pas pour nous aymer avec excés.

Les hommes quoy qu'on dise, s'accordent dans l'idée, dans le desir & dans le

ntiment de la felicité, lors qu'on con-
lere celle-ci en general.

La diverſité des ſentimens des Philo-
phes ſur la nature du bonheur n'eſt
is au fond ſi grande qu'elle paroit d'a-
ord. Leur opinion ſe reduit à celle
Epicure, qui faiſoit conſiſter eſſentiel-
ment la felicité dans le plaiſir; ce qui
ous paroîtra très raiſonnable, pourveu
ue vous ſepariés un plaiſir pur, no-
e, delicat, durable, aſſuré, de la volup-
des ſens, qui a des caractères tout
pposés à ceux-là, & que vous diſtin-
uiés entre le bonheur & ſes fonde-
ens, ce qu'il a plû aux hommes de
onfondre, pour avoir le plaiſir de ſe
ontredire à la faveur d'un mal enten-
u. Car quand Boëce definit la felicité,
bſence de tous les maux & la poſſeſ-
on de tous les biens, il faut remarquer
u'il definit la felicité entiere & parfai-
, & non un bonheur incomplet & de-
ctueux; & d'ailleurs que c'eſt definir
felicité par ſes fondemens. L'abſence
es maux eſt neceſſaire pour nous em-
pêcher d'être miſerables: mais ce n'eſt
is elle qui nous rend heureux. La

possession des biens est le fondement de nôtre bonheur : mais ce n'est pas le bonheur même; car que feroit ce si les ayant en nôtre puissance,nous n'en avions pas le sentiment ? Ce fol d'Athenes *qui* croyoit que les vaisseaux qui arrivoient au Pyrée luy apartenoient, goûtoit le bonheur des richesses sans les posseder; & peut-être que ceux à qui ces vaisseaux apartenoient veritablement, les possedoient sans en avoir de plaisir, empoisonnés par leur insatiable avidité, ou affligés par les inquietudes qui accompagnent infailliblement la possession des biens temporels : ce n'est donc point à parler generalement la possession; mais le sentiment des biens qu'on possede, qui fait nôtre bonheur.

Ainsi lors qu'Aristote fait consister la felicité dans la connoissance & dans l'amour du Souverain bien, il a aparemment entendu definir le bonheur par ses fondemens. Autrement il se feroit grossierement trompé, puis que si vous separiés le plaisir de cette connoissance & de cet amour,vous verriés qu'il vous faut encore quelque chose pour être heu-

reux, qu'au contraire ſi par la pen-
vous joígnés une douleur vive &
ıble à cette connoiſſance & à cet
ıur,vous concevés que nous ne laiſ-
ns pas d'être miſerables.
es Stoïciens qui ont cru que le
heur conſiſtoit dans la poſſeſſion de
geſſe, n'ont pas été ſi inſenſés que
'imaginer qu'il falût ſeparer de l'i-
du bonheur, la ſatisfaction que cet-
geſſe leur inſpiroit. Leur joye ve-
: de l'yvreſſe de leur ame qui s'a-
diſſoit d'une fermeté qu'elle n'a-
: point.

lix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
que metus omnes & inexorabile Fatum
bjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis Avari.

'ous les hommes en general con-
ınent neceſſairement de ce principe,
: ne ſay pas pourquoy l'Ecole les
combattre à cet égard. L'avare ne
:paît que de l'eſperance de joüir de
:icheſſes, c'eſt à dire de ſentir le plai-
ju'il y a à les poſſeder ; il eſt vray
l n'en uſe point : mais c'eſt que ſon
ſir eſt de les reſerrer, c'eſt pour luy

 le

le ſentiment de leur poſſeſſion. L'ambitieux ne cherche les dignités que par le plaiſir d'être élevé au deſſus des autres : & le vindicatif ne ſe vengeroit point, s'il n'eſperoit de trouver ſa ſatisfaction dans la vengeance.

Il ne faut point oppoſer à cette maxime qui eſt certaine, la Morale & la Religion de Jeſus-Chriſt. Car Jeſus-Chriſt n'eſt point venu pour anéantir la nature : mais pour la perfectioner. Il ne nous fait point renoncer à l'amour du plaiſir : mais il nous propoſe des plaiſirs plus purs, plus nobles, plus ſpirituels, plus aſſurés, plus durables, que ceux que le monde nous promettoit : & lors qu'il definit le bonheur ; *c'eſt ici la vie éternelle de te connoître ſeul vray Dieu, & celuy que tu as envoyé Jeſus-Chriſt*, il definit la felicité par ſes ſources. Car d'ailleurs il ſait bien que la felicité conſiſte eſſentiellement dans une joye & des plaiſirs inéffables. Car c'eſt un feſtin, un vin nouveau, un fleuve de delices, des torrens de paix & de joye &c. expreſſions qui ſous l'embléme des *voluptés* temporelles, nous font comprendre

prendre les voluptés éternelles du Paradis.

L'idée que les hommes ont du bonheur vient assurement du sentiment que les hommes ont du plaisir. Le vicieux cherche les plaisirs de l'intemperance, ceux de la vaine gloire, ceux de la vengeance, ceux de l'ambition. Un homme vertueux au contraire cherche les plaisirs de la vertu, comme les plaisirs de la moderation, ceux de la beneficence, ceux de la temperance, ceux de la conscience & de la pieté.

Un homme qui prétendroit tellement dessecher la vertu qu'il ne luy laissât aucun sentiment de joye & de plaisir, ne feroit assurement que rebûter nôtre cœur; & la vertu auroit nôtre estime sans avoir nôtre attachement.

J'avoüe qu'un même plaisir ne plait point à tous. Les uns sont pour le plaisir grossier. Les autres pour le plaisir delicat. Les uns pour le plaisir vif; les autres pour le plaisir durable : les uns pour le plaisir des sens & les autres pour le plaisir de l'esprit, les uns pour

le plaiſir de ſentiment,& les autres pour le plaiſir de reflexion : mais tous ſans exception ſont pour le plaiſir.

Diſons de même que les hommes conviennent tous dans le deſir general qu'ils ont d'être heureux. Ils peuvent renoncer à toutes leurs affections: mais ils ne renonceront jamais à cette inclination qui eſt la ſource des autres. C'eſt le bonheur qu'ont en veüe les pauvres & les riches, les jeunes & les vieux, les avares & les liberaux, les temperans & les voluptueux ; & ce bonheur c'eſt le plaiſir qui eſt dans leur idée, plaiſir qui diverſifié en une infinité de manieres ; fait auſſi la prodigieuſe varieté de nos paſſions & de nos attachemens.

Le déreglement conſiſte en ce que les hommes veulent ſentir le bonheur avant que de l'aquérir. Ils n'attendent point la raiſon qui les dirigeroit pour être heureux. Ils commencent par vouloir le poſſeder ; cela veut dire qu'ils ne content que le plaiſir qu'ils ſentent actuellement. Diſciples des ſens, ils ne manquent point de gens qui les in-

.iifent dans l'art des voluptés & qui
r difent.

Non eft, mihi crede, Sapientis, dicere vivam.
Sera nimis vita eft craftina, vive hodie.
Martial. lib. 1. Epig.

Il ne faut pas s'étonner que des hom-
s élevés dans le Paganifme n'ayent
nt connu d'autre bien que le bien
fent, & qu'ils ayent confeillé aux
mmes de fe hâter de goûter le plai-
qui fe prefente, de peur de le perdre
le differant: mais il y a quelque cho-
l'étonnant que ceux qui connoiffent
ternité, foient capables du même dé-
lement.
Le plaifir pour compofer nôtre bon-
ır doit avoir d'autres caracteres. Il
it être premierement fpirituel. Un
mme qui goûte le plaifir dans le
ps, peut il être heureux, fi fon ame
remplie dans ce même moment de
nors, de crainte & de trifteffe? En fe-
ıd lieu il doit être durable. Les plai-
i momentanées font plus propres à
us rendre malheureux qu'à faire nô-
felicité, parce que le fentiment en

dure peu, & qu'ils nous laissent un regret durable.

Et certainement la durée est si essentielle au bonheur de l'homme que j'oseray dire, que la felicité même du Paradis seroit peu de chose, s'il étoit possible qu'elle ne durât qu'un instant, & que la felicité du monde seroit quelque chose, s'il étoit possible qu'elle durât toûjours. Car la premiere quelque grande qu'elle soit, seroit absorbée par l'affreuse pensée que nous allons perdre ce qui nous cause une joye infinie, la seconde seroit soutenüe par une esperance qui entassant un nombre infini de siecles nous feroit trouver dans la durée des biens ce que nous ne trouverions point dans leur qualité.

Rien n'est plus beau dans la speculation que cette description qu'un Poëte Latin fait du bonheur de la vie.

Res non parta labore, sed relicta,
Non ingratus ager, focus perennis,
Lis numquam, toga rara, mens quieta,
Vires ingenuæ, salubre corpus,
Prudens simplicitas, pares amici,
Convictus facilis, sine arte mensa,
Nox non ebria sed soluta curis,

Non tristis thorus attamen pudicus,
Somnus qui faciat breves tenebras,
Quod sis, esse velis, nihilque malis,
Summum nec metuas diem, nec optes.

Martial. lib. 10. Epigr.

Mais quoy que cette definition de la
licité paroiſſe ſi raiſonnable qu'elle
mble dictée par la bouche de la Sa-
:ſſe elle-même, cependant il ne faut
ı'avoir une connoiſſance mediocre du
eur de l'homme & de l'état naturel
: ſa condition, pour voir qu'elle pé-
.e à pluſieurs égards.

Premierement elle eſt compoſée de
:ns qui ne ſont pas en nôtre puiſſan-
pour la plus part, tels ſont, *res non*
rta labore, ſed relicta; non ingratus ager,
:us perennis, lis nunquam, vires ingenuæ,
'ubre corpus, ſomnus qui faciat breves
ıbras. Car perſonne ne peut ſe don-
r du bien; & faire que ce bien luy
:nne de pere en fils, ni rendre ſes
amps fertiles, ni s'empécher d'avoir
elque different avec des perſonnes
uſtes; & il ne dépend point de nous
bien dormir, ni d'avoir un corps ſain
vigoureux; & cependant il ſemble

que la nature elle-même nous aprenne qu'il dépend en quelque ſorte de nous, de nous rendre heureux. Car pourquoy auroit elle gravé dans l'ame de tous les hommes le deſir du bonheur, s'ils n'étoient point capables de parvenir à cette fin ? mais en cela les hommes ſe trompent pour ne pas entendre un double langage que la nature leur tient à cet égard. Car d'un côté en leur faiſant voir qu'ils ſont privés de tant de biens qu'ils deſirent naturellement leſquels ne ſont pas en leur puiſſance, elle leur dit bien clairement que le bonheur n'eſt point en eux mêmes, & de l'autre en leur inſpirant le deſir du bonheur ſi naturellement qu'ils ne s'en défont jamais en quelque état qu'ils ſe trouvent, elle leur aprend qu'ils peuvent neanmoins l'obtenir.

Mais pour revenir à nôtre Poëte, j'ajouteray que cette deſcription de la felicité, n'eſt point composée d'objets aſſés nobles. Certainement peu s'en faut qu'elle ne convienne aux beſtes, deſquelles on peut dire ſans ſe tromper que leurs biens ſont des biens de ſucceſſion,

ceſſion, & non des richeſſes aquiſes par un grand travail, que la terre eſt pour elles trés feconde, qu'elles ne manquent point d'habits qui leur ſont convenables & faits par la main de la nature, que la force, la ſanté & le ſommeil ne leur manquent point, que leur ſimplicité eſt prudente, & qu'encore qu'elles ne paroiſſent pas capables de reflexion, on les voit trés habiles & trés ſages dans la ſphere des objets qu'elles doivent connoître pour leur interêt, c'eſt à dire pour leur propagation ou pour leur conſervation, que leur vie eſt douce & tranquile, qu'elles vivent ſans chagrin & ſans inquietude, que leurs voluptés ne ſont point meſlées de ſoupçons & de jalouſie, que les procés ne les tourmentent gueres; & ce qui eſt plus conſiderable qu'elles ſont contentes de leur état, & qu'elles ne deſirent, ni ne craignent la mort. Les beſtes jouïſſent donc à peu prés du bonheur que l'on nous repreſente comme le plus parfait de tous. He! quoy donc eſt-ce pour nous un ſi grand malheur de naître capables de raiſon, que la qua-

lité de raisonnable nous empéche de prétendre à celle d'heureux, que le degré de nôtre perfection fasse le degré de nôtre misere, que les bestes soient heureuses de n'étre point hommes, & que les hommes soient miserables de n'étre point bestes ? Certainement il n'y a aucune aparence que cela soit. La nature est trop sage dans toutes les autres choses pour l'étre si peu dans celle-ci, & à moins que les hommes ne veuillent se dégrader eux mêmes, & n'entreprenent de flétrir l'excellence de leur nature, il faut qu'ils demeurent d'acord qu'il y a un Souverain bien, qui se peut trouver, & qui ne trompe point nos desirs : mais qui ne se trouve point dans les objets de cette vie, & qui trompera toûjours nôtre cupidité.

Il faut ajouter encore que les plus beaux traits de cette description, que le Poëte fait de la felicité des hommes, sont contradictoires. Car si l'on est heureux jusqu'au point d'étre satisfait de son état & de n'en point desirer un meilleur, comment peut-on ne pas craindre la mort, qui est le terme fa-

de cette felicité ? Et si ce que l'on
itte par la mort, est si peu de chose
'on ne desire & qu'on ne craint point
mourir, comment est-ce que l'on
ut étre satisfait de sa condition ? Cet
mme parloit bien à son aise. Il luy
nbloit ne rien dire dans ces vers,

Quod sis, esse velis, nihilque malis,
Summum nec metuas diem, nec optes.

C'est la pierre Philosophale dans la
orale qu'un homme qui est content
sa condition & qui ne craint point
mort. Outre que ces idées se dé-
uisent, elles anéantisent la nature de
omme, qui s'ayme necessairement &
i s'ayme sans bornes, comme nous
ons déja veu. Il n'ayme point le
nheur avec mediocrité, & par con-
uent il ne sauroit être content jus-
à ce qu'il ait obtenu le bien infini.
raint souverainement la misere, &
consequent il ne sauroit cesser de
indre jusqu'à ce qu'il soit assuré de
immortalité.

Il est certain encore qu'un des plus
ns défauts de la felicité que les hom-
mes

mes récherchent, ou de cette volupté aprés laquelle ils courent avec tant d'ardeur, c'eſt qu'elle eſt incertaine dans ſes fondemens. Il dépend de mille cauſes qui ne ſont point en vôtre puiſſance de vous la procurer, ou de vous l'ôter. Quel fond pouvés vous faire ſur la ſanté d'un corps, que tout menace de ruïne ; & qu'elle tranquilité pouvés vous avoir à cet égard, ſi ſa mort ſe trouve par tout, dans les alimens qui le font vivre, dans l'air qu'il reſpire ; dans le ſouffle d'un malade qu'il voit, dans un inſecte qui le pique, dans une infinité de cauſes ſecretes que nous ne pouvons ni prévenir ni éviter ? Qui m'aſſurera la poſſeſſion de mes richeſſes ? Qui me répondra de la conſervation des perſonnes qui me ſont agreables ? Qui mettra à couvert moy & les choſes qui m'apartienent, des accidens ſi ordinaires dans la ſocieté ?

Le quatriéme défaut de cette felicité humaine, c'eſt que non ſeulement elle eſt corruptible : mais encore momentanée. Elle ne dure point autant que nôtre vie, il s'en faut beaucoup.

Le

: ſommeil pendant lequel nous ſom-
:s ſans ſentiment, en emporte une
nne partie. Elle ne ſubſiſte point auſ-
long-temps que cette moitié de nô-
:.vie que nous paſſons dans le reveil
dans la reflexion. Car nous ne ſom-
es pas toûjours occupés à goûter le
iiſir. Je diray bien davantage, elle ne
re point autant que la préſence des
jets, qui la faiſoient naître. Le plai-
ne dûre que dans ce paſſage qui du-
ſi peu de la privation à la jouïſſance.
n a quelque joye à aquerir, mais ce
aiſir ſe perd dés qu'on à aquis. Les
us grands biens du monde quand on
; a poſſedés deux jours, ne nous tou-
ent guere. Il ſemble que la falicité à
t égard ne conſiſte que dans la ſatiſ-
ction du deſir, qui ne vous rend heu-
ux, ni quand il vit, ni quand il eſt
ort : mais dans l'inſtant qu'il s'éteint.
ı nature ſi ſage en toutes choſes a
ulu nous aprendre que ce bien ne
it pas être negligé, puis qu'elle a at-
ché de la joye à ſon aquiſition : mais
le a voulu nous aprendre que ce bien
; doit point faire l'aquieſcement de
nos

nos ames, puis que ce plaisir s'évanouit, presque aussi-tôt que nous commençons de le sentir.

Le cinquiéme défaut de la felicité que les hommes recherchent, consiste en ce que leur bonheur est toûjours mêlé de misere. Il ne leur arrive point de bien qui ne soit accompagné d'amertume:

Impia sub dulci melle venena latent.

Ovid. lib. 7. Metam.

Je ne say même comment il arrive que la proportion des biens, qui sont attachés à une condition, est la proportion des maux qui la suivent.

Ut rebus lætis par sit mensura malorum.

Idem lib. 1. Eleg.

Le dernier enfin est que cette felicité ne remplit point nôtre ame. Elle ne répond point à l'ardeur avec laquelle nous avons desiré des biens temporels; de sorte que trouvant une extreme disproportion entre le bien que nous avons aquis, & l'ardeur avec laquelle nous

us l'avons desiré, nous nous trou-
ns en quelque sorte affamés au mi-
u même de l'abondance.

Quoy que l'amour de nous mêmes
yme point à penser à toutes les cho-
, qui peuvent luy faire voir la vani-
des ses attachemens, il est certain
anmoins qu'il entrevoit tous ces dé-
its dans la felicité qu'il poursuit. Il
it que le plaisir des sens est plûtôt la
icité des bestes que celle de l'homme.
:onvient qu'un bonheur pour être so-
e, devroit étre durable. Il ne nie pas
l'un bonheur assuré ne fût préferable
une felicité qui est si incertaine dans
s fondemens. Il sent que pour être
ureux, il faudroit que l'homme pût
ter ce plaisir passager, qui ne se trou-
que dans l'instant de l'acquisition. Il
nvient que la veritable felicité de-
oit remplir nôtre ame.

La droite raison vaudroit donc, qu'il
erchât d'autres sources de felicité:
ais le plaisir present qui l'interesse &
ii seduit l'entendement, en l'attachant
ce qui est agreable plûtôt qu'à ce qui
t vray, ne luy permet point de pren-
dre

dre ce parti. Ses propres illusions le servent ici à leur ordinaire. Elles viennent prendre la place des qualités qui manquent à l'objet. Ne pouvant se faire dans le monde une felicité qui satisfasse sa raison, l'homme se fait à cet égard une raison qui satisfait sa volupté. L'esprit préoccupé donne à ces faux biens un caractere qu'ils n'ont point en eux mêmes ; & c'est ici sur tout qu'il faut admirer l'ascendant prodigieux que le cœur a sur l'esprit. Car déguiser des verités abstraites & speculatives, ce n'est rien : mais déguiser des verités de sentiment & d'experience, c'est là ce qui nous montre mieux que toute autre chose la force de nôtre corruption, & c'est ce que nous allons voir en dévelopant un des plus cachés mysteres de l'amour propre.

CHAP. X.

Où l'on considere les illusions que l'amour propre se fait, pour corriger les défauts qu'il trouve dans le bonheur qu'il recherche.

L'amour

'Amour propre ſentant que la feli-
cité mondaine eſt trop groſſiere
r ſatisfaire nôtre eſprit, & qu'en ef-
un bonheur qu'il n'y a que le corps
ſente, ne doit point ſatisfaire nô-
ame. Il cherche à ſpiritualiſer les
ıptés corporelles pour nous trom-
en nous montrant qu'elles ſatisfont
.ement l'ame & le corps. C'eſt pour
qu'il a plû à l'amour propre d'at-
ıer à cette felicité groſſiere & char-
e la delicateſſe des ſentimens, l'eſti-
de l'eſprit, & quelque fois les de-
:s même de la Religion, en la con-
ınt ſpirituelle, glorieuſe & ſacrée.
:ar pour le premier qui ne s'éton-
ɔit en voyant ce prodigieux nom-
de penſées, de ſentimens, de fictions,
rits, d'hiſtoires que la volupté des
a fait inventer. Aſſemblés tous les
es qui ont jamais été faits ſur la
rale, qui eſt la Science de bien vi-
, & comparés les avec ceux qui ont
faits ſur les plaiſirs de l'intemperan-
& les actions qui en dépendent.
ıs trouverés qu'il n'y à point de
ıparaiſon à faire entre l'un & l'autre.

A con-

A considerer ces actions sous leur *forme* naturelle, elles ont une bassesse qui rebute nôtre orgueil, laquelle consiste dans la conformité vile & abjecte qu'elles nous font avoir avec les autres animaux. Que faloit il faire pour les élever & pour les rendre dignes de l'homme ? il faloit les spiritualiser, les donner pour objet à la delicatesse de l'esprit, en faire une matiere de beaux sentimens, inventer là dessus des jeux d'imagination, les tourner agreablement par l'éloquence & par la poësie ; & enfin occuper éternellement toutes les facultés & toutes les lumieres de l'ame raisonable à faire entrer agreablement dans une ame orgueilleuse des plaisirs que goûtoit un corps voluptueux. Je parle ici selon le préjugé du vulgaire ; car le corps en soy n'a point de sentiment. C'est pour cela que l'amour propre a encore attaché de l'estime aux plus honteux abaissemens de la nature humaine. L'orgueil & la volupté sont deux passions qui bien qu'elles viennent d'une même source, qui est l'amour propre, ne laissent pourtant point d'a-

oir quelque chose d'opposé. La vo-
upté nous fait descendre, au lieu que
l'orgueil veut nous élever. La premie-
re nous fait porter l'image des bestes,
& la seconde l'image du Demon. Aussi
ces deux passions se combattent elles
fort souvent dans nôtre cœur ; mais
e combat ne peut être agreable à un
cœur qui voudroit conserver l'un &
autre, & qui est presque également
nsible au plaisir & à la gloire. Il faut
mettre d'acord, & pour cela il fait
deux choses l'une, où il transporte
volupté dans l'orgueil, ou il transporte
te l'orgueil dans la volupté, s'il m'est
nis de m'exprimer de la sorte. Re-
cant au plaisir des sens, il cherchera
lus grand plaisir à aquerir de l'esti-
ainsi voila la volupté dédomma-
ou prenant la resolution de se fa-
e du côté du plaisir des sens, il at-
a de l'estime à la volupté ; ainsi
l'orgueil consolé de ses pertes.
n'y avoit eu qu'un seul homme
tte disposition il n'auroit pas fa-
t reüssi dans son dessein : mais
ieur les hommes se ressemblant,
ils

ils s'entendent ; & comme ils o
penchant ſemblable, ils s'acorden
peine à le conſacrer.

C'eſt un ragoût pour le plaiſir
rend beaucoup plus exquis que la
re, que l'imagination dereglée des
mes y a attaché : mais l'aſſaiſone
eſt encore bien meilleur, lors qu'
garde ce plaiſir, comme un plaiſi
la Religion ordonne. Une femn
bauchée qui pouvoit perſuader d
Paganiſme, qu'elle faiſoit l'inclin
d'un Dieu, trouvoit dans l'intemp
ce des plaiſirs bien plus ſenſibles ;
devot qui ſe divertit, ou qui ſe
ſous des prétextes ſacrés trouve
la volupté un ſel plus piquant &
agreable que la volupté même.

Ainſi on peut diſtinguer deux p
dans la felicité humaine dont nou
lons, une partie groſſiere & ſenſib
en eſt comme le corps ; & une
plus déliée & plus delicate, que
nommerons ſon eſprit. Il eſt certai
comme tous les ſentimens de pla
de joye que nous avons dans le n
groſſiſſent le corps de cette felicité

llusions que l'amour propre
sur ce sujet, pour nous la fai-
re ou raisonnable, ou glorieu-
rée, tous les faux discours des
, qui parlent éternellement des
leur cupidité, toutes les mau-
es de l'éducation, qui à cet é-
is trompe en une infinité de
, toutes les mauvaises lectu-
es les études qui s'écartent de
nille préjugés, mille maximes
nt établies servent a en aug-
esprit, & à faire entrer cette
cité dans la plus haute partie
ame par l'estime, comme elle
entrée dans la plus basse par
ent.
insi que l'amour propre prend
res contre le premier défaut
evoit dans sa prétendüe felici-
ce n'est pas en cela seulement
trouve defectueuse. Elle est
mêlée qu'elle nous rend plû-
ables que heureux, & c'est en
l'amour propre ayme encore
e illusion. Car aprehendant
rte attention que nous ferons

ſur les défauts des biens du monde, ſur les incommodités & ſur les miſeres qui les accompagnent, ne nous deſabuſe à cet égard, il détourne nôtre conſideration de tout ce qui eſt le plus capable de nous faire ſentir cette miſere, qui accompagne les biens du monde. La choſe eſt un peu difficile; car comment ſe mettre au deſſus des preuves de ſentiment? mais cela n'empéche point que nous n'y reüſſiſſions par l'extreme deſir que nous avons de nous tromper agreablement.

Pour bien comprendre cela, il faut ſavoir que comme le preſent quelque doux qu'il nous paroiſſe, & quelque inclination que nous ayons de ſacrifier tout pour luy, paroit neanmoins trop court & trop borné à une ame, qui ayme à s'étendre & à s'agrandir par imagination, elle fait entrer preſque toûjours le paſſé & l'avenir dans l'idée de nôtre condition; non le paſſé & l'avenir tels qu'ils ſont dans la verité: mais le paſſé & l'avenir tels que nôtre ame les ſouhaite. Nôtre état nous paroit donc un amas de biens qui nous ſuivent &

nous précedent. Par le souvenir des
isirs que nous avons eûs, nous nous
dons le passé present, & par les idées
biens que nous esperons d'avoir
s le monde, nous anticipons sur l'a-
ir. Si nous portions sur toutes ces
erences du temps une veüe droite;
is trouverions dans le passé ce que
is trouvons dans le present, c'est à
: des biens mêlés de beaucoup d'a-
rtume. Car le bien que nous avons
sedé n'a pas été plus pur que celuy
: nous possedons, & celuy que nous
sederons n'est pas different de celuy
: nous avons possedé: mais comme
ie n'ayme à penser qu'à ce qui luy
t, il arrive qu'elle retient les idées
bien qu'elle a possedé, parce que ces
es sont agreables, & qu'elle perd les
es du mal qui a été mêlé à ce bien.
ce que ces idées ont quelque chose
riste, à moins que le mal passé nous
ant desormais lieu de bien, parce
: nous en sommes delivrés, il ne
gne aussi une idée agreable dans nô-
esprit. A l'égard de l'avenir, nous
le connoissons que par l'esperance.

Or l'esperance a le bien pour ob
point du tout le mal. Le passé
venir, dont l'un n'est plus & l
n'est pas encore, tenant un grand
ce dans notre imagination & se p
tant toûjours avec ce qu'ils ont d'a
ble & jamais avec ce qu'ils ont
cheux, il ne faut pas s'étonner,
forme peu à peu une idée lumine
nôtre bonheur, qui a bien de la
à être detruite par le sentiment d
tre misere. Nos joyes passées subl
encore. Les aplaudissemens do
a recompensé nôtre merite nou
roissent réellement présens, parc
l'orgueil les a vivement peints dan
tre imagination. Et que seroit
nous pouvions ajoûter tels avan
que nous n'avons pas encore à
que nous possedons déja, & si nou
tenions la fortune de ceux qui
l'objet de nôtre envie. Ainsi par u
cond déreglement de nôtre imagin
qui a la même source que le pre
nous nous faisons une idée de ces l
qui étant en la puissance d'autruy
devenus des objets de nôtre cup

une idée agreable & flateuse, parce que voyons ce qu'ils ont de brillant, & que nous ne pouvons voir toutes les peines qui les accompagnent. De sorte que l'idée de nôtre état, & l'idée de l'état des autres hommes ; les images agreables du passé, mille esperances qui ont pour objet certain les incertitudes de l'avenir frapant nôtre esprit incessamment, au lieu que les maux de l'avenir ne se font sentir que de temps en temps, il ne faut pas s'étonner si l'ame s'enyvre, & si mille experiences ne peuvent la faire revenir de ses illusions.

Cet aveuglement va jusqu'à oser regarder quelque-fois cette felicité de chair & de sang comme ayant des fondemens assurés. Nous avons une preuve de cette verité dans le langage de cet homme que le fils de Dieu represente comme se repaissant des idées certaines d'un bonheur qui devoit luy être bientôt ravi. *Mon ame*, disoit-il, *mange & bois, fais bonne chere. Nous avons des biens amassés pour plusieurs années.* C'est ainsi qu'il parle lors qu'il entend une voix terrible qui luy dit. *Insensé ton ame te*

ſera redemandée cette propre nuit ; & alors les biens que tu avois amaſſés , à qui ſeront-ils ?

Mais enfin l'homme n'eſt point ſi aveugle qu'il n'entrevoye la fin de cette felicité dont il eſt comme enchanté, il ſait que le monde ne fera pas toûjours ſon bonheur , puis qu'il eſt composé d'objets corruptibles, & il n'ignore pas qu'il ne ſera pas toûjours en état de goûter les plaiſirs du monde, puis qu'il n'eſt pas immortel. Au défaut de cette perpetuité de ſentiment qu'il ne ſauroit obtenir , il cherche à perpetüer ſa memoire. Il ſauve ainſi ce qu'il peut du naufrage : mais ce qu'il ſauve ne merite pas le ſoin qu'il en prend. Car qu'eſt-ce que la gloire de l'homme aprés ſa mort ? C'eſt dit un Ancien,un bon vent aprés le naufrage ; & certes rien n'eſt plus vain que tous les moyens que l'amour propre a inventés pour perpetüer ſa gloire. Les urnes,les tombeaux, les Pyramides, les Mauſolées , les theatres , les temples , les villes baties à la memoire des hommes illuſtres, la poëſie & l'éloquence , l'art des Peintres & des

:s Sculpteurs occupés à conſerver
ıelques idées de leur vertu ou quel-
ıes traits de leur viſage, ne peuvent
'iter la deſtinée des choſes corrupti-
es,& comme ces choſes ne peuvent ſe
:rpetüer elles mêmes, elles ſont inca-
ıbles d'éternifer ceux qu'elles ont pour
ɔjet. Ce ne ſeroit là que perpetüer les
nbres,& comment perpetüeroient-ils
ſentiment?

Ꝉos quoque floruimus, ſed flos fuit ille caducus.

Je ne ſay ſi l'on ſeroit plus déraiſo-
ıble, quand par l'effort de ſes deſirs on
endroit à douter de ſa mortalité;
ı'on l'eſt lors que par la ſeduction de
n cœur on cherche une ſi vaine im-
ortalité. Je ſay bien que perſonne ne
e ſerieuſement qu'il ne doive mourir:
ais je ne ſay auſſi ſi perſonne ſe dit
:ieuſement à ſoy-même qu'il moura.
ır quoy que ces deux termes ayent
ı trop veritable raport, perſonne ne
; veut unir, & ſi on les regarde, c'eſt
ſurement dans une vüe qui les déta-
ıe l'un de l'autre. Nous conſiderons
mort ſans nous conſiderer, nous nous

 con-

considerons ſans conſiderer la mort: mais nous n'aymons pas à nous repreſenter par l'idée de la mort; & rien au monde, qu'on en croye ce qu'on voudra, n'eſt plus rare ni plus penible à nôtre cœur, que l'aſſemblage de ces deux idées l'eſt dans nôtre imagination.

Ce n'eſt pas tout encore. L'amour propre entrepend en quelque ſorte de fixer le plaiſir que l'aquiſition des biens temporels nous donne. C'eſt dans ce deſſein qu'il cherche de joüir ſouvent du bien qu'il poſſede, ſoit par la penſée en ſe repreſentant le plus ſouvent & le plus vivement qu'il luy eſt poſſible, quels ſont les avantages qu'il a aquis par là, ſoit en cherchant de nouvelles manieres de goûter le plaiſir auquel il s'eſt accoûtumé. Ce fut une grande extravagance à Caligula de propoſer de faire ſon cheval Conſul, & de le faire emmener devant le Senat révêtu des ornemens Conſulaires, & les faiſſeaux de verges marchant devant luy: mais cette extravagance qui bleſſe tant l'eſprit, avoit ſes plaiſirs pour un cœur, qui étant accoûtumé à la puiſſance ſouve-

raine,

'aine, & ne la ſentant preſque plus, rouva le moyen de luy donner un air le nouveauté par la ſingularité de ſes goûts & la bizarrerie de ſes caprices. Caligula dans ſa folie avoit le plaiſir de voir par là combien les autres hommes luy étoient ſoûmis.

Enfin l'amour propre qui ſembleroit devoir être deſabuſé de l'idée exceſſive qu'il a conceu des biens temporels, lors qu'il voit le vuide qu'ils laiſſent dans nôtre cœur, ſe fait encore illuſion à cet égard. Car voyant qu'il ne peut être heureux par cette meſure de biens temporels qu'il a aquis, il ſe préoccupe de la penſée qu'il trouvera dans la quantité, le bonheur qu'il ne trouve point dans la qualité de ces avantages. Ainſi un homme riche qui devroit ſe deſabuſer de la vanité des richeſſes par l'experience qu'il en fait, ſe perſuade qu'il ſera heureux, lors qu'il ſera plus riche qu'il l'eſt à preſent; & comme les degrés de la proſperité temporelle ne ſont point limités, il ne faut pas s'étonner ſi dans quelque état qu'il ſe trouve, il forme toûjours de nouveaux deſirs.

Et parce que nôtre ame entrevoit que les avantages du monde sont moins considerables par leur être réel que par leur être imaginaire, elle a l'adresse de se tromper encore sur ce sujet ; elle cherche l'estime des autres, & de passer pour heureuse dans l'esprit de la multitude, pour se servir ensuite de cette estime à se tromper elle même, & se persuader son bonheur sur la foy de ceux qui ne nous connoissent point. C'est un agreable objet à un Grand de se voir suivi par une foule avide & interessée de gens, qui marquent assés par leurs empressemens l'état qu'ils font de la grandeur. Cela luy persuade qu'il ne s'est point trompé dans la pensée qu'il a eu qu'il seroit heureux par ce qui l'élevroit au dessus des autres hommes; & si l'experience interieure qu'il fait de son état ne s'accorde point avec cette pensée, il suspend ces tristes reflexions de son esprit, & il se dit à luy même, que tant de personnes qui l'estiment heureux, peuvent se tromper, & il se resout d'être satisfait de sa condition depit de tout le sentiment & de toutes les experiences de sa misere.

Je

Je ſay bien neanmoins qu'il arrive ouvent que les hommes rebutés par uelque danger ou par quelque diſgra-e preſente,qui fait une vive & profon-e impreſſion dans leur cœur , ſe dé-outent de leur condition & portent nvie à celle des autres : mais ce dégout e dure pas bien long-temps. Il ſe diſ-paſſe avec l'objet qui l'a fait naître ; t comme les idées agreables prenent nſuite la place des triſtes idées qui a-oient frapé nôtre ame , & l'avoient omme bleſſée entrant impetueuſement ans nôtre eſprit,alors nous ne voyons ue le beau de nôtre condition ; & nous eprenons nos premiers deſſeins. C'eſt e qu'un des plus agreables eſprits du ecle d'Auguſte a exprimé avec beau-oup de naïveté & de grace dans une de es Odes.

Qui fit Mæcenas , ut nemo quam ſibi ſortem ,
eu ratio dederit , ſeu ſors objicerit , illa
'ontentus vivat , laudet diverſa ſequentes ?
i fortunati Mercatores , gravis annis
Miles ait , multo jam fractus membra labore.
'ontra Mercator , navem jactantibus auſtris :
Ailitia eſt potior : quid enim ? concurritur : horæ
Momento citâ mors venit , aut victoria læta.

Agricolam laudat juris, legumque peritus
Sub galli cantu consultor ubi ostia pulsat.
Ille datis vadibus, qui rure extractus in urbem est,
Solos fœlices viventes clamat in urbe.

Et certainement il ne faudroit pas s'étonner beaucoup que la condition des autres parût ordinairement plus heureuse que la nôtre à nôtre amour propre, puis que nous sentons nos maux & ne sentons point les leurs, & que leurs biens se montrent à nous sans mélange, parce que nous ne voyons que le dehors de leur condition. Mais enfin que ce soit l'idée des avantages temporels que nous possedons, ou l'image des biens que les autres possedent qui nous préoccupe si avantageusement en faveur des biens du monde, il est certain que nous en avons une idée excessive, & que c'est là ce que les hommes regardent ordinairement comme Souverain bien.

Car pour cela il n'est pas necessaire que nôtre esprit juge expressement & distinctement que le monde est le Souverain bien; ni que nôtre bouche prononce ces mêmes paroles. L'homme est

eſt naturellement trop glorieux pour aymer à penſer ou à dire des abſurdités trop ſenſibles, mais il ayme aſſés le monde pour le dire du cœur, s'il ne le dit point de l'eſprit.

Mais il ſera bon de continüer à conſiderer les inclinations les plus generales de nôtre cœur, qui coulent de l'amour que nous avons pour nous mêmes. Car il nous ſera facile de connoître les ruiſſeaux, quand nous aurons bien découvert les ſources.

CHAP. XI.

Où l'on continüe à conſiderer les inclinations generales de l'amour de nous mêmes, du deſir de la perfection.

LEs deux biens generaux que l'homme ſouhaite naturellement ſont le bonheur & la perfection : mais il ne les ſouhaite qu'avec quelque ſubordination & quelque dépendance. Car il ne ſouhaite point le bonheur pour la perfection : mais il ſouhaite la perfection pour le bonheur.

L'homme ne ſauroit être bien ſatis-

fait pendant qu'il conserve l'idée de ses défauts. C'est ce qui l'oblige à se les déguiser autant qu'il luy est possible & à s'en défaire, à moins qu'en renonçant à ses défauts, il ne renonce à quelque sorte de plaisir dans lequel il fait consister son bonheur.

Il est vray que comme l'esprit juge toûjours en faveur des attachemens du cœur, il nous trome souvent en confondant les vices avec les vertus, les défauts avec les perfections. En Ethiopie les belles personnes sont les plus noires, en Europe & dans le reste du monde ce sont les plus blanches ; il n'est peut être pas si facile qu'on s'imagine de décider, qui sont ceux qui se trompent. Il en est ainsi des qualités de l'ame. La vivacité qui fait une grande partie du merite le plus éclatant en certains païs, passe en d'autres pour un défaut trés essentiel.

Et certainement rien n'est plus difficile que de faire ce juste discernement des défauts d'avec les perfections au milieu des tenebres & des préjugés qui suivent nôtre corruption. Il ne suffit point

pour

la de consulter l'opinion publi-
ar les hommes s'accordent sou-
consacrer les foiblesses qui leur
mmunes, & quand ils convien-
ns un penchant ils le jugent
toûjours digne d'estime ou du
le suport. Il y a des païs où l'y-
ie passe pour le vice d'un mal-
homme ; & d'autres où l'on le
comme un défaut à la mode,
ne fait point un tort essentiel.
aura donc point de mal que les
s suspendent leur jugement sur
s'apelle vice & vertu, perfection
erfection jusqu'à ce qu'ils ayent
mps de consulter les veües dif-
de leur esprit, où la Religion
encore une voye plus abregée
noître ses veritables devoirs.
our nous ayder à faire ce dis-
ent, il faut remarquer qu'il y a
fference entre Dieu & la crea-
u'il n'y a que Dieu qui possede
es perfections ; de sorte que l'on
ffirmer qu'il a tout ce qui peut
nu comme un bien, ou qui me-
lque estime, que s'il ne l'a point
for-

formellement, il l'a eminemment. C'est à dire qu'il a ces qualités ou des perfections plus grandes encore, qui répondent à ces qualités.

Mais pour la creature, elle ne peut prétendre qu'à posseder les perfections qui sont deües à son espece. Il n'est pas necessaire qu'un Cerf ait des ailes, c'est assés qu'il ayt la vitesse en partage. Les oiseaux n'ont que faire de nageoires, il suffit qu'ils ayent des aîles pour voler.

Or en ceci les hommes manquent doublement, en ce qu'ils prétendent avoir les perfections, qui ne sont nullement deües à leur espece, & en ce qu'ils renoncent à celles qui leur apartienent & qui assortissent leurs perfections essentielles ; car ils donnent à leur corps ce qui ne luy apartient pas, & ôtent à leur ame ce qui luy apartient.

Ils veulent perpetüer & répandre le premier. Ils cherchent à luy procurer une espece d'éternité dont il n'est point capable, & une espece de grandeur, ou si vous voulés d'immensité, qui ne sauroit luy convenir.

Mais les hommes manquent encore

ge pour ne vouloir point ren-
mêmes, ni confiderer ce qu'ils
urellement. Comme ils s'ima-
uffement que la qualité d'hom-
erme que baffeffe & que mife-
cherchent guere les perfections
deües a cette qualité generale:
afpirent à fortir de cette com-
ndition par le fecours des biens
s, & des relations exterieures
iftinguent.
cherchent plus les perfections
l'homme : mais les perfections
un Magiftrat, à un Artifan, à
t, à un Bourgeois, à un Gen-
e, à un grand Seigneur, & on
lus confifter fon honneur dans
eut perfectionner la nature hu-
: enrichir l'efprit, cette effence
lle, la vive expreffion de la Di-
nais dans ce qui peut nous fai-
· & exceller dans nôtre profef-
lque baffe qu'elle foit en foy,
faire remplir dignement dans
: la place, ou nous nous trou-
les circonftances de nôtre vie.
il s'enfuit que les hommes ne
con-

confiderent les qualités & ne les traitent de perfections ou de défauts, que felon le raport qu'elles ont à l'état où ils fe fuppofent, & dans lequel l'amour propre & l'orgueil les fixent pour fe faire eftimer. Un Savant de profeffion ne fe pique point de bravoure. Un brave fe pique rarement de favoir. Dites au premier qu'il manque de courage, il n'en fera que rire. Faites ce reproche au fecond, vous le rempliffés de fureur. C'eft que le favoir n'eft point dû à un homme de guerre, & que la valeur ne ne l'eft point à un Savant. Cela doit s'entendre lors que l'amour propre fe fixe l'un dans la place de Savant & l'autre dans celle de brave; car il arrive affés fouvent qu'un homme affecte par orgueil de paroître ce qu'on appelle *omnis homo*, & alors la maxime change avec la fupofition.

On ne fauroit dire combien de faux préjugés naiffent de cette fource. L'injuftice, la débauche, la fureur trouvent par là le moyen de fe confacrer elles mêmes. Le larcin ordinaire ne s'unit point avec la fortune, & l'état d'un par-

qui se voit pendre ou rompre
oir commis ; c'est donc un dé-
nême un défaut lâche & hon-
uis les grands larcins comme la
: des villes & des provinces as-
exterieurement la grandeur
entat, ce sont donc des entre-
:oïques. Il y a de l'horreur &
nie attachées au meurtre or-
ui est sujet à la rigeur des loix;
ar consequent ne s'unit point
terêt des particuliers que ces
:nent dans le devoir: mais une
ijuste qui enferme une infini-
urtres, & de brigandages n'est;
: heureuse, qu'un objet d'esti-
dmiration.

aut point dire ici comme quel-
, que les injustices se consa-
leur grandeur, & que l'excés
en fait la gloire. Il y a auroit
s dans cette pensée : mais on
: que cette bizarre inégalité de
réjugés sur les mêmes choses
:'habitude que nous nous som-
de ne juger des qualités, que
oort qu'elles ont avec l'état de
les possedent. Une

Une femme eſt des honorée pour avoir été ſeduite, & celuy qui eſt l'auteur de cette ſeduction, en fait le motif de ſa vanité. Il y a aſſurement bien de l'extravagance dans ce préjugé : cependant ce deſordre de nos jugemens eſt fondé ſur la maxime que nous avons établie. On conçoit dans le monde que les hommes ont mille endroits pour ſe faire valoir. Toutes les ſources de la gloire leur ſont ouvertes. Une femme eſt bornée à cet égard. Elle ne peut ni gouverner les Etats, ni commander les armées, ni reüſſir dans les arts, & dans les ſciences, du moins ordinairement & les exemples du contraire ſont trop rares pour tirer à conſequence : mais elle peut être honnête femme, c'eſt pourquoy rien ne fait plus d'honneur à une femme que la chaſteté. L'Empire de la beauté qui dans le monde fait auſſi l'honneur des femmes, ne ſauroit faire celuy d'un homme qui eſt naturellement deſtiné à autre choſe qu'à ſe faire aymer. Il arrive même quelque fois qu'un vice bien placé paſſe pour une grande vertu, & qu'une

vertu mal placée paſſe pour un très grand défaut. La prodigalité ſied bien à Alexander qui maître du monde en poſſede les treſors. L'œconomie convient à Hannibal qui ne fait ſubſiſter ſes armées que par miracle, enfermé comme il eſt de tous côtés en Italie. La cruauté même qui luy ſiéroit mal en un autre temps, convient à l'état où il ſe trouve.

Au reſte comme il arrive que le bon ſens, la prudence, la probité, l'exactitude à tenir ſa parole &c. ſont des qualités qui conviennent à toute ſorte d'états & de conditions, il ne faut pas s'étonner ſi preſque tous les hommes s'en piquent également. Ils ne recherchent point ces vertus comme étant dignes de l'homme : mais comme aſſortiſſant fort bien l'état où ils ſe trouvent, & convenant à leurs interêts.

Ils cherchent à avoir effectivement du jugement & de la prudence, parce que c'eſt la realité & non les ſimples aparences de ces vertus qui leur eſt utile : mais ils ſe contentent ordinairement de paroître gens de probité, parce

que

que les aparences de la bonne foy leur sont plus utiles, comme ils s'imaginent, que la veritable possession de cette vertu.

On a raison de haïr l'hypocrisie & de s'emporter contre cette imposture du vice, qui semble vouloir imposer à Dieu & aux hommes par un trafic execrable d'aparences & de dehors étudiés : mais il faut avoüer les choses comme elles sont, l'hypocrisie est un vice qui paroit commun à tous les hommes. Ils s'étudient tous à paroître dans le jour qui peut leur être le plus avantagueux.

C'est une erreur de s'imaginer qu'il n'y ayt que des hypocrites de devotion, il y a des hypocrites d'honneur, de fermeté, de bravoure, de liberalité. Et on en voit plus qui se contrefont dans le monde, qu'il n'y en a qui veulent imposer dans l'Eglise.

C'est quelque chose de curieux que de voir deux personnes qui font connoissance, ou qui entrent en commerce, se prendre mutuellement pour les dupes l'un de l'autre, & ne rien dire ni rien faire, qui ne parte du dessein de se trom-

per-

r. On affecte de la politesse,de la com-
aisance,de la probité,de l'honneur par
là même ce qu'on en croit avoir.

Tout cela vient assurement d'une
iie trop bornée de l'amour propre,&
ur sortir d'erreur, il faut pour ainsi
re retourner sur ses pas, chercher
omme que l'on a voulu éviter, &
enant pour perfection non ce qui
us distingue: mais ce qui assortit cet-
égalité naturelle de perfection &
xcellence, que nous avons avec les
tres hommes, nous considerer non
s en nous mêmes: mais en Dieu.

Les perfections deües à l'homme
ortel sont peu de chose: mais celles
l'homme immortel sont toutes di-
ies d'admiration. Il n'a que faire d'hy-
crisie pour se contrefaire aux yeux
s hommes: il n'à qu'à renoncer aux
ensonges de son orgueil, aux vains
éjugés du monde & aux voiles, qui
y dérobent la veüe de luy même,
ur se trouver au dessus même de l'ad-
iration.

Il n'y a point jusqu'aux passions de
omme qui ne se changent en per-
fections,

fections, lors qu'elles ont leur
tendüe dans l'homme immorte
vous y prenés garde, vous tr
que la bassesse que l'on conçoit
sentimens de nôtre ame, vient
nes trop étroites que la cupidit
mour propre leur avoient d
Donnés à l'ame tout son essor.
la agir dans son étendüe, & vo
verés que c'est une divine sphe
s'augmente toûjours à mesure
aproche de Dieu.

CHAP. XII.

Où l'on traite des vices generaux lent de l'amour propre, & prem de la volupté.

IL y a trois biens qui attache cipalement l'amour propre. mier qui se fait sentir & desir l'amour de luy-même : mais q fait point sentir par luy-même le plaisir, & le dernier qui ne s sentir ni desirer par luy-même qu'une bonté de moyen, pou avec l'école. Ce sont les richess

ela est enfermé dans la division con-
üe du bien en agréable, honnéte & u-
le. A quoy il faut ajoûter un quatrié-
ie bien qui semble enfermer tous ceux
, savoir les dignités, lesquelles selon
dée que les hommes en ont, sont un
ompolé de plaisir, de gloire & de se-
ours pour passer la vie commode-
ient.

L'amour du plaisir est naturel, celuy
: l'estime est legitime, le desir d'a-
uerir des richesses n'a en soy rien de
iminel : mais tous ces penchans com-
iéncent à porter le nom de vices, dés
u'ils cessent d'étre dirigés par la rai-
n.

L'amour propre s'attachant au plai-
r contre la raison se nomme volupté.
'amour propre consideré dans l'amour
ial reglé de l'estime, porte le nom
orgueil. L'amour propre ayant pour
bjet les richesses, & les desirant avec
ne passion excessive s'apelle avarice.
nfin l'amour propre se portant vers les
ignités avec une passion qui choque
raison & la justice se nomme ambi-
on : mais comme les biens du monde

se réduisent au plaisir & à la gloire, *les* dereglemens les plus generaux de l'amour propre se reduisent aussi à la volupté & à l'orgueil, dont l'examen terminera nos recherches pour le present.

Le plaisir peut être consideré par raport à l'homme qui a ce sentiment par raport à la societé, & par raport à Dieu. Car il est certain qu'il est necessaire à ces trois égards. C'est par les plaisirs que l'Auteur de la nature a interessé nôtre ame dans la conservation de nôtre corps. Nous oublierions à reïterer l'usage des alimens, s'ils n'avoient un goût agreable. C'est le plaisir qui nous fait entrer en commerce les uns avec les autres, soit dans la societé œconomique, soit dans la societé civile, puis que c'est à ce sentiment qu'on doit l'union des hommes & même la propagation du genre humain. Enfin c'est ce plaisir que nous trouvons à aymer Dieu & à en être aymés, à esperer ses biens, à recevoir ses graces, & à avoir des sentimens de sa paix & de son amour, qui fait que nous avons commerce avec *luy*.

De

De là il s'enſuit que le plaiſir eſt cri-
nel lors qu'il eſt oppoſé au bien de
omme qui en a le ſentiment, ou à
uy de la ſocieté, ou au commerce
e nous devons avoir avec Dieu.

On doit mettre dans le premier rang
voluptés empoiſonnées qui font a-
ter aux hommes par des plaiſirs d'un-
tant de longues douleurs. Comme
onté de Dieu paroit manifeſtement
ce qu'il a attaché des ſentimens de
iſir aux alimens, & aux autres cho-
qui ſe raportent naturellement à la
ſervation de nôtre corps, ſa juſtice
rend auſſi trés ſenſible dans ce rigou-
x fleau de l'incontinence. Mais ce
ſt pas ſeulement la volupté qui affli-
le corps que nous devons regarder
nme étant contraire à l'homme.
us devons faire le même jugement
celle qui affoiblit, ou qui trouble
prit.

On doit encore regarder le plaiſir
nme criminel lors qu'il va ou à de-
ire la ſocieté, ou à en troubler l'or-
. Telles ſont ces voluptés qui ſont
dées *ſur la mauvaiſe* foy & ſur l'in-
 fidelité.

fidelité, qui établiſſent dans la ſocieté *la* confuſion de race & d'enfans , & qui ſont ſuivies de ſoupçons, de défiances, & fort ſouvent de meurtres & d'attentats ſur les loix les plus ſacrées & les plus inviolables de la nature.

Enfin on doit regarder comme un plaiſir criminel, le plaiſir que Dieu défend ſoit par ſa loy naturelle qu'il a donnée à tous les hommes, ſoit par une loy poſitive, comme auſſi le plaiſir qui affoiblit, ſuſpend ou détruit le commerce que nous avons avec celuy, en nous rendant trop attachés aux creatures.

Sur ce principe il n'eſt point difficile de voir, quel jugement nous devons faire de toutes les eſpeces differentes de la volupté ; ni d'en examiner tous les caracteres. En general comme la nature a établi que la corruption des meilleures choſes eſt toûjours la pire, il eſt certain auſſi que plus une ſorte de plaiſir eſt neceſſaire & importante à l'homme dans ſon uſage naturel & bien reglé, plus auſſi le mauvais uſage de ce plaiſir eſt dangereux & criminel.

La volupté des yeux, de l'odorat &
de l'ouïe est peut-être la moindre de
utes ; parce qu'on ne détruit point
n être, qu'on ne fait tort à personne,
qu'on n'offense point Dieu generale-
ent parlant, lors qu'on voit des ob-
s agreables, ou qu'on flaire des odeurs
quises, ou qu'on entend des concerts
elodieux, je dis generalement parlant;
rce qu'il y a une infinité de circon-
nces qui peuvent rendre ces plaisirs
minels quelque innocens qu'ils pa-
issent en eux mêmes. Un homme est
minel d'avoir la passion des specta-
s, des senteurs ou de la musique, lors
'il neglige par là ses affaires, ou qu'il
blie de remplir les devoirs de la so-
té ; ou enfin lors que l'usage conti-
el de ces plaisirs le détourne du com-
erce spirituel qu'il doit avoir avec
eu, sans conter qu'il y a plusieurs e-
eces de volupté bien dangereuses qui
nt toutes cachées dans cette premie-

On croit quelque fois ne chercher
ie le plaisir de la veüe dans ses beaux
rterres & dans ses magnifiques mai-
ns: & on y cherche le plaisir de l'or-

gueil & de l'ambition, se disant à peu prés ce que ce Roy des Assiriens disoit dans son cœur superbe : *N'est-ce point ici Babilone, la grande Cité que j'ay bâtie par le pouvoir de ma force.*

Il est aisé de concevoir que la volupté qui consiste dans les excés de la bonne chere est beaucoup plus criminelle que celle dont nous venons de parler. Elle ruïne la santé de l'homme. Elle abaisse l'esprit le rapellant de ces hautes & sublimes contemplations pour lesquelles il est naturellement fait, à des sentimens qui l'attachent bassement aux tables comme aux sources de son bonheur.

Atque affigit humi divinæ particulam auræ.

Mais le plaisir de la bonne chere considéré en general, n'est pas à beaucoup prés si criminel que celuy de l'yvrognerie, qui non seulement ruine la santé & abaisse l'esprit : mais qui trouble nôtre raison & nous prive pendant un certain temps du glorieux caractere de creatures raisonnables. Par cette dangereuse volupté l'homme met sa raison en engagement, & se rend responsable

de

de toutes les fautes que cette perte peut luy faire commettre; deſorte que comme il n'en eſt point dont cette perte ne peut être ſuivie, il n'y a point de vice auſſi qui ne ſoit en quelque ſorte compris dans l'yvrognerie.

La volupté de l'amour ne produit pas des deſordres tout à fait ſi ſenſibles: mais cependant on ne peut point dire qu'elle ſoit d'une conſequence moins dangereuſe. L'amour eſt une eſpece d'yvreſſe pour l'eſprit & le cœur d'une perſonne, qui s'abandonne à cette paſſion; c'eſt l'yvreſſe de l'ame comme l'autre eſt l'yvreſſe du corps.

Le premier tombe dans une extravagance qui frape les yeux de tout le monde, & le dernier extravague quoy qu'il paroiſſe avoir l'uſage de la raiſon. D'ailleurs le premier renonce ſeulement à l'uſage de la raiſon; au lieu que celuy-cy renonce à ſon eſprit & à ſon cœur en même temps. J'avoüe neanmoins que juſqu'ici le déreglement de l'yvrognerie eſt beaucoup plus ſenſible & peut-être plus grand en effet.

Mais quand vous venés à conſiderer

ces deux passions dans l'opposition qu'elles ont au bien de la societé & au commerce que nous devons avoir avec Dieu, vous trouvés que l'amour dereglé est en quelque sorte plus criminel que l'yvrognerie, parce que celle-ci ne nous cause qu'un desordre passager ; au lieu que celui-là est suivi d'un dereglement durable. L'amour est d'ailleurs plus souvent une source d'homicide que le vin. L'yvrognerie est sincere : mais l'amour est composé essentiellement d'artifice & d'infidelité. Enfin l'yvrognerie est une courte fureur qui nous ôte à Dieu pour nous faire être à nos passions : mais l'amour illicite est une idolâtrie.

L'amour propre ne s'attache pas seulement à la recherche des voluptés corporelles : mais il les mêle en une infinité de manieres, qui en rehaussent le goût & en augmentent le sentiment. La plus part des arts sont des ministres de la volupté, occupés à mêler les couleurs pour le plaisir de la veüe ; les odeurs & les essences pour plaire à l'odorat, les instrumens, les tons & les sons agreables & harmonieux pour fla-

ter l'oreille. On fait des mêlanges voluptueux de couleurs, de ſons, d'odeurs; on s'en ſert pour rehauſſer le plaiſir de la bonne chere, & on employe celle-cy avec tous ces autres objets agreables pour accompagner les plaiſirs encore plus criminels. Et ce plaiſir des ſens eſt ſi conſiderable aux hommes que lors qu'ils veulent ſe faire eſtimer & conſiderer les uns les autres, ils cherchent le moyen de flater les ſens de ceux qui les aprochent. Ils ayment les parures riches & brillantes pour plaire aux yeux, les eſſences pour flater l'odorat, d'avoir la voix belle, ou de ſavoir joüer des inſtrumens pour donner du plaiſir à l'oreille. Tout cela entre dans l'eſtime que les hommes ont les uns pour les autres. On confond les voluptés avec les perfections, & l'excellence ne ſe trouve que dans ce qui nous divertit.

Quoy que cette volupté paroiſſe d'autant plus criminelle qu'elle occupe d'avantage nôtre ame, & d'autant plus dangereuſe qu'elle eſt plus commune entre les hommes, j'avoüe neanmoins que je ne ſuis point du ſentiment de

ceux, qui par des ſubtilités & des ſpeculations rafinées ſemblent vouloir nous conteſter l'uſage legitime & naturel des creatures, & qui s'imaginent ou que tous les plaiſirs ſont criminels, ou qu'on n'en peut goûter aucun ſans crime à moins qu'on n'ayt l'intention expreſſe dans ce moment de le raporter à la gloire de Dieu. Il y a de l'excés dans cette penſée, y ayant une infinité d'occaſions où nous prenons des divertiſſemens honnétes ſans que nous y trouvions aucun raport avec la gloire de Dieu. Il ſuffit donc que nous en uſions avec reconnoiſſance & actions de graces ponr le Creatur, ſans vouloir ſpiritualiſer & conſacrer des choſes qui ne ſont point ſuſceptibles de ce rafinement.

CHAP. XIII.

Où l'on continuë a conſiderer les divers caracteres de la volupté.

LA plûpart des hommes ne reconnoiſſent qu'une ſorte de volupté qui eſt celle des ſens. Ils reduiſent tout à l'in-

'intemperance corporelle , & ils ne
›erçoivent point qu'il y a dans le
ur de l'homme autant de ſortes dif-
:ntes de volupté qu'il y a d'eſpeces
plaiſir dont il peut abuſer, & autant
ıpeces differentes de plaiſir qu'il y a
paſſions qui agitent ſon ame.
‿'avarice qui ſemble ſe vouloir pri-
des plaiſirs les plus innocens , &
lopter en leur place que les travaux,
fatigues, les craintes & les inquietu-
à ſa volupté qui la dédommage des
ıceurs auxquelles elle renonce. *Po-*
s me ſibilat, dit cet avare dont Ho-
:.nous fait le portrait, *at ego mihi*
do ipſe domi, dum contemplor nummos
rca. Ce qu'eſt l'actuelle jouïſſance
biens temporels à l'égard des autres
ımes, cela même eſt le pouvoir d'en
:r à l'égard de celuy-cy.
Mais comme il y a des paſſions plus
ıinelles les unes que les autres, il y
ıſſi une ſorte de volupté ſpirituelle
eſt particulierement dangereuſe.
peut la réduire à trois eſpeces ; qui
: la volupté de la haine & de la ven-
ıce, celle de l'orgueil & de l'ambi-

tion, celle de l'incredulité & de l'impieté.

C'est une volupté d'orgueil que de se plaire à s'aproprier ou des biens qui ne nous apartienent pas, ou des qualités qui sont en nous: mais qui ne sont point nôtres, ou une gloire que nous devons raporter à Dieu & non point à nous. Comme l'ame trouve une espece de douleur à se dépouiller de son honneur pour en revêtir un autre, ce qui fait les repugnances secretes qu'elle a pour l'humilité, elle trouve aussi une espéce de plaisir bien sensible à dépouiller les autres de cette gloire pour s'en revêtir elle même.

On s'étonne avec raison que le peuple Romain trouvât quelque sorte de plaisir dans les divertissemens sanglans du Cirque, lors qu'il voyoit des Gladiateurs s'égorger en sa presence pour sa recreation: on peut regarder ce plaisir barbare comme une volupté d'ambition & de vaine gloire. Les Romains oublioient que ces combatans étoient des hommes pour se souvenir uniquement qu'ils étoient leurs esclaves. C'étoit

toit flater leur ambition que de leur faire voir que les hommes n'étoient faits que pour leur divertiſſement.

Il y a une volupté de haine & de vengeance, qui conſiſte dans la joye que nous donnent les diſgraces des autres hommes. C'eſt un affreux plaiſir que celuy qui ſe nourrit des larmes que les autres répandent. Cependant vous trouverés ſi vous y regardés de prés, que ce plaiſir ne fait pas la moindre partie des agrémens des hommes du monde. Le degré de ce plaiſir ſuit le degré de la haine qui l'a fait naître. C'eſt pourquoy un Poëte de nôtre temps qui a aſſés bien connu le cœur de l'homme, exprime l'excés de la haine par l'excés du plaiſir.

Puiſſay-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ces maiſons en cendres & tes lauriers en poudre;
Voir le dernier Romain à ſon dernier ſoûpir
Moy ſeule en être cauſe & mourir de plaiſir.

L'incredulité ſe fortifie du plaiſir de toutes les autres paſſions qui attaquent la Religion, & ſe plaiſent à nourrir des doutes favorables à leurs dereglemens;

& l'impité qui semble commettre le mal pour le mal même & sans en trouver aucun avantage, ne laisse pas d'avoir ses plaisirs secrets d'autant plus dangereux que l'ame se les cache à elle même dans l'instant qu'elle les goûte le mieux.

Il arrive souvent qu'un interêt de vanité nous fait manquer de reverence pour l'Etre supreme. Nous voulons nous montrer redoutables aux hommes en paroissant ne craindre point Dieu. Nous blasphemons contre le ciel pour menacer la terre.

Mais ce n'est pourtant point le sel qui assaissonne principalement l'impieté. L'homme haït naturellement Dieu, parce qu'il haït la dependance qui le soûmet à son empire, & la loy qui borne ses desirs. Cette haine de la Divinité demeure cachée dans le cœur des hommes, ou la foiblesse & la craindte la tiennent couverte sans que même la raison s'en aperçoive le plus souvent. Cette haine cachée fait trouver un plaisir secret dans ce qui brave la divinité. Les hommes ayment les élevations d'e-

ſprit qui abaiſſent ce qu'ils regardent comme leurs Dieux.

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

Il dédaigne de voir le Ciel qui le trahit.

Tout cela à paru brave, parce qu'il étoit impie.

Je ne m'opposeray point trop au ſentiment de ceux qui ont dit que la crainte eſt la premiere ſource de la ſuperſtition pourveu qu'on joigne la haine à la crainte, comme elles le ſont fort ſouvent dans le cœur de l'homme, étant difficile que les hommes ne haïſſent un peu ce qu'ils craignent beaucoup. Il eſt certain que la ſuperſtition ne ſeroit pas ſi commune dans le monde, car ordinairement elle eſt remplie d'une extravagance qui n'eſt pas humaine, ſi les hommes ne donnoient par le plaiſir dans ce qu'ils ne peuvent recevoir par raiſon, & ce plaiſir conſiſte dans la ſecrete ſatisfaction qu'ils ont à voir abaiſſer la Divinité. Les Payens ne trouvoient pas ſeulement un plaiſir d'orgueil à élever les hommes juſqu'au rang des Dieux, ils

ils trouvoient encore un plaisir de haine & d'impieté à abaisser les Dieux jusqu'au rang des hommes ; & peut être même qu'ils ne lisoient point avec tant de plaisir les fables de leurs Poëtes qui leur aprenoient que des hommes avoient été faits immortels, que celles qui feignoient que les Dieux avoient été blessés ou défaits par les armes des hommes.

Desorte que qui sonderoit bien le cœur de l'homme, trouveroit que la superstition & l'impieté ne sont point aussi opposées que l'on s'imagine, & qu'elles se trovent reünies dans cette haine secrete de Dieu, qui suit l'état de nôtre corruption, & dont nous ne guerissons que par la grace.

Comme l'orgueil & la haine de Dieu s'unissent pour former cette vaste volupté que nous cherchons dans la superstition, & cette volupté affreuse que nous trouvons dans l'impieté; l'orgueil & la haine s'unissent aussi pour faire le plaisir de la malignité, de la medisance & de la calomnie.

Nous y trouvons un plaisir de vaine gloi-

oire. Car on médit ſouvent des autres
›ur ſe loüer ſoy-même indirectement.
n'y a point d'homme au monde qui
: ſe loüât ouvertement s'il l'oſoit ;
ais comme il craint de ſe faire tort en
anquant de modeſtie, il eſt obligé
ıvoir recours à des voyes adroites &
genieuſes, & de faire remarquer ſon
erite ſans attirer le reproche d'une
›p grande vanité. Il n'oſe ſe loüer ou-
rtement : mais il eſpere qu'en parlant
s autres, il ſe peindra d'une maniere
directe, qu'en témoignant de l'hor-
ır pour une mechante action, il té-
oignera combien ſa vertu le rend in-
pable de la commettre ; & que plus il
imera les vices des autres, plus il
ontrera qu'il en eſt exempt, & fera
ire attention aux vertus oppoſées qu'il
ſſede. Un amour propre groſſier &
ıs politique tire luy même cette con-
quence en diſant, pour moy, bien que
ye de grans défauts, je peux me van-
r de n'avoir pas celuy-là : mais un
ıour propre habile & prudent eſt
eilleur ménager de ſa modeſtie ; &
che ſouvent ſa mediſance, mais beau-
coup

coup plus le dessein qu'il a en médisant.

Mais outre cet interêt d'orgueil qui nous fait trouver du plaisir à médire, il y a encore un interêt de haine qui nous met dans cette disposition. Nous regardons les autres hommes comme nos ennemis, parce que nous les considerons comme nos concurrens dans la recherche des biens temporels. Vous trouverés toûjours du plaisir à les voir abaisser, pendant que vous les considererés comme vous pouvant disputer quelque chose: mais des que cette opposition cesse, le plaisir que vous trouviés dans leur abaissement cesse aussi; delà vient que la médisance a pour objet les vivans & rarement les morts.

Il est facile de juger aprés cela que le plaisir de la conversation n'est point un plaisir aussi innocent que le vulgaire s'imagine. Les choses indifferentes nous ennuyent; celles qui nous interessent nous donnent ou un plaisir d'orgueil, ou un plaisir de haine, ou un plaisir d'ambition, ou le plaisir de quelque autre passion qui ne sera guere moins criminelle. Com-

Comme il y a une volupté de con-
rſation , il y a auſſi une volupté de
nſées qui a la même ſource que la
emiere. Elle naît de ce que nôtre
ɜur préoccupé de certaines paſſions,
ı de plaiſir qu'en penſant à certains
jets, & pour cet effet ſuſpend toutes
s autres reflexions & toutes nos au-
s penſées. Tel eſt le plaiſir d'un a-
ınt qui oublie toutes choſes pour
nſer à l'objet de ſon amour. Il trou-
dans ſes contemplations amoureu-
une ſorte de la volupté qui ſe dé-
ıit par la paſſion, parce que le plaiſir
la penſée cede à celui du ſentiment.
On s'imagine communement que les
ſtractions qui ſont ſi ordinaires à ceux
i prient Dieu, ou qui s'aquitent des
tres devoirs de la Religion , ſont les
›indres que l'on puiſſe commettre:
ıis on changeroit d'opinion , ſi l'on
uloit bien en examiner la ſource.
r enfin ces diſtractions ne viennent
e du trop grand plaiſir que nous don-
ıt les idées des choſes temporelles,
de ce que pour ainſi dire, nous vou-
s retenir par la volupté de la penſée
les

les objets du monde, qui nous échapens par la ſuſpenſion de nos voluptés de ſentiment.

Nous cherchons par tout le plaiſir comme les abeilles cherchent les fleurs qui ſont leur nourriture,& comme celles-ci trouvent quelque fois ce qu'elles cherchent dans des lieux ſales & mareſcageux, il nous arrive aſſés ſouvent de trouver une eſpece de volupté dans les affaires, les perils, les travaux & quelque-fois même dans l'affliction, pourvû qu'elle ne ſoit pas extreme. Il y a une volupté qu'on pourroit nommer juſtement la volupté des plaintes & des larmes. On ſe plait à regreter des perſonnes illuſtres, la gloire de ceux qu'on regrete ſignalant en quelque ſorte ceux qui s'affligent de leur perte. On trouve du plaiſir à éterniſer ſa douleur. On croit donner des marques de la fermeté de ſon ame par une inconſolable affliction. Enfin on eſt bien aiſe de faire remarquer la grandeur de ſa perte, croyant intereſſer la compaſſion des autres à faire reflexion ſur ce qu'on vaut.

Enfin nous trouvons une eſpece de volup-

'olupté jusques dans la paresse qui mê-
ne assés souvent nous fait renoncer à
outes les autres. Elle naît d'une cer-
aine mollesse qui nous fait haïr la
noindre douleur & la moindre incom-
nodité. Car cherchant le plaisir par
out, nous nous accoûtumons à penser
vec plaisir, à parler avec plaisir, à agir
vec plaisir, à chercher les societés qui
ıous donnent du plaisir, & à fuïr enfin
outes les occupations qui ne nous don-
ıent point du plaisir. D'où il arrive
jue la moindre incommodité nous de-
espere, étant contre cette forte accoû-
umance, & suspendant le sentiment de
ant de sortes de voluptés differentes,
lont l'idée est toûjours présente à nô-
re souvenir.

Qu'on ne cherche donc point de la
ermeté & de la constance dans des a-
nes voluptueuses. Elles peuvent affec-
er par orgueil de la force pour soûte-
ıir les disgraces : mais il est certain
ju'elles ne se défont jamais de leur foi-
leſſe qu'en se défaisant de la volupté.

Au reste la volupté corporelle est plus
ensible que la volupté spirituelle ;
mais

mais celle-ci paroit plus criminelle que l'autre. Car la volupté de l'orgueil est une volupté sacrilege, qui dérobe à Dieu l'honneur qui luy apartient en s'apropriant tout ; la volupté de la haine est une volupté barbare & meurtriere, qui ne se plait que dans la desolation & dans les larmes, & la volupté de l'incredulité de la superstition est comme nous l'avons deja fait voir, une volupté impie qui se nourrit de tout ce qui semble abaisser ou anéantir la Divinité.

Cela nous fait voir premierement que la volupté est aussi generale que nôtre corruption, étant certain que les hommes qui ne s'abandonnent point à une sorte de volupté, ne manquent guere d'être les esclaves d'une autre. Il importe peu par exemple de se défendre contre la volupté des sens, lors qu'on s'abandonne à celle de l'esprit qui est plus criminelle & plus dangereuse que celle-là.

On peut conclurre en second lieu avec beaucoup de raison, qu'il est impossible de se guerir de ce vice par des motifs purement temporels. Car quand vous

us allegueres à un voluptueux les
nſiderations de l'honneur, de la bien-
nce; de ſon interêt & de ſon établiſ-
nent dans le monde, vous pourrés
ıt-être bien l'obliger à préferer les
iſirs de l'orgueil & de l'ambition au
iſir des ſens : mais vous ne ferés par
que le faire paſſer d'un vice à un au-

Pour trouver des motifs capables de
faire abandonner la volupté en tous
s & en toutes manieres, il faut le
ttre en état de ſe paſſer s'il eſt neceſ-
e, de tous les plaiſirs qu'il trouve
ıs le monde; & pour cela il faut luy
e faire reflexion que ces plaiſirs paſ-
t & qu'il dure éternellement.

l eſt certain que la volupté a quel-
choſe d'aſſés raiſonable dans les
ıcipes d'un homme qui perit. Car
t-il pas naturel à un homme qui ne
pas long-temps en état de goûter
laiſir, de le rechercher pendant qu'il
eſt temps. C'eſt la morale qu'Ho-
debite agreablement.

...e ſumma brevis ſpem nos vetat inchoare longam.

Si

Si l'homme renfermoit toutes ses esperances & toutes ses prétensions dans cette vie, il y auroit de la verité & de la raison dans ces maximes : mais comme l'homme doit étre après sa mort, la lumiere naturelle nous enseigne qu'il doit aussi aspirer à des plaisirs éternels, que la Religion luy fait si heureusement connoître.

Aussi peut-on dire que l'homme immortel, c'est à dire comme nous l'avons déja expliqué ailleurs, l'homme qui se croit éternel, & qui agit par ce principe, renonce sans peine à la volupté par le desir qu'il a de se faire un bonheur qui ne finisse jamais. Il est impossible qu'il deviene esclave du plaisir des sens, qu'il sait bien que l'Auteur de la nature employe, comme un simple motif pour nous interesser dans la conservation, ou dans la propagation du corps. Il ne fait point consister son Souverain bien dans le plaisir d'être applaudi par une societé d'hommes mortels, non plus qu'un homme raisonnable ne fera pas consister sa gloire dans la loüange d'un homme qu'il ne doit voir qu'un mo-

nt. La vengeance n'a pour luy
; charmes. A peine regarde-t-il
e ses ennemis les personnes qui
font qu'un préjudice temporel.
ipporte point impatiemment les
; dépendances de cette vie, & ne
pas aussi par consequent une cri-
: volupté dans tout ce qui luy
t les autres ; regardent sa condi-
mme un état provisionel & peu
:, qui merite peu ses soins & son
on. En un mot l'homme immor-
que des passions fort moderées
s objets de cette vie, & comme
r qu'il a dans le monde est pro-
nné au degré de l'attachement
pour ces objets, il est aisé de con-
que la situation où il se trouve,
au dessus de la volupté.
juoy certainement on peut dire
: perd rien, étant dédommagé
geusement par ce commerce d'a-
de reconnoissance, de zele, de
de consolation qu'il a avec Dieu,
le sentiment de ses saintes & in-
delices l'éleve au dessus de nos
& empoisonnées voluptés.

On ne ſe défait donc point de la volupté ni par orgueil, ni par interêt, ni par vengeance, ni par ambition, comme l'on s'imagine communement. L'homme qui ſe renferme dans les courtes limites de cette vie ſera voluptueux quoy qu'il faſſe. Que les Philoſophes Payens nous debitent tant de beaux préceptes de vertu qu'il leur plaira ; qu'ils nous donnent tant de remedes que bon leur ſemblera contre l'intemperance, on admirera leurs maximes par le ſecret raport qu'elles ont avec nôtre dignité naturelle, dont nous avons une connoiſſance confuſe : mais on ne ſe ſentira point diſpoſé à les pratiquer, qu'autant qu'on ſera convaincu de ſon éternité.

CHAP. XIV.

Où l'on traite des déreglemens generaux de l'amour propre, & particulierement l'orgueil.

LE plaiſir & la gloire ſont les deux biens generaux qui aſſaiſſonnent tous les autres. Ils en ſont comme l'eſprit & le ſel ; differens en cela comme

ious l'avons déja remarqué , que le
laiſir ſe fait aymer & deſirer pour l'a-
mour de luy même, au lieu que la gloi-
e ne ſe fait ſentir que par le plaiſir qui
accompagne.

Mais bien que nous ne ſentions la
loire que par le plaiſir qui l'accom-
agne , je ne ſay ſi l'on ne peut point
ire qu'on la deſire pour elle même. Du
ioins eſt il certain qu'il n'eſt pas faci-
e de trouver la premiere & plus ancien-
e raiſon pour laquelle nous aymons à
tre eſtimés.

On ne ſe ſatisfait point là deſſus en
iſant que nous deſirons l'eſtime des
utres à cauſe du plaiſir qui y eſt atta-
hé: car comme ce plaiſir eſt un plaiſir
e reflexion, la difficulté ſubſiſte, puis
u'il reſte toûjours à ſavoir pourquoy
ette eſtime qui eſt quelque choſe d'é-
anger & d'éloigné à nôtre égard, fait
ôtre ſatisfaction.

On ne reüſſit pas mieux en alleguant
utilité de la gloire, car bien que l'eſti-
ie que nous aquerons nous ſerve à
ous faire reüſſir dans nos deſſeins, &
ous procure divers avantages dans la

 ſocie-

ſocieté; il y a des circonſtances où cette ſuppoſition ne ſauroit avoir de lieu. Quelle utilité pouvoient enviſager Mutius, Leonidas, Codrus, Curtius & tous ces autres Heros qui ont donné leur vie pour aquerir de l'honneur? qu'elle utilité pouvoient ils enviſager dans ce ſacrifice qu'ils faiſoient à leur orgueil de tous leurs biens & d'eux-mêmes; & par qu'el interêt ces femmes Indiennes qui ſe font bruler aprés la mort de leurs maris, cherchent elles en dépit même des loix & des rémontrances une eſtime à laquelle elles ne ſurvivent point?

Quelqu'un a dit ſur ce ſujet que l'amour propre nourrit avec complaiſance une idée de nos perfections, qui eſt comme ſon idole, ne pouvant ſouffrir ce qui choque cette idée, comme le mépris & les injures, & récherchant au contraire avec paſſion tout ce qui la flate & qui la groſſit, comme l'eſtime & les loüanges. Sur ce principe, l'utilité de la gloire conſiſteroit en ce que l'eſtime que les autres font de nous confirme la bonne opinion que nous en avons nous mêmes: mais ce qui nous

mon-

:e que ce n'eſt point là l'unique ni
: la principale ſource de l'amour
time, eſt qu'il arrive preſque toû-
que les hommes font plus d'état
:rite aparent qui leur aquiert l'e-
des autres, que du merite réel qui
leur propre eſtime, ou ſi vous
;, qu'ils ayment mieux avoir des
s qu'on eſtime, que des bonnes
ès qu'on n'eſtime point dans le
e, & qu'il y a d'ailleurs une in-
de perſonnes qui cherchent à ſe
:onſiderer par des qualités qu'ils
bien qu'ils n'ont pas, ce qui dé-
a penſée, qu'ils ayent recours à
ſtime étrangere pour confirmer
ıs ſentimens qu'ils ont d'eux mê-

ı'y auroit pas plus de fondement
aginer qu'on ne deſire l'eſtime,
arce qu'on veut ſe diſtinguer &
:r au deſſus des autres. C'eſt ex-
.r la cauſe par l'effet. Ce n'eſt
parce qu'on veut ſe diſtinguer
cherche l'eſtime: mais c'eſt par-
on veut être eſtimé, qu'on cher-
ſe diſtinguer en ſortant de la fou-

le & de l'obſcurité où l'on ſe trouvoit au-paravant.

Enfin on ne peut point dire que l'amour de l'eſtime dans ſon idée generale vienne de cette idolatrie de l'amour propre, qui fait que nous cherchons à être éternels & immenſes comme Dieu, nous faiſant une éternité imaginaire dans le ſouvenir des hommes pour nous ſauver du naufrage du temps & nous perpetuer malgré luy, & tâchant de nous étendre & remplir le monde en occupant l'eſprit des hommes de nos actions & de nôtre grandeur. Si c'étoit là l'unique ſource de l'amour de l'eſtime, il s'enſuivroit qu'on ne pourroit deſirer l'eſtime des autres innocemment, ni par conſequent avoir pour l'infamie qu'une horreur criminelle, ce qui eſt contre la raiſon.

Qu'on cherche tant qu'on voudra les ſources de cette inclination, je ſuis perſuadé qu'on n'en trouvera la raiſon que dans la ſageſſe du Createur. Car comme Dieu ſe ſert de l'amour du plaiſir pour conſerver nôtre corps, pour en faire la propagation, pour nous unir les

ns avec les autres, pour nous rendre
:nsibles au bien & à la conservation de
ı societé dans laquelle nous nous trou-
ons, il n'y a point de doute aussi que
. sagesse ne se serve de l'amour de l'e-
ime, pour nous défendre des abaisse-
ıens de la volupté, & faire que nous
ous portions aux actions honnétes &
ıüables, qui convienent si bien à la
gnité de nôtre nature, & en même
:mps pour nous unir mieux les uns a-
:c les autres.

Cette précaution n'auroit point été
écessaire, si la raison de l'homme eût
gi seule en luy & independemment du
ntiment; car cette raison pouvoit luy
ıontrer l'honnête, & même le luy fai-
: préferer à l'agreable : mais parce que
:tte raison est partiale & juge souvent
ı faveur du plaisir, attachant l'hon-
eur & la bienseance à ce qui luy plait;
a plû à la sagesse du Createur, de nous
onner pour juge de nos actions non
:ulement nôtre raison, qui se laisse
ɔrrompre par la volupté; mais encore
ı raison des autres hommes, qui n'est
as si facilement séduite.

C'eſt donc parce que l'Auteur de la nature a voulu que la raiſon des autres hommes fût nôtre loy, & nôtre juge en quelque ſorte à l'égard de l'honnêteté morale & des bienſéances de la nature raiſonnable, que Dieu nous à formés avec un deſir naturel de nous faire eſtimer des autres, deſir qui aſſurement précede les réflexions de nôtre eſprit.

Car bien que l'utilité, le plaiſir, l'envie de trouver des conformations à la bonne opinion de ſoy-même &c. puiſſent ſatisfaire l'amour de l'eſtime, nous avons fait voir qu'ils ne la produiſent pas.

Et ici noûs pourrions diſtinguer trois mondes que la ſageſſe du Createur a fonde ſur trois inclinations naturelles. Le monde animal, le monde raiſonnable, & le monde religieux. Le premier eſt une ſocieté de perſonnes unies par le ſentiment, le ſecond eſt une ſocieté de perſonnes unies par l'eſtime, & le troiſiéme une ſocieté de perſonnes unies par la Religion naturelle. Le premier a pour principe l'amour du plaiſir, le ſe-

ond l'amour de l'eſtime & le troiſié-
ıe la conſcience. Tous ces trois prin-
pes ſont naturels, & il n'en faut cher-
ıer la raiſon que dans la ſageſſe du
reateur. Le premier de ces trois mon-
es ſe raporte au ſecond, le ſecond au
oiſiéme, & le troiſiéme au dernier. Il
a donc cette ſubordination dans ces
ıoſes, que l'eſtime regle l'amour du
aiſir & que la Religion doit regler l'a-
our de l'eſtime ; & cette ſubordina-
on n'eſt pas moins naturelle que ces
clinations.

On peut en effet attribuer à la natu-
l'amour du plaiſir : mais on ne doit
oint mettre ſur ſon conte les déborde-
ens de la volupté. On peut dire que
ımour de l'eſtime eſt naturelle ; mais
ne faut pas croire que les extrava-
ınces & les fureurs de l'orgueil ſor-
nt du ſein de la nature. On peut at-
ibüer à celle-ci la crainte de Dieu &
mour de la vertu ; mais il ne faut pas
y donner pour appanage toutes les
perſtitions, qu'il a plu aux hommes
enter ſur les principes de la nature ; &
ır conſequent il eſt neceſſaire, que l'a-

mour du plaisir, celle de l'estime, & la conscience ayent naturellement leur loy, leurs regles & leurs limites. Mais il sera bon de s'arrêter à l'amour de l'estime.

CHAP. XV.

Où l'on examine tous les déreglemens qui entrent dans la composition de l'orgueil.

IL semble que jusqu'ici on n'ayt point trop bien connu l'orgueil, & cela sans doute pour n'en avoir point bien distingué toutes les parties, & n'en avoir pas assés soigneusement examiné tous les caracteres.

L'orgueil en general peut se reduire à cinq branches principales, qui sont l'amour de l'estime, la présomption, la vanité, l'ambition & la fierté. Car quoy que les hommes ayent accoûtumé de confondre ces termes, & de s'en servir indifferemment pour signifier une même chose; il est certain que ces expressions ont des significations un peu differentes.

L'amour de l'eſtime eſt legitime & naturel en ſoy, comme nous l'avons déja remarqué : mais il eſt vicieux & déreglé quand il va dans l'excés. C'eſt ici le dereglement le plus general de l'orgueil. Car lors qu'on deſire avec excés l'eſtime, il eſt naturel qu'on cherche en ſoy-même des qualités eſtimables, & que lors qu'on n'en a point, on s'en donne par la complaiſance que l'imagination a pour les penchans du cœur. D'où naît la préſomption. D'ailleurs cet amour immoderé de l'eſtime fait qu'on tâche de le faire valoir par toute ſorte d'endroits, & qu'au défaut des veritables ſources de la gloire, on ſe fait eſtimer par des choſes qui ne ſont point eſtimables; ou qui ne le ſont que dans nôtre imagination, voila ce qui fait proprement nôtre vanité; car cette expreſſion originaire ſignifie le vuide des objets, où nous cherchons fauſſement de l'eſtime, & qui ſont de mauvaiſes ſources de gloire. De cet amour exceſſif de l'eſtime naît en troiſiéme lieu l'envie que nous avons de nous élever au deſſus des autres, perſuadés que nous ne

pouvons attirer la conſideration des hommes avec un peu d'éclat, pendant que nous ſommes confondus avec la foule. C'eſt ce qui produit l'ambition. Enfin le deſir que nous avons de paroître en nous diſtinguant des autres, nous les fait mépriſer, cherchant à les abaiſſer pour nous tirer du pair d'avec eux. C'eſt de là que naît la fierté.

Tous les déreglemens de l'orgueil ſe reduiſant à l'amour exceſſif de l'eſtime, comme à leur premier principe, nous ne pouvons conſiderer ce dernier avec trop de ſoin. Les deux défauts generaux de ce penchant ſont l'excés & le déreglement. Le premier conſiſte en ce que nous aymons trop l'eſtime, & le ſecond en ce que nous aymons la fauſſe eſtime comme l'eſtime veritable.

Pour comprendre ce que c'eſt que l'excés de l'amour de l'eſtime, il faut conſiderer le deſſein que Dieu a eu, lors qu'il a mis ce penchant dans nôtre cœur. Il nous l'a donné pour la conſervation de nôtre corps, pour le bien de la ſocieté, & pour l'exercice de la vertu. Je dis *pour la* conſervation de nôtre corps;

puis

puis que l'amour de l'eſtime nous défend des débordemens de la volupté corporelle,qui cauſeroient bien-tôt nôtre mort. Car qui doute que le deſir que nous avons de nous faire eſtimer les uns des autres, ne ſoit un puiſſant motif pour nous defendre de cet abandon de débauche & de ſenſualité vers lequel nous entraîne l'amour du plaiſir, & qui eſt ſi funeſte même à nôtre corps. Il a mis ce penchant en nous pour le bien de la ſocieté ; car c'eſt ce deſir de nous faire eſtimer les uns des autres, qui nous rend civils & complaiſans,obligeans & honnêtes,qui nous fait aymer la bienſeance & la douceur du commerce ; & qui ne ſait d'ailleurs que c'eſt à ce deſir naturel de la gloire que nous devons les beaux arts , les ſciences les plus ſublimes , les gouvernemens les plus ſages,& les gouvernemens les plus juſtes , & en general preſque tout ce qu'il y a d'admirable dans la ſocieté ? Qu'on ne s'imagine point que c'eſt nôtre corruption & nôtre cupidité , qui ont fait ce grand bien aux hommes. Les ſages inſtructions de l'Auteur de la

nature y ont ſans doute leur bonne part. Enfin il eſt certain que le deſſein de Dieu a été de nous porter aux actions honnétes & loüables, en nous donnant pour juge de nôtre conduite non ſeulement nôtre raiſon, qui ſouvent ſe laiſſe corrompre par la volupté : mais encore la raiſon des autes hommes qui ne ſont pas ſi partiaux pour nous que nous le ſommes nous mêmes. En effet non peut conſiderer Dieu comme l'Auteur de la ſocieté, ou comme l'Auteur de la Religion. Comme l'Auteur de la ſocieté, il a voulu faire entrer les hommes en commerce les uns avec les autres pendant quelque temps ; & dans cette veüe il leur a donné les penchans qui étoient neceſſaires pour le bien & la conſervation de cette ſocieté. L'amour du plaiſir & celuy de l'eſtime ſont de ce nombre. Ce dernier fait les vertus humaines, qui ne doivent pas être décriées autant qu'on les décrie ordinairement. Car ſi elles ne ſervent pas au ſalut éternel , elles ſont deſtinées au bien de la ſocieté temporelle ; elles partent du deſſein de l'Auteur de la creatu-

re; elles ſont partie de ſon plan ; l'amour de l'eſtime étant le moyen dont il ſe ſert pour perfectionner la ſocieté, comme l'amour du plaiſir eſt deſtiné à la former. Pour la Religion elle a des veües plus ſublimes ; car elle entreprend de diriger l'homme vers le bien éternel & infini.

De la il s'enſuit que l'amour de l'eſtime eſt exceſſif, premierement lors qu'il tend à détruire le corps au lieu de le conſerver, en ſecond lieu lors qu'il va à troubler le bien & l'ordre de la ſocieté au lieu de le maintenir, & enfin lors qu'il nous fait violer les loix de la vertu au lieu de nous la faire pratiquer.

On trouve un bel exemple du premier dans la fureur des düels. C'eſt à mon avis un point d'honneur bien extravagant que celuy, qui veut qu'on ayme la gloire & qu'on mépriſe la vie, qui en eſt le fondement & en quelque ſens la fin, comme nous avons déja veu. A quoy me ſervira l'eſtime des hommes lors que je ne ſeray plus en état de joüir de ma reputation ? Cet honneur n'eſt rien que par la vie. La vie eſt quelque

chose

chose même sans cet honneur; & Dieu luy même a trouvé bon de nous faire connoître par sa conduite, que celle-là est plus estimable que celuy-cy. Car il ne nous fait aymer l'honneur que par un endroit qui est celuy de la gloire, & il nous fait aymer la vie par le plaisir & par la gloire en même temps.

Que si l'on répond ici que ce n'est point tant l'amour de l'estime que la crainte du mépris, qui fait que l'on s'expose à la mort pour se vanger d'un outrage qu'on a receu, & qu'il est naturel à un homme d'honneur de ne pouvoir vivre accablé d'infamie? on ne satisfait point par cette réponse, parce que comme c'est une foiblesse de ne point pouvoir suporter la douleur, c'en est une qui n'est pas moindre de ne pouvoir souffrir le mepris, sur tout le mepris injuste & qu'on n'a point merité.

Au fond nous trouvons que l'amour de l'estime paroit déreglé à tous égards dans cet exemple. Car c'est aymer trop l'estime, c'est aymer l'estime fausse, & c'est l'aymer plus que sa vie, & par consequent plus que la conservation de son corps,

corps, plus que la societé à laquelle on ôte un membre ou plusieurs membres par la fureur de ces infames combats, & enfin plus que la vertu ; puis que c'est l'aymer plus que l'humanité, que la justice, que la charité & que la moderation.

Je say que lors qu'il s'agit de donner son sang pour le bien de la societé, comme pour le service du Prince, qui represente cette derniere & en a les droits entre ses mains, il ne faut point balancer un moment à exposer sa vie : mais ce n'est point alors l'estime, c'est la vertu qu'on préfere à sa vie. On suit le dessein de l'Auteur de la nature, on se conforme à son plan & à ses volontés, puis que celuy qui nous à faits, nous a faits dans la subordination & dans la dépendance. Tout le mal vient de ce que les hommes ne connoissent pas bien l'honneur & l'ayment sans le connoître. Ils n'en ont qu'une idée confuse que l'éducation, les exemples & le jugement des autres changent incessamment. L'honneur enferme trois choses dans son idée ordinaire. C'est un sentiment

de

de ſon excellence. C'eſt un amour de ſon devoir,& c'eſt un deſir d'être eſtimé. Il faut qu'un homme d'honneur ſe ſente de la vertu & du merite, & que par conſequent il ſe trouve choqué du mépris qu'on a pour luy. Il faut qu'il ayme ſes devoirs juſqu'à s'expoſer aux plus grans dangers pour les remplir,& il faut qu'il ayme l'eſtime du monde raiſonnable, & qu'il tâche de la meriter.

Cette idée generale eſt juſte : mais l'aplication que les hommes en font eſt fauſſe ordinairement. Car ils manquent pour ne faire point d'attention à leur vray merite, qui eſt bien plus grand qu'ils ne s'imagient, pour ne pas avoir l'idée de leurs devoirs,qui vont plus loin qu'ils ne penſent, & pour ne ſavoir point diſcerner la fauſſe eſtime de l'eſtime veritable, qui eſt celle à laquelle ils doivent aſpirer.

Je ne ſay pourtant, ſi dans leur déreglement les hommes n'ont pas je ne ſay quel ſentiment confus de leur dignité naturelle, qui ſe joignant à leurs faux préjugés d'eſtime & de gloire mondai-

ne

ıit l'impatience, ou plûtôt la fu-
ıvec laquelle ils reçoivent les ou-
qu'on leur fait. Un homme d'un
e aussi bas & aussi méprisable
celuy de l'homme qui perit, quel
oit, trouveroit-il une si grande
ur dans l'abaissement ? Et se fâ-
it-il avec tant d'excés d'être rendu
ınt qui le suit de tous côtés ? Non,
dans l'homme un instinct, qui l'a-
perpetuellement de ce qu'il est,
le rend sensible à tout ce qui cho-
idée qu'il a de ses perfections.
reste il est certain que cette gloi-
aquelle nous aspirons, enferme
urs sentimens differens qui la com-
t. On en distingue quatre, qui
estime, la consideration, le respect,
lmiration. L'estime est le tribut
rend aux qualités propres & au
e personnel. La consideration a
objet non seulement le merite de
sonne : mais aussi les qualités ex-
res, comme la naissance, les riches-
reputation, la puissance, le credit,
ıeralement tous les avantages qui
la difference des conditions & la
di-

distinction des personnes dans la socie-té. Le respect n'est qu'une grande con-sideration, & l'admiraion qu'une gran-de estime. La gloire la plus belle ou du moins la plus propre consiste dans l'e-stime & dans l'admiration : mais la gloi-re la plus sensible & la plus marquée est celle qui consiste dans la consideration & dans le respect. La raison en est, que tout le monde n'est pas en état de dis-cerner un homme qui a du merite d'a-vec un autre qui n'en a point ; au lieu que chacun peut distinguer un grand Seigneur d'une personne du commun.

Il est certain qu'il n'y a point d'hom-me au monde, à qui on ne doive ces sentimens, quand on considere son ex-cellence & sa dignité naturelle. On doit de l'estime & de l'admiration aux per-fections qu'il a plu à Dieu d'accorder à l'homme. On doit de la consideration & du respect au rang que Dieu luy fait tenir dans l'Univers : mais cette gloire re originaire de l'homme à été obscur-cie, & comme effacée par le péché ; & ici nous ne pouvons que nous ne con-siderions avec surprise le prodigieux dé-

regle-

eglement de l'homme corrompu ; lors
ue nous voyons que son orgueil com-
nence pour ainsi dire, où sa gloire finit,
ue son humilité finit là où commen-
e sa veritable bassesse.

C'est quelque chose d'admirable de
oir les hommes occupés à se faire des
vilités, & à s'encenser les uns les au-
es, pendant qu'ils sont également dig-
es d'un oprobre éternel.

Il ne faut pas s'en étonner, Dieu qui
voulu conserver la societé même aprés
a corruption des hommes, n'a point dû
ous ôter cette inclination naturelle,
ue nous avons à être estimés des au-
es, & qui fait comme nous l'avons dé-
a dit, la perfection du commerce que
ous avons avec eux.

Il ne faut conter pour rien l'exemple
e ces Philosophes, qu'on a veu mépri-
er l'estime des autres hommes jusqu'à
estimer mal-heureux, lors qu'il leur
rrivoit de se l'attirer. Peut-être que ces
eros en humilité ne méprisoient point
ant la gloire en effet, qu'ils paroiss-
oient la mépriser aux yeux des hom-
nes. Ciceron dit que de tous ceux qui
avoient

avoient fait des livres ſur le mépris de la gloire, aucun n'avoit oublié d'y mettre ſon nom. C'eſt une politique d'orgueil d'aller à la gloire en luy tournant le dos. Quand un homme fait profeſſion de vouloir être eſtimé, il trouve ſur ſon chemin une infinité d'envieux & de rivaux, qui faiſant attention à ſon deſſein, luy chicanent d'autant plus leur eſtime propre, & tâchent d'autant plus de luy ôter l'eſtime des autres, qu'il la ſouhaite avec plus d'ardeur: mais quand un homme paroit mépriſer cette eſtime du monde, qui eſt ambitionnée de tant de perſonnes, alors comme il ſort volontairement du rang de ceux qui y aſpirent, on le conſidere avec complaiſance, on ayme ſon deſintereſſement, & on voudroit comme luy faire accepter par force, ce qu'il fait ſemblant de réfuſer. *Gloria*, dit S. Auguſtin, *ſequitur fugientem.*

D'ailleurs il y a eu de tout temps une eſpece de conteſtation entre le merite & la fortune, pour ſavoir lequel des deux auroit le pas dans le chemin de la gloire. Les Grans du monde ſont

Tion des honneurs les plus écla-
le privilege de la fortune, qui
dinairement les empressemens
iltitude.
hilosophes soûtenant les droits
:tu & de la sagesse contre la for-
it fait un parti de gens ligués,
ısi dire, contre la grandeur; ne
ınt obtenir ils ont pris le parti
priser. Ils ont paru rénoncer à
ité qui nous fait courir aprés
i distribuent les biens de la for-
le peur que leur empressement
n aveu tacite de leur inferiori-
›arce que le grand nombre les
ıoit par sa conduite interessée,
ris le parti de mépriser l'estime
ıire; mais faites les changer d'é-
ıangeront de sentiment.
ste le déreglement vient princi-
t de ce que nous pensons tel-
à nous faire estimer des hom-
nous ne pensons point à nous
rouver de Dieu. Ce n'est pas
›robation de Dieu ne nous pa-
fond plus prétieuse que l'esti-
ıommes, mais c'est que pour
aque-

aquerir l'estime des hommes, il n'est point necessaire que nôtre cœur soit changé, il suffit que nous nous déguisions aux yeux des autres, au lieu que nous ne pouvons nous faire approuver de Dieu, qu'en changeant le fond de nôtre cœur. Or c'est une petite entreprise pour nôtre amour propre de se contrefaire : mais c'en est une extremement difficile de vouloir serieusement être autre qu'on n'est.

CHAP. XVI.

Où l'on considere le second déreglement de l'orgueil.

LE desir excessiv que nous avons de nous faire estimer des autres hommes, fait que nous desirons avec passion d'avoir des qualités estimables, & que nous craignons extremement d'avoir des défauts; qui nous fassent tort dans l'esprit des hommes, ou de nous trahir nous mêmes en ne donnant point une opinion assés avantageuse de nous. Or comme on se persuade ce qu'on desire, & ce qu'on craint trop fortement; il

re que nous venons à conçevoir
op bonne opinion de nous-mê-
ou à tomber dans une exceſſive
e de nous. Le premier de ces
éfauts s'apelle préſomption. Le
timidité. Ces deux défauts qui
it oppoſés vienent tous deux
nême ſource, ou plûtôt ils ne
l'un même défaut ſous deux for-
ferentes. La préſomption eſt un
confitant; & la timidité un or-
ui craint de ſe trahir. Nous a-
1 penchant à l'un ou à l'autre
ı diverſité de nôtre temperam-
Le ſang fait ordinairement qu'on
ade ce qui eſt avantageux. C'eſt
ipe de la confiance. La melan-
it qu'on croit tout ce qu'on ap-
le. Elle fait naître nos défiances:
défiance & confiance tout eſt
l'orgueil, puis que tout vient
our exceſſif de l'eſtime, qui eſt
ancien de ſes dereglemens.

t le monde croit qu'un préſomp-
eſtime trop: mais nous croyons
r dire contre le ſentiment de
monde, qu'il ne s'eſtime pas aſ-

fés ; & qu'il manque par un excés de bassesse & non par un excés d'élevation disproportionnée à ce qu'il est. Il ne s'aperçoit point en effet, qu'il y a en luy une plus grande excellence, que celle qui fait l'attention de sa vanité & que le merite de l'homme qui perit est peu de chose, comparé au merite de l'homme immortel.

Il ne faut pas s'étonner neanmoins qu'il ayme mieux se considerer par raport au temps que par raport à l'éternité, puis que dans la premiere de ces deux veües, il usurpe la gloire de Dieu, en s'attribuant tout, & rien à l'Etre supreme, au lieu que dans la veüe de l'éternité, il est obligé de se dépouiller de toute sa gloire pour la raporter à Dieu ; étrange aveuglement qui ne luy permet point de reconnoître qu'il n'y a point d'autre bonheur veritable, que celuy qui se confond avec la gloire de Dieu.

J'avoüe cependant qu'on peut s'estimer trop en un sens ; & qu'il est même ordinaire de voir des personnes qui ont des prétensions immoderées pour la gloire humaine. Il ne faut pour en

demeu-

demeurer d'accord, que se souvenir de ce qu'on a déja dit, que l'amour de l'estime a été gravé dans nôtre cœur par raport à la societé. Car de là il s'ensuit que raisonnablement ceux là ont plus de part à cette gloire exterieure, qui font plus de bien à la societé, & qui sont plus considerables au public, soit par leurs services, soit par leurs charges, soit par l'eminence du rang auquel la providence peut avoir attaché la domination. Les Grans ont raison de prétendre aux hommages, puis que tout cela se mesure par raport à la societé: mais ils seroient bien vains & bien peu raisonnables, s'ils pensoient que le fond interieur de leur merite fût de là plus grand que celuy des autres hommes, & s'ils ne reconnoissent, que c'est ici une préference d'ordre & non pas une préference d'excellence. Car encore un coup les avantages de l'homme qui perit, ne sont rien, comparés à ceux de l'homme qui ne perit point, & il s'en faut beaucoup que toute la societé temporelle des hommes avec ses divers gouvernemens, sa puissance, ses digni-

tés &c. ne pese autant que l'immortalité d'un seul homme.

CHAP. XVII.

Du troisiéme déreglement qui compose nôtre orgueil, qui est la vanité.

L'Amour excessif de l'estime ne nous trompe pas seulement, en nous persudant que nous avons des bonnes qualités, que nous n'avons pas en effet: mais aussi en nous faisant prendre pour des sources de gloire, ou des biens estimables, ou des objets qui ne le sont en aucune façon.

Le terme de vanité est consacré par l'usage à representer également la disposition d'un homme qui s'attribüe des qualités qu'il a, & celle d'un homme qui tâche de se faire honneur par de faux avantages: mais ici nous le rétreignons à cette derniere signification, qui est celle qui a plus de raport avec l'origine de l'expression.

Il semble que l'homme soit devenu vain depuis qu'il a perdu les sources de sa veritable gloire, en perdant cet état

de sainteté & de bonheur où Dieu l'avoit placé. Car ne pouvant renoncer au desir de se faire estimer, & ne trouvant rien d'estimable en luy depuis le péché, ou plûtôt n'osant plus jetter une veüe fixe & des regards assurés sur luy même, depuis qu'il se trouve coupable de tant de crimes & l'objet de la vengeance de Dieu, il faut bien qu'il se répande au déhors, & qu'il cherche à se faire honneur, en se revétant des choses exterieures : & en cela les hommes convienent d'autant plus volontiers, qu'ils se trouvent naturellement aussi nuds & aussi pauvres les uns que les autres.

Je trouve que la condition des hommes à cet égard ne ressemle point mal à celle d'un Monarque depouillé de ses trésors, qui tâche de donner cours à la monnoye de cuivre, n'en ayant plus d'or ni d'argent.

C'est ce qui nous paroîtra, si nous considerons que les sources de la gloire parmi les hommes, se reduisent, ou à des choses indifferentes à cet égard, ou si vous voulés, qui ne sont susceptibles ni de blâme ni loüange, ou à des cho-

choſes ridicules, & qui bien loin de nous faire veritablement honneur, ſont trés propres à marquer nôtre abaiſſement, ou à des choſes criminelles, & qui par conſequent ne peuvent être que honteuſes en elles-mêmes; ou enfin à des choſes qui tirent toute leur perfection & leur gloire du raport qu'elles ont avec nos foibleſſes & nos défauts.

Je mets au premier rang les richeſſes. Quoy qu'elles n'ayent rien de mépriſable, elles n'ont auſſi rien de glorieux en elles-mêmes.

Nôtre cupidité avide & intereſſée ne s'informe jamais de la ſource, ni de l'uſage des richeſſes qu'elle voit entre les mains des autres. Il luy ſuffit qu'ils ſont riches pour avoir ſes premiers hommages; & quoy qu'elle ne profite point actuellement de leurs richeſſes; elle ne laiſſe point de les reſpecter par la poſſibilité qu'il y a qu'elle en profitera un jour.

Mais s'il plaiſoit à nôtre cœur de paſſer de l'idée confuſe à l'idée diſtincte, il ſeroit ſurpris aſſés ſouvent de l'extravagance de ſes ſentimens; car comme il n'eſt

n'eſt point eſſentiel à un homme d'être riche, & qu'il faut qu'il y ayt quelque cauſe qui luy donne du bien, il trouveroit ſouvent qu'il eſtime un homme, parce que ſon pere a été un ſcelerat, ou parce qu'il a été luy même un fripon; & que lors qu'il rend ſes hommages exterieurs à la richeſſe, il ſalüe le larçin, ou encenſe à l'infidelité & à l'injuſtice.

Il eſt vray que ce n'eſt point là ſon intention: il ſuit ſa cupidité plûtôt que ſa raiſon: mais un homme à qui vous faites la cour, eſt-il obligé de corriger par toutes ces diſtinctions la baſſeſſe de vôtre procedé, & de ſeparer ce que vôtre interêt luy donne, de ce que vôtre raiſon luy donneroit, ſi elle ſe conſultoit elle-meme. Non, non, il reçoit vos reſpects exterieurs, comme un tribut que vous rendés à ſon excellence. Comme vôtre avidité vous a trompés, ſon orgueil auſſi ne manque point de luy faire illuſion. Si ſes richeſſes n'augmentent point ſon merite, elles augmentent l'opinion qu'il en a, en augmentant vôtre complaiſance. Il prend

tout au pied de la lettre & ne manque point à s'agrandir interieurement de ce que vous luy donnés, pendant que vous ne vous enrichessés guere de ce qu'il vous donne.

Ce n'est pas qu'on ne peut trouver quelque chose dans les richesses, qui semble les rendre un objet d'estime à nos yeux, comme il y a quelque chose dans la pauvreté qui semble la rendre un objet de mépris; & cela à mon avis c'est que les priemieres nous aquierent une espece de puissance, qui nous éleve au dessus des autres, & fait que nous pouvons facilement nous passer d'eux; au lieu que la pauvreté nous met dans un état de necessité & de foiblesse, qui fait que nous ne pouvons nous passer des autres: mais en cela on peut dire que l'opulence n'est glorieuse que par nôtre ambition, & que la pauvreté n'est honteuse que par nôtre orgueil.

On ne veut pourtant point approuver par là le procedé de ceux, qui ne sauroient souffrir qu'il y ayt des personnes que Dieu benisse, sans se déchaîner contre eux. On les tourne de tous

les

les côtés. On examine leurs défauts avec soin. On ne leur pardonne rien. Certainement si l'estime que les hommes ont pour la richesse vient de l'amour propre, ce mépris qu'on affecte d'avoir pour les personnes riches, est toûjours une marque de l'envie; & cette envie est elle même extremement honteuse. Au fond la dependance de l'interêt vaut encore mieux que celle de l'envie; & l'on fait mieux de ceder volontairement à ceux de qui l'on attend du bien, que de se mettre au dessous d'eux, & leur faire comme un hommage forcé par le déplaisir qu'on a de leur prosperité qu'on envie.

On ne doit estimer les richesses que selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait: c'est de la même maniere que nous voudrions que l'on considerât la naissance, l'autorité & les dignités. Toutes ces choses mettent les hommes dans l'engagement de faire des actions loüables. Si vous remplissés les devoirs auxquels elles vous engagent, elles deviennent des sources de gloire pour vous; si vous répondés mal à la loy qu'elles

vous imposent , elles ne servent qu'à vous couvrir d'infamie.

Ceux qui étant parvenus à quelque degré de prosperité éclatante, s'enyvrent de leur grandeur, ne rafinent guere en sentimens de vaine gloire ; une moderation aparente qui sembleroit dire qu'ils sont au dessus des choses qui les élevent, ne leur feroit-elle pas bien plus d'honneur que cette fierté mal entendüe, qui laisse croire qu'ils sont au dessous de leur fortune, puis qu'ils savent si peu la soûtenir ? Cela est d'autant plus surprenant que ce n'est pas seulement à ceux qui ne sont point assés éclairés pour connoître le tort que ce procedé leur fait, qu'il arrive de se méconnoître : mais aussi à ceux qui savent parfaitement cette verité. La raison en est, que les hommes quand ils parvienent à quelque dignité , changent de place interieurement, s'il est permis de parler ainsi ; l'orgueil les plaçant dans un poste plus élevé que celüy qu'ils occupoient auparavant. L'esprit à beau leur conseiller de faire semblant de se tenir dans une même assiere , & d'affecter pour

leur gloire une égalité d'ame, qui les empeche de remarquer les accroiſſemens de leur fortune; comme les hommes ſe conduiſent beaucoup plus par le ſentiment du cœur, que par le ſentiment du cœur, que par les lumieres de l'eſprit, il arrive qu'inſenſiblement ils oublient les deſſeins rafinés de leur vanité, & ſuivent le penchant qu'ils ont à profiter de tous leurs avantages. Ceux qui ont vieilli dans la grandeur, ou qui ſont nés dans l'éclat d'une fortune élevée, ne ſont pas tout à fait ſi ſujets à ces éblouïſſemens de vaine gloire; parce que leur ame accoûtumée à ſe voir au deſſus des autres, n'eſt plus ſi attentive à faire remarquer la difference qui les diſtingue d'eux: mais il ne faut point s'imaginer avec le vulgaire, que ces perſonnes ayent plus d'humilité & de modeſtie que les autres. Ils feroient paroître la même inſolence, s'ils aprehendoient comme ceux là, qu'on ne remarquât pas aſſés leur élevation. On doit leur honnêteté à une opinion confirmée, & qu'ils croyent inconteſtable de leur ſuperiorité, & afin que vous n'en

doutiés pas, vous verrés ces mêmes hommes qui sont si honnêtes envers ceux qui sont extremement au dessous d'eux, fiers & insuportables lors qu'ils ont à faire à des gens, qui aprochent de leur condition. Cela vient assurement de ce que les civilités qu'ils font aux personnes qui leur sont beaucoup inferieures, leur paroissent sans consequence. Ils sont assurés qu'on ne prendra point leurs civilités au pied de la lettre; & ils peuvent aquerir la reputation d'honnêteté sans faire tort à leur rang : mais il n'en est pas de même quand ils ont à faire à des hommes, qui peuvent entrer dans quelque espece de comparaison avec eux ; comme l'éloignement qui les separe de ces derniers n'est pas fort grand, leur orgueil chere à l'augmenter autant qu'il luy est possible, & leur fait faire mille choses qui ne sont ni raisonnables ni naturelles, pour faire remarquer à tout le monde ce qu'ils ont peur qu'on ne remarque pas assés.

Il y a une sorte d'avantages temporels que nous prenons pour des souf-

:es de gloire, quoy qu'en eux-mêmes
& ſeparés de l'uſage que les hommes en
ont, ils ne meritent ni eſtime ni loüange
; mais il faut ajoûter à cela que
'homme ſe fait fort ſouvent valoir par
les endroits, qui le rendent ridicule.

Je ne veux pas ſeulement parler ici
le ceux, qui affectent d'avoir des qua-
ités qu'ils n'ont pas, quoy que ce ſoit
:ela, qui fait proprement ce qu'on a-
pelle des gens ridicules, ou des origi-
naux : les hommes donnent cette qua-
ité à qui bon leur ſemble, & rient aux
lepens de qui il leur plait : peut-être
que s'il y avoit un ordre de creatures
aiſonnables exemptes de nos défauts ils
rouveroient que le ridicule de la na-
ure humaine n'eſt point ſi borné que
nous nous l'imaginons. L'homme con-
ideré dans ſes perfections naturelles,
ſt aſſurement un ouvrage de Dieu trés
digne d'admiration : mais c'eſt parce
qu'il eſt admirable en un ſens, & qu'il
e trouve ridicule en un autre. Y a-t-il
ien par exemple de plus mal aſſorti a-
vec nôtre dignité naturelle, que la va-
nité *qui a pour* objet le luxe des habits,

& n'eſt-ce pas quelque choſe de plus ridicule que tout ce qui fait rire les hommes, que la broderie & la dorure entrent dans la raiſon formelle de l'eſtime; qu'un homme bien vêtu ſoit moins contredit qu'un autre; qu'une ame immortelle donne ſon eſtime & ſa conſideration à des chevaux, à des équipages, à des ameublemens, à des livrées &c. & que la parure du corps ayt en partage la gloire qui nous paroit être la plus brillante parure de nos ames. Ciceron s'en moque. Il apelle un homme qui oublioit la gloire de ſa profeſſion pour s'attacher à cette ridicule vanité. *Vir indicendis cauſis benè veſtitus*: mais il ne devoit pas tant ſe moquer d'un homme qui ſuivoit le préjugé commun, que des hommes en general, à qui on peut reprocher que leur diſéte de gloire eſt ſi grande, qu'ils en cherchent juſque dans ce qui par ſa premiere deſtination devoit ſervir à couvrir leur honte & leur nudité.

L'adreſſe à dançer, dont il y a des gens qui ſe piquent ſerieuſement, eſt une de ces qualités, qui nous rendroit ridi-

ridicules, si nous voulions nous considerer dans cette haute & sublime situation, où la nature & la Religion nous mettent. Une ame immortelle qui dançe & qui saute, est un objet également affreux & risible.

Je say que ce ridicule ne paroit point, parce qu'il est trop general. Les hommes ne rient jamais d'eux-mêmes ; & par consequent ils sont peu frapés de ce ridicule universel, qu'on peut reprocher a tous, ou du moins au plus grand nombre : mais leur préjugé ne change point la nature des choses, & le mauvais assortiment de leurs actions avec leur dignité naturelle, pour être caché à leur imagination, n'en est pas moins veritable.

Ce qu'il y a de plus facheux est que les hommes ne se font pas seulement valoir par des endroits qui les rendroient ridicules, s'ils pouvoient les considerer comme il faut ; mais qu'ils cherchent à se faire estimer par des crimes.

Nous l'avons déja dit ailleurs, on a *attaché de l'opprobre* aux crimes malheu-

heureux, & de l'eſtime aux crimes qui reüſſiſſent. On mépriſe dans un particulier le larçin & le brigandage, qui le conduiſent à la potence : mais on ayme dans un Potentat les grans larçins & les injuſtices éclatantes, qui les conduiſent à l'Empire du monde.

La vieille Rome eſt un exemple fameux de cette verité. Elle fut dans ſa naiſſance une colonie de voleurs, qui y chercherent l'impunité de leurs crimes. Elle fut dans la ſuite une Republique de brigans, qui étendirent leurs injuſtices par tout la terre. Tandis que ces voleurs ne font que détrouſſer les paſſans, bannir d'un petit coin de la terre la paix & la ſureté publique, & s'enrichir aux depens de quelques perſonnes qu'ils trouvent ſur leur chemin on ne leur donne point des noms fort honnétes, & ils ne prétendent pas même à la gloire : mais ſeulement à l'impunité : mais auſſi-tôt qu'à la faveur d'une proſperité éclatante, ils ſe voyent en état de dépouiller des nations entieres, & d'illuſtrer leur injuſtice & leur fureur, en traînant à leur char des Prin-

ces & des Souverains; il n'eſt plus queſtion d'impunité, ils prétendent à la gloire; ils oſent non ſeulement juſtifier leurs fameux larcins : mais ils les conſacrent. Ils aſſemblent pour ainſi dire, l'univers dans la pompe de leurs triomphes, pour étaler le ſuccés de leurs crimes. Et ils ouvrent leurs temples, comme s'ils vouloient rendre le Ciel complice de leurs brigandages & de leur fureur.

Il y a d'ailleurs un nombre infini de choſes, que les hommes n'eſtiment que par le raport qu'elles ont avec quelqu'une de leurs foibleſſes. La volupté leur fait quelquefois trouver de l'honneur dans la débauche. Les riches ſont redevables à là cupidité des pauvres de la conſideration qu'ils trouvent dans le monde. La puiſſance tire ſon prix en partie d'un certain pouvoir de faire ce qu'on veut, qui eſt le plus dangereux preſent qui puiſſe jamais être fait aux hommes. Les honneurs & les dignités tirent leur principal éclat de nôtre ambition : & ainſi on peut dire à coup ſur, que la plûpart des choſes ne ſont glo-

glorieuſes, que parce que nous mes dereglés.

CHAP. XVIII.

Où l'on continüe à examiner les cau de la vanité des hommes.

LA vanité paroit aſſés dans ces choſes, ſans que nous ſ trop en peine de l'y trouver. Ca aveuglement n'eſt-ce point à l'h de ſe faire valoir par des avantag ne compoſent point le merite de ſonne, & par des choſes qui ne ſoi ceptibles en ſoy, ni d'eſtime ni d pris, ou des choſes qui nous re ridicules, en montrant l'extréme d portion qu'il y a entre ce que ſommes, & ce que nous devrion ou enfin par des choſes criminel par conſequent eſſentiellement h ſes.

Mais il ſemble bien d'abord q puiſſe faire un autre jugement de lités de l'ame, qui ſe réduiſent au lités intellectuelles qui apartie l'entendement, ou aux vertus m

qui apartienent au cœur, puis que les unes & les autres entrent en quelque sorte dans la composition de l'homme, & font ce qu'on appelle le merite personnel.

Cependant quand on considerera les choses de prés, on trouvera qu'il s'en faut beaucoup, que ce ne soient là d'aussi veritables sources de gloire, qu'on se l'imagine communement. Quand on accorderoit aux Philosophes, qui ont choisi ce genre d'avantages pour se faire estimer, qu'il y a quelque chose de plus pur dans leur gloire prétendüe que dans celle que la fortune & les préjugés du vulgaire attachent aux biens exterieurs, on ne laissera point de les convaincre de vanité, & peut-être qu'au fond ils ne paroîtront guere plus raisonnables que le reste des hommes.

Les qualités naturelles sont la memoire, l'esprit, & le jugement. Les qualités aquises sont, ou les sciences, ou les arts, & en general les connoissances d'experience, ou de speculation qui ornent nôtre esprit, en luy faisant connoître ce qu'il ne connoissoit point auparavant;

vant ; ou qui servent à l'usage
vie.

La memoire est quasi contée
rien en matiere de vaine gloire.
hommes ne prétendent point
soit là un fort grand endroit p
faire valoir ; ce qui le marque
qu'ils croyent pouvoir se vanter d
la memoire bonne sans trop ma
de modestie,& qu'ils ne craignent
de se faire tort en reconnoissant
l'ont mauvaise. Il en faut rapo
cause à ce qu'y ayant dans l'h
deux sortes de facultés, des facul
ferieures & subalternes, & des fa
qui dirigent & qui dominent,no
sons naturellement plus d'état d
cultés qui dominent, que des fa
qui servent ; telle est la memoire
ne fait que fournir des memoires
tendement. D'ailleurs nous avo
dire qu'il y a divers apartemens
l'esprit de l'homme, & que qua
agrandit les uns, on ne manque
d'étresir les autres ; c'est pourqu
croit qu'en manquant de memoi
paroîtra avoir de l'esprit & du

ient. En general il eſt certain qu'on 'avoüe ſes défauts que ou pour s'a-uerir par le merite de cet aveu une loire, qu'on eſtime encore plus que qualiré qu'on avoüe n'avoir pas, ou our appaiſer l'orgueil des autres par ne humilité aparente, & les obliger ur un deſintereſſement artificieux à ous rendre la juſtice qui nous eſt üe.

Les hommes ſe piqüeut d'eſprit au-nt qu'ils ſe piquent peu de memoire; la paroit & par la ſenſibilité qu'ils té-oignent, lors qu'on leur reproche i'ils en manquent,& par les delicates écautions que leur modeſtie prend, our montrer qu'ils en ſont ſans s'en quer. Un homme qui diroit, j'ay aucoup d'eſprit, ſeroit inſuportable x autres. Il ne diroit pourtant que qu'il penſe ordinairement. Mais il ut déguiſer ſes penſées, & tâcher d'ob-nir une loüange à laquelle on fait nblant de ne pas aſpirer.

On eſt ſans doute aſſés redevable à tte eſpece de vanité, puis qu'on luy it beaucoup d'agreables productions,

ſans

sans conter le plaisir qu'on prend à la conservation des personnes, qui agissent ou qui parlent par ce motif, mais quelquefois aussi cette vanité devient desagreable & fatiguante.

D'où vient l'habitude qu'on a pris de contredire dans la conversation, si ce n'est d'une envie secrete qu'on a de persuader qu'on a plus de lumiere que les autres, & qu'on entend mieux qu'eux les choses dont on parle; ou du moins d'une forte persuasion qu'on en a soy-même. On contredit ceux qui prenent l'ascendant dans la conversation plus volontiers que les autres, parce que par orgueil on ne peut souffrir l'orgueil de ceux qui se croyent plus éclairés que les autres. On contredira plus volontiers dans une compagnie nombreuse, où l'on a plusieurs témoins de ce qu'on dit, que lors qu'on est tête à tête avec une personne, avec laquelle on ne peut entrer en contestation sans desavantage, parce qu'elle seroit juge & partie en même temps. Et il arrive aussi qu'on contredit, quand on n'a pas grand chose à dire, car quand on ne peut témoig-

ner de l'eſprit, on tache du moins de s'oppoſer à la gloire de ceux qui cherchent d'en faire paroître.

C'eſt à ce même principe que nous raportons la liberté que ſe donnent la plûpart des hommes, de condamner la conduite de leurs ſuperieurs. En cela il y a ſans doute de l'injuſtice, parce qu'on juge de ce qu'on ne connoit point, & qu'on ne peut connoître, n'étant pas poſſible que des particuliers qui ne ſont point entrés dans le conſeil de ceux qui les gouvernent, ſachent ſi ce n'eſt fort imparfaitement, les raiſons que ces derniers ont de faire ce qu'ils font. J'ajoute qu'il y a de l'aveuglement, parce qu'il eſt ordinaire de voir que ceux-là même qui s'érigent en juges & en cenſeurs des actions de leurs maîtres, font des fautes pitoyables, dés qu'ils ſont appellés eux-mêmes à quelque employ pareil; & comment ne feroient-ils point de fautes, puis qu'ils ne ſavent pas former un jugement droit & juſte ſur tout ce qu'ils voyent; la grande regle pour le commun des hommes étant qu'on a toû-

jours

jours tort, lors qu'on est malheureux, & qu'on est toûjours digne d'estime & de loüange, lors qu'on est favorisé de la fortune.

Qui ne sait cependant qu'il y a une habileté malheureuse, qu'on confond avec l'ignorance, & une ignorance heureuse qui obtient la gloire de l'habileté. Je diray bien davantage & je soûtiendray hardiment, qu'il y a peu de grans évenemens qui soient dûs à la prudence des hommes. C'est le concours des circonstances qui fait le bonheur des grandes actions, il y a des Heros de fortune, si j'ose m'exprimer ainsi, & qui sont même en plus grand nombre que les Heros de merite.

Au reste l'esprit pris pour cette vivacité d'imagination, qui nous fait concevoir les choses avec feu, & nous les fait produire avec facilité, a une espece d'incompatabilité avec le jugement. Il arrive rarement que ces imaginations impetueuses ne nous précipitent au lieu de nous diriger. Ce sont de fausses luëurs, qui nous conduisent vers des *précipices.* L'esprit pour le definir en un

mot, eſt en la main des paſſions un inſtrument à faire de grandes fautes.

Je ne dis point la même choſe du jugement, qui eſt ſans doute de toutes les qualités intellectueles la plus eſtimable. On ſe trompe aſſurement, lors qu'on attribuë à l'eſprit les grandes choſes. Ce n'eſt point l'eſprit, mais le jugement qui gouverne les Etats, qui diſcipline les armées, qui excelle dans les negociations, qui reüſſit dans les arts & dans les ſciences: mais pour ne pas faire combatre deux qualités qui ne ſont nullement oppoſées, il faut dire que l'eſprit eſt la perfection du jugement, & le jugement à ſon tour la perfection de l'eſprit; avec cette difference pourtant, que le jugement ſans l'eſprit eſt quelque choſe, au lieu que l'eſprit ſans le jugement vaut beaucoup moins que rien.

Ce qui trompe la plûpart des hommes, c'eſt qu'ils imaginent ſur un préjugé populaire, que l'eſprit eſt rare, & que le bon ſens eſt fort commun; & c'eſt juſtement tout le contraire. L'eſprit qui *imagine*, qui invente, qui rafine

même, & qui ſubtiliſe en toutes choſes eſt aſſés commun : mais le bon ſens qui compare, qui examine, qui peſe, qui conſidere les tenans & les aboutiſſans des choſes, & ne ſe détermine que quand il a de bonnes raiſons de ſe déterminer, eſt la choſe du monde la plus rare.

Preſque tous les hommes ont de l'eſprit. Il n'y a point de paſſion même qui ne leur en inſpire, & il n'eſt point juſqu'au vin qui ne leur donne quelquefois de la vivacité : mais il n'y a preſque point d'homme qui ne manque de jugement, puis qu'il n'y en a preſque point, qui faſſe le diſcernement de ce qui luy eſt veritablement utile d'avec ce qui ne luy importe point. Ils peuvent avoir du bon ſens dans le choix des moyens qu'ils employent ; mais ils n'en ont point dans celuy de la fin qu'ils ſe propoſent.

Comme dans le monde même la vivacité fait les étourdis, & le jugement les perſonnes veritablement habiles, il ne faut pas s'étonner ſi l'on trouve dans la Religion que le bon ſens croit &

que

que l'esprit est incredule. C'est que le dernier se détermine sur les moindres aparences sans rien attendre, au lieu que le jugement compare & examine toutes choses avant que de se déterminer.

Les hommes doctes ont en vain tâché de faire venerer le savoir par l'interêt qu'ils ont à faire respecter ce qui les distingue des autres. Je ne say si en attirant la vaine approbation du vulgaire, ils ont bien trouvé le secret de se satisfaire eux-mêmes. Si cela est, il faut que la vanité soit venüe au secours de la science. Car je vous prie que profitent la plûpart des choses, que nous aprenons à un homme qui est fait pour l'Eternité? Qu'est-ce que les sciences humaines nous aprenent? des mots, des étimologies, des dattes, des faits qui ne nous regardent plus, ou qui ne servent qu'à montrer que nous les savons, des questions vaines, ou ridicules, ou dangereuses, des speculations sans fin, une infinité de fictions & de mensonges, & presque rien qui nous soit utile, & dont nôtre ame puisse se nourrir. Comment

est-ce d'ailleurs que la plûpart des hommes connoiſſent ces choſes d'une maniere ſi trouble & ſi confuſe, que ces prétendües connoiſſances ne ſervent qu'à les jetter dans l'égarement ? Il ne faut qu'avoir des idées confuſes des choſes & beaucoup de vanité, pour étre perpetuellement dans l'erreur ; & il eſt certain que l'érudition ordinaire donne l'une & l'autre. Car il n'eſt pas poſſible de donner quelque diſtinction à des connoiſſances qu'on entaſſe en ſi grand nombre ; & il arrive preſque toûjours qu'on s'enfle par l'aquiſition de ce tenebreux butin, comme ſi l'on avoit lieu de ſe feliciter d'aquerir de nouveaux préjugés & de nouvelles erreurs ; & ſi l'abondance des connoiſſances, qui empéche la juſteſſe & la droiture de l'eſprit, valoit autant que leur clarté & leur diſtinction, qui produit un effet tout oppoſé. En cela on profite de l'erreur du vulgaire, qui a accoûtumé de confondre ces choſes : mais ni l'on n'impoſe aux gens veritablement habiles & éclairés, ni l'on n'a lieu d'être trop ſatisfait de ſoy-même. Ceux-là

même qui ſavent mieux ce qu'ils ſa-vent, qui joignent les qualités naturel-les aux aquiſes, & qui ſe ſont accoutû-més à épurer par l'exactitude d'une me-ditation appliquée les connoiſſances, qui embrouillent le cerveau des autres par leur confuſion, ne remportent pas au fond un plus grand fruit de leurs é-tudes, que de connoître combien les connoiſſances de l'homme ſont bor-nées. Ils ſe trouvent environnés par tout d'abymes impenetrables. Ils ne ſauroient faire un pas ſans trouver u-ne difficulté. Le nombre de leurs con-noiſſances diſtinctes eſt petit ; encore ces connoiſſances ſont elles comme en-ſevelies dans un nombre preſque infini de préjugés & d'erreurs, dont il faut les ſeparer ; & ce qu'il y a de plus fa-cheux encore, c'eſt que ſi les connoiſ-ſances de ce caractere éclairent l'eſprit plus que les autres, on ne voit point qu'elles ſervent d'avantage, du moins pour l'ordinaire, à la ſatisfaction du cœur. Il y en a, dit un Ancien, *qui connoiſſent ſimplement pour connoître. C'eſt l'effet d'une curioſité inutile. Il y en a qui*

 aquie-

aquierent des connoissances pour aquerir des honneurs ou des richesses, c'est un honteux trafic ; enfin il y en a qui savent pour faire paroître leur savoir, c'est l'effet d'une grande vanité. Enfin on peut dire que la science ordinaire est inutile dans la nature, dangereuse assés souvent dans la societé, pernicieuse dans le cœur, & presque toûjors mortelle dans la Religion. Elle est inutile dans la nature, vous pouvés raisonner sur la cause des orages & des maladies, sur la nature du temps & sur la certitude de la mort: mais vous ne sçauries éviter rien de tout cela. Elle est souvent dangereuse dans la societé, puis qu'elle y excite des troubles & des desordres. De là vient qu'Auguste dans le plan de la politique qu'il laissa à ses successeurs, vouloit qu'on bannit les Philosophes de la Republique, parce que l'enyvrement de leur sagesse prétendüe avoit accoûtumé de leur faire mépriser l'autorité. Elle est dangereuse dans le cœur, puis qu'elle nous coute presque toûjours nôtre humilité, & mortelle dans la Religion, parce qu'elle s'érige en juge de la Re-

valation, & veut nous faire connoître par nous mêmes ce que la foy n'aperçoit que ſur le témoignage de Dieu.

Les incredules triomphent de ce qu'on voit rarement des gens d'une érudition extremement diſtinguée, croire ce que le vulgaire croit à l'égard des myſteres de la Religion. Qu'ils ne s'y trompent pas; l'objection n'eſt point ſi forte qu'ils s'imaginent. Car un Savant n'eſt pour définir exactement, qu'un homme qui a plus d'erreurs & de préjugés que les autres hommes,& des préjugés d'autant plus dangereux, qu'il eſt plus éloigné de les connoître par les préventions de ſon orgueil. Sa grande lecture luy fournit les materiaux de ſes erreurs, en luy fourniſſant des idées confuſes, & ſa grande vanité leur donne la forme, en changeant les idées confuſes en idées diſtinctes, & ſes moindres conjectures en autant de demonſtrations.

Il n'apartient qu'à l'homme immortel d'ôter tous ces défauts à la ſcience ordinaire. Car s'en ſervant dans les veües de l'éternité, on peut dire qu'il con-

consacre les plus petites connoissances en les dirigeant à une si grande fin, que la moderation qui est dans les mouvemens de son cœur, laisse une grande distinction dans ses idées ; qu'il n'entasse point les connoissances : mais qu'il les choisit ; qu'il ne trafique point pour le temps de ce qu'il peut faire servir à l'éternité ; que son cœur ne s'enfle point par la science : mais que la science tire sa perfection du raport qu'elle a avec les veües & les mouvemens sublimes de son cœur ; que sa lumiere au lieu de troubler la societé, en procure le bien & la paix par les veües de cette societé éternelle que nous devons avoir avec Dieu ; & qu'enfin il ne fait point consister l'honneur & la perfection de son esprit dans l'independance, qui l'élevant au dessus de la Revelation de Dieu, l'assujetit aux préjugés des hommes, ou aux illusions de sa propre vanité ; mais qu'il croit avoir tout connu, quand il a connu ce qu'il a plu à Dieu de luy enseigner pour son bien.

Il nous resteroit à nous faire valoir *par les* vertus humaines, comme le cou-

rage, l'intrepidité, la force, la liberalité, la magnanimité : mais ce seroit mal connoître le cœur de l'homme, que de les prendre pour de veritables sources de gloire. Nous ne voudrions point dire qu'elles vinssent toûjours de l'excés de la corruption : mais nous ne voudrions pas aussi les ériger en de veritables sources d'estime.

Car enfin qu'est-ce que la vertu dans ce sens ? c'est un sacrifice des moindres passions aux plus grandes ; c'est immoler à l'orgueil & à l'amour de la gloire ses autres affections.

La liberalité n'est, comme on l'a déja remarqué, qu'un commerce de l'amour propre, qui prefere la gloire de donner à tout ce qu'elle donne. La constance qu'une ostentation vaine de la force de son ame, & un desir de paroître au dessus de la mauvaise fortune. L'intrepidité qu'un art de cacher sa crainte, ou de se dérober à sa propre foiblesse. La magnanimité qu'une envie de faire paroître des sentimens élevés.

L'amour de la patrie qui à fait le plus

 beau

beau caractere des anciens Heros, n'étoit qu'un chemin caché que leur amour propre prenoit, pour aller à la considération, à la gloire & aux dignités. Quelquefois aussi c'étoit une ambition déguisée sous des noms honorables & reverés. La vengeance de Ciceron, l'ambition d'Auguste, l'interêt de Lucullus eussent été mal receus des Romains, s'ils avoient paru sous leur veritable forme, il faloit leur donner pour prétexte l'amour de la patrie. Il y a eu aussi des occasions, où les hommes ayant quelque sentiment confus de leur excellence, & cherchant la grandeur naturelle, se tournoient de tous côtés pour donner à leurs actions & à leur conduite une fin digne de ce qu'ils sentoient de leurs perfections : mais manquant de direction, ils se tournent vers de faux objets, Brutus encense à la vertu, & s'en repent. Caton sacrifie à la patrie, & ne prend pas garde que sous le beau nom de la patrie qu'il adore, il travaille pour une societé de brigans & d'usurpateurs; & que si l'idée confuse du public luy est glorieuse, l'idée distincte doit le couvrir de confusion.

En un mot il y a dans les vertus humaines une fausseté qui saute aux yeux de tout le monde, & qui empêche qu'on ne puisse les estimer sans extravangance. Encore y a-t-il un peu plus de bonne foy dans l'injustice de ces autres Heros, que le crime ennoblit, que l'injustice illustre & rend celebres. Ils se sacrifient tous, comme si tout leur apartenoit. Alexandre est un expression vivante de ce déreglement. De la maniere dont ce Prince furieux agit, on diroit qu'il prétend que toutes choses ayent été faites pour son plaisir & pour sa gloire, & que le genre humain n'ayt point d'autre usage que de servir à sa cupidité. Ils embrase les cités. Il ravage les Provinces. Il renverse les trônes, & fait des puissances le joüet de la sienne comme si les nations n'étoient qu'un peu de poussiere devant luy Peut-on souffrir qu'un homme se fasse à luy même des sacrifices qu'il auroit horreur d'offrir au plus grand de ses Dieux?

CHAP. XIX.

Des deux derniers caracteres de l'orgueil, qui sont l'ambition & le mépris du prochain.

L'Amour excessif de l'estime produit un autre déreglement, qui est l'ambition, parce que la passion trop violente que nous avons de nous faire considerer des autres, nous fait aspirer à tout ce qui peut nous faire paroître sur un theatre eminent. Pendant que nous sommes confondus avec la foule, les autres partagent avec nous les regards du public, il faut nous tirer de leur compagnie pour attirer l'attention. Nôtre superiorité demande pour nous des préferences de consideration & d'estime, c'est ce qui nous la fait ambitionner.

Chacun se pique d'exceller dans sa profession quelque mediocre qu'elle soit, & cela non pas parce qu'on ayme l'excellence pour l'excellence même: mais parce qu'on veut être plus consideré que les autres. Ceux qui s'exposent à la guerre n'ayment point les

grands perils : mais la gloire distinguée.

Mais parce que la distinction, qui vient du merite & des actions peut être, ou cachée, ou sujete à contestation, ou n'être pas exposée à la veüe de tout le monde, nôtre cœur ambitionne avec passion une autre espece d'élevation qui est incontestable & reconnüe de chacun, c'est celle de la grandeur, des dignités & de la puissance, selon la remarque que nous en avons déja faite.

L'amour propre est particulierement flaté, lors qu'il voit que ceux qu'il craignoit comme ses rivaux de vaine gloire, luy font la cour, & se mettent eux mêmes dans sa dépendance. Il est enchanté de la puissance qui les luy soûmet; & les ayme d'autant plus qu'il ne craint plus leur concurrence : mais le même sentiment d'orgueil, qui nous fait aymer ceux qui sont soûmis à nôtre empire, fait haïr à ces derniers la necessité, qui les met dans nôtre dépendance, & leur donne de si grandes tentations de nous haïr qu'il n'y a qu'une eminente

& heroïque vertu de nôtre part, qui puiſſe les forcer à cacher leur malignité.

Enfin la même raiſon qui fait que nous cherchons à nous élever au deſſus des autres, pour n'être plus dans une obſcurité & dans une confuſion, qui nous empêche d'être remarqués, nous inſpire le penchant que nous avons à mépriſer le prochain. Nous ne nous contentons point de nous mettre ſur la pointe des pieds pour paroître plus grands que les autres; nous tâchons encore ou de les faire tomber, ou de les abaiſſer pour paroître plus grands par leur abaiſſement.

On ne doit pas ſeulement raporter à nôtre malignité le plaiſir, que nous donnent la ſatyre & la comedie. On doit encore l'attribüer à nôtre orgueil. Nous ſommes ravis de voir abaiſſer les autres. C'eſt autant de perſonnes qui ſortent du rang de ceux qui peuvent aſpirer à la gloire avec nous: nous prenons ſur tout plaiſir à les voir tourner en ridicules, parce qu'il n'y a pas d'abaiſſement guere plus grand que celuy-ci, ni qui ſoit plus ſans retour, les hom-

mes

mes ayant honte d'eſtimer ceux dont ils ſe ſont premierement moqués.

D'où vient que les hommes qui ne rient jamais de voir tomber une pierre ou un cheval, ne peuvent preſque s'en empêcher, lors qu'ils voyent tomber un homme, puis que l'un n'eſt ſans doute pas plus ridicule que l'autre : c'eſt qu'il n'y a rien dans nôtre cœur qui nous intereſſe dans la cheute d'une beſte, au lieu qu'il y a en nous quelque choſe qui nous intereſſe tellement dans l'abaiſſement des autres hommes, qu'il n'eſt point juſqu'à l'image de cet abaiſſement qui ne nous faſſe plaiſir. On croit toûjours rire innocemment, & l'on ne rit preſque jamais ſans crime.

C'eſt ce même penchant qui fait que nous avons pour nôtre prochain ce mépris, qui ſe nomme inſolence, hauteur, ou fierté, ſelon qu'il a pour objet nos ſuperieurs, nos inferieurs, ou nos égaux. Nous chercons à abaîſſer davantage ceux qui ſont au deſſous de nous; croiant nous élever à meſure qu'ils deſcendent plus bas; ou à faire tort à nos égaux, pour nous ôter du pair avec

eux, ou même à ravaler nos ſuperieurs, parce qu'ils nous font ombre par leur grandeur. Nôtre orgueil ſe trahit viſiblement en ceci. Car ſi les autres ſont un objet de mépris, pourquoy ambitionnons nous leur eſtime ? ou ſi leur eſtime eſt digne de faire la plus forte paſſion de nos ames, comment pouvons nous le mépriſer ? Ne ſeroit-ce point que le mépris du prochain eſt plûtôt affecté que veritable. Nous entrevoyons ſa grandeur, puis que ſon eſtime nous paroit d'un ſi grand prix: mais nous faiſons tous nos efforts pour la cacher, afin de nous faire honneur à nous mêmes.

De là naiſſent les mediſances, les calomnies, les loüanges empoiſonnées, la ſatyre, la malignité & l'envie. Il eſt vray que celle-ci ſe cache avec un ſoin extreme, parce qu'elle eſt un aveu forcé que nous faiſons du merite, ou du bonheur des autres, & un hommage forcé que nous leur rendons.

De tous les ſentimens d'orgueil, le mépris du prochain eſt le plus dangereux, parce que c'eſt celuy qui va le plus

plus directement contre le bien de la ſo-cieté, qui eſt la fin à laquelle ſe raporte par l'intention de la nature l'amour de l'eſtime, c'eſt auſſi ce qui rend les hommes plus haïſſables.

Lors que nous voyons deux hommes dont l'un fait paroître de la vanité & de la préſomption; & l'autre témoigne ne pouvoir ſouffrir cet orgueil, on peut conter hardiment que le dernier eſt entaché plus dangereuſement de ce défaut que non pas l'autre. Car ce n'eſt que parce qu'il a de l'orgueil qu'ils aperçoit de l'orgueil de l'autre,& d'ailleurs c'eſt un effet moins criminel de l'orgueil de préſumer trop de ſoy méme que d'abaiſſer le prochain.

La préſomption & la confiance ſont une eſpece d'yvreſſe pour nôtre ame: mais la haine, l'envie, la malignité en ſont comme la fureur.

L'envie eſt un ſentiment implacable. Vous pouvés luy impoſer ſilence par vos bienfaits & par vôtre honnêteté: mais vous ne fléchirés point. Elle vivra autant que ſubſiſtera vôtre merite. On vous pardonnera les derniers outra-

ges qu'on aura receu de vous ; & du moins le temps en effacera le souvenir: mais on ne vous pardonnera jamais vos bonnes qualités.

L'envie & la flaterie sont deux défauts tout à fait opposées. La premiere fait paroître un mépris apparent pour les autres, qui cache une estime effective. Car l'envie dans le fond est un sentiment qui fait honneur. Elle ne se porte que vers ce qu'elle estime. Elle vit par le merite, & ne meurt qu'avec luy ; au lieu que la flaterie cache sous une estime apparente un mépris trés veritable, puis qu'elle ne naît que sur la supposition de la foiblesse de celuy qui n'est l'objet. Aussi peut-on dire qu'il y a des satyres qui loüent beaucoup,& des panegyriques fort outrageux. Alexandre ne voit point dans les enyvremens de sa vanité, que la roideur Macedoniene luy fait plus d'honneur que l'idolatrie des Perses, il est cependant bien obligé à ses amis de ce qu'ils ne veulent point se moquer de luy.

Il est facile de juger par tout ce que nous avons dit cy-dessus, combien l'orgueil

gueil eſt un défaut odieux & haïſſable. Car tous ſes dereglemens ſont trés criminels. L'amour exceſſif de l'eſtime nous fait faire un renverſement de la nature elle même, en changeant la fin en moyens & les moyens en fin. Car puis que l'amour de l'eſtime non plus que l'amour du plaiſir n'eſt qu'un moyen, dont Dieu ſe ſert pour nous porter à la verru & au bien de la ſocieté; n'eſt-il pas contre la nature que les hommes agiſſent, comme s'ils n'eſtoient dans ce monde que pour étre eſtimés? la préſomption nous aveugle pour ne pas connoître ce qui eſt veritablement eſtimable en nous; étant certain que ce que nous ſommes eſt infiniment au deſſus de ce que nous croyons être, & que nos veritables perfections meritent bien mieux l'attention de nôtre ame, que ces qualités imaginaires que nous nous vantons fauſſement de poſſeder. La vanité qui s'attache à de fauſſes ſources de gloire, nous fait perdre de veüe les veritables & ſolides fondemens de l'honneur, qui ſont la pieté & la crainte de Dieu. Le mépris que nous avons

pour nôtre prochain est un mépris qui réjalit necessairement sur nous mêmes, puis que nous ne sommes guere differens des bêtes, s'il est vray que nous soyons si differens des autres, & que les distinctions de l'orgueil détruisent toutes les idées de nôtre dignité naturelle.

Mais outre ces défauts, il y en a un plus caché dans l'orgueil, qui est le plus grand de tous; c'est qu'il nous fait usurper la gloire de Dieu même. Nos perfections sont des talens que Dieu nous confie pour les faire valoir. Le profit qui en resulte, c'est la gloire que nous devons luy raporter comme étant son bien: mais l'orgueil, cet injuste, ou plûtôt ce sacrilege qui dérobe tout, ne respecte pas plus les droits de Dieu, que ceux des hommes. Tous les égards qu'il a pour la Divinité c'est qu'il n'ose avoüer les injustices qu'il luy fait, & qu'il a tant d'horreur pour ses sacrileges, qu'il n'oseroit les mettre au jour, ni en rendre la raison complice.

On peut conclurre de tout ce que nous avons dit sur ce sujet, que l'orgueil

auſſi bien que la corruption en general, eſt à peu prés égal dans tous les hommes du monde. Dans les uns il ſe manifeſte davantage; dans les autres il eſt plus caché. Tous ne penſent pas également à ſe faire eſtimer, parce qu'il y en a beaucoup à qui la pauvreté donne des occupations plus preſſantes : mais je ne ſay ſi l'on ne peut point dire qu'ils ont tous le même penchant pour l'eſtime ; que cette inclination peut être cachée & que le ſentiment en peut être ſuſpendu ; mais qu'elle eſt a peu prés la même dans tous les hommes , ou plûtôt qu'il n'y a de difference que celle que la grace y met. Il ſe peut que quelques uns feront paroître plus de préſomption que les autres: mais l'orgueil n'eſt pas moins dans la timidité & dans ces ombrages pointilleux d'un homme qui craint toûjours , ou de ſe faire tort, ou que les autres ne luy en faſſent , qu'il l'eſt dans la préſomption même.

On voit des gens qui paroiſſent civils & honnétes à l'égard des autres : mais ils chercheront de leur prendre le

pas dans le chemin de la gloire; l'honnêteté exterieure n'étant à vray dire, qu'une apparente préference que nous faiſons des autres à nous-mêmes, pour cacher la préference effective que nous faiſons de nous-mêmes à tout le monde. Enfin il y en a qui ſont maîtres d'eux-mêmes, quand on les louë: mais qui ne le ſont point du tout, quand on les blâme. La modeſtie tient bon contre les impreſſions de la flaterie: mais elle ſe découcerte par les impreſſions de l'outrage. L'orgueil ſe rend maître de ſa joye & de ſa ſatisfaction: mais il ne peut commander a ſa douleur & à ſon reſſentiment. Enfin on en voit qui ſemblent s'élever au deſſus de l'eſtime des autres hommes, & qui ſeroient même ce ſemble fâchés d'avoir l'approbation du public, mais penetrés les motifs de ce chagrin Philoſophe, & vous trouverés que l'orgueil y a ſa bonne part. Un homme rempli de l'opinion de ſon merite trouve ſouvent que les hommes ne luy rendent pas la juſtice qui luy eſt dûë. Il faudroit voir le genre humain à genoux devant luy, pour luy ôter ſa mau-

mauvaiſe humeur , & s'il n'eſt point adoré, le voilà myſantrope.

On voit enfin par là que l'orgueil vit de l'erreur des autres , & des illuſions qu'il ſe fait à luy même. Il a établi je ne ſay combien de fauſſes maximes dans le monde ſur leſquelles tout le monde raiſonne , comme ſur des principes veritables , à la faveur deſquelles il tâche de faire valoir ſes prétenſions. Qu'on ne s'imagine point qu'on puiſſe détruire ces préjugés en les combattant directement par la raiſon. Les hommes conſervent ces erreurs malgré le bon ſens , qui leur aprend ce qu'elles ont d'inſenſé , parce que c'eſt de la diſpoſition de leur cœur qu'elles viennent. Pour les guerir de ces illuſions , il faut moderer l'amour exceſſif de l'eſtime qui regne dans leur cœur, & il n'y a point d'autre moyen de détruire ce dernier, que de tourner leur ame vers le bien éternel & infini, qui eſt Dieu , l'unique ſource de nôtre bonheur & de nôtre gloire.

Ce sont là les reflexions que nou avions à faire sur nos penchans & no dereglemens les plus generaux, en at tendant que nous fassions des décou vertes plus particulieres dans la scienc du cœur, qui est si belle, si important & si digne de nôtre application en tou tes manieres : Dieu veuille benir par s grace celles que nous pouvons avoi faites dans cet écrit, & les faire reüssir a sa gloire & à nô tre salut éternel.

Amen.

F I N.

Bl. fr. Fuel Fund.
Dec. 1926